This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

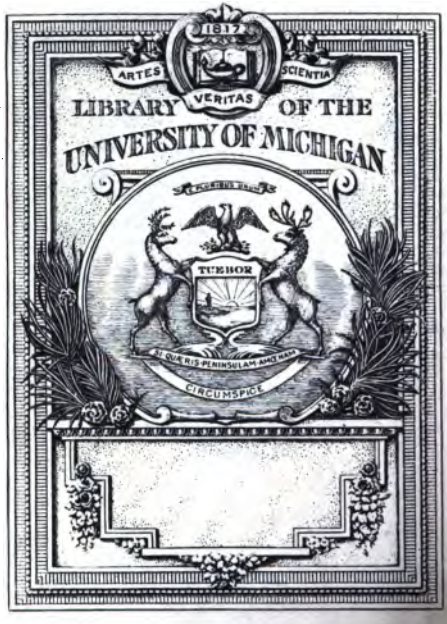
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

4 vol -


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

A 459692

SERMONS,

PANÉGYRIQUES,

ORAISON ET ÉLOGES FUNÈBRES,

DISCOURS DIVERS.

I.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

SERMONS,

PANÉGYRIQUES,

ORAISON ET ÉLOGES FUNÈBRES,

DISCOURS DIVERS,

PAR M. L'ABBÉ DE BONNEVIE,

CHANOINE DE LYON
ET VICAIRE-GÉNÉRAL DE TOULOUSE;

SUIVIS

D'UN SERMON INÉDIT

DU R. P. CHAPELAIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME I.

PARIS,

AUDIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25;
URBAIN CANEL, RUE HAUTEFEUILLE, N° 5.

1823.

X
756
72
1.1

>929363-190

A SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL-DUC

DE CLERMONT-TONNERRE,

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE
ET PAIR DE FRANCE.

L'hommage d'un livre qu'on auroit pu intituler : la Défense de l'Autel et du Trône, *appartenoit de droit à un Pontife dont le nom historique rappelle les nobles services rendus par sa noble race à l'Eglise, au Saint Siége et à la France.*

AVERTISSEMENT.

PRESQUE tous les discours que je publie ont été composés depuis la *Restauration*. On ne sera pas surpris d'y trouver de fréquentes allusions aux événemens *divers* dont nous avons été les témoins avant et depuis cette heureuse époque. Tout a été écrit sans amertume, et sans aucun dessein de rouvrir des plaies à peine cicatrisées. La Providence a tout fait pour nous, nous a sauvés malgré nous; et nous n'avons plus qu'à recueillir les fruits du malheur, les leçons de l'expérience et les exem-

ples de nos princes. Puisse cet ouvrage réchauffer l'amour de la Religion, l'amour du Roi, l'amour de la Patrie! mon but seroit atteint.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages

DÉDICACE à S. É. Monseigneur le duc de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, pair de France. . . . . vij

AVERTISSEMENT. ix

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, sur l'Excellence du Ministère dans la religion. 1

SERMON sur la Providence, dans l'église de l'hôpital général de Nîmes, le 1er mai 1821, jour du baptême de Monseigneur le duc de Bordeaux. 83

——— sur la Croix, dans l'église de l'hospice de l'Antiquaille, le jour de la fête de saint Pothin, premier évêque de Lyon. 136

——— sur la Religion. 178

——— de l'empire de la Raison et de la Foi. . . 222

——— sur le Culte catholique. 270

——— sur la beauté de la Morale chrétienne. . 316

——— sur la divinité de la Morale chrétienne. . 369

FIN DE LA TABLE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

SUR L'EXCELLENCE
DU MINISTÈRE DANS LA RELIGION.

On l'a dit : *l'univers est le temple de Dieu, et l'homme en est le prêtre.* La nature entière célèbre la gloire du Très-Haut dans l'harmonie de ses ouvrages, et depuis l'aigle qui fend la nue jusqu'à l'insecte qui rampe sous l'herbe, tout est pour l'homme une source de louanges au Créateur. Mais, l'homme devenu insensible à des prodiges sans cesse renaissans, et l'ingratitude n'écoutant plus les astres qui racontent la puissance de leur auteur, il a fallu que son nom gravé sur d'augustes frontispices retentît sous des voûtes plus augustes encore : parce qu'il n'est nulle part aussi miséricordieux que là où tous les cœurs ne forment qu'un cœur pour le re-

mercier de ses miséricordes ; parce que si Dieu n'a pas besoin de nous, nous avons besoin d'un père que nous invoquions en famille ; parce qu'il n'y a point de religion sans culte, de culte sans autel, d'autel sans sacrifice ; parce que les maisons de Dieu contiennent tous les biens, et que l'amour s'y nourrit par l'exemple ; parce que dans les maisons de Dieu tous les rangs sont confondus et humiliés ; que s'élevant au-dessus des fastueuses maisons de l'opulence, elles nous rendent tous frères, qu'il n'y a plus de barrières insultantes, que le riche n'y jouit comme le pauvre que du privilége de voir son maître de plus près ; enfin parce que nos temples renferment tout à la fois et le trône de la grandeur de Dieu et le tombeau de la vanité de l'homme.

Un jour une religion plus ancienne que le berceau de nos pères, fut exilée de nos temples ; on jugea convenable de gouverner par l'enthousiasme et par la terreur ; on imagina que la licence et l'exaltation tiendroient la place des vertus domestiques et sociales ; on vit une nation déchue de ses croyances et de ses mœurs, supporter tout excepté l'ordre, et se perdre dans un mélange inouï d'orgueil et d'abjection d'esprit, d'indépendance

et de penchans serviles, de prétentions hautaines et de doctrines dégradantes ; on rassembla tout ce que l'ignorance a de plus extravagant, la cruauté de plus réfléchi, la cupidité de plus vil, l'audace de plus monstrueux, la haine de plus féroce, le malheur de plus accablant et la résignation de plus sublime ; on ensanglanta le palais des rois ; on égorgea la magistrature, on outragea l'innocence ; on dépouilla la richesse ; on tortura tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions ; et, pour régénérer une nation, on la débarrassa de son culte.

On oublia que des institutions philosophiques ne sont que des systèmes sans réalité, et que la multitude cesse de croire lorsqu'on cesse de lui enseigner aujourd'hui, dans le même lieu, ce qu'on lui enseignoit hier. Oui, si c'est par la religion que le peuple s'attache à la morale, c'est par le culte qu'il s'attache à la religion : la religion consiste bien plus dans le sentiment que dans le raisonnement. Or, le sentiment demande à se produire ; et sans images, quelle sera la force des idées intellectuelles ? Un ancien écrivoit qu'il étoit plus facile de bâtir une ville en l'air que de la régir sans culte : c'est-à-dire que si la religion n'est pas le fondement de l'édifice, il

tombe ; que sans elle il n'y a plus d'abri contre les coups de la persécution et les orages de la vie ; qu'il est indispensable que les mœurs aient un régulateur public et que les autorités de la terre soient soumises à la solidarité coërcitive de la même foi, de la même crainte et de la même espérance ; que c'en est fait de toute justice, si la *justice* d'ici-bas ne se prosterne point avec ses *justiciables* devant la justice d'en-haut, si elle récuse sa surveillance, si elle dédaigne ses arrêts, si elle rit de ses menaces ; que la vérité reçue en commun est le plus ferme appui des empires et l'unique moyen de les consolider par le triple ciment de la religion, de la morale et des lois ; mais que cette vérité demande des organes dont la mission soit divine. Honneur donc, honneur au christianisme qui les possède ! honneur à l'excellence de notre ministère que je me propose d'envisager dans la nature de sa constitution, dans la nature de ses devoirs, dans la nature de ses enseignemens ! tel est le triple objet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les païens eux-mêmes ne nous donnent-ils pas, sur la nécessité des signes extérieurs en matière de religion, les plus unanimes exem-

ples? Dans tous les temps, les nations, les plus opposées de mœurs et de langage, s'accordèrent sur le point essentiel d'un culte public et uniforme : partout, chez elles, on rencontre des sanctuaires, des cérémonies, des époques consolantes, des jours destinés au repos, des oblations expiatoires ; partout on entend l'aveu de leur dépendance : dans leurs entreprises, dans leurs succès, dans leurs revers, on les voit attentives à consulter leurs oracles; nulle guerre ne se déclare, nulle bataille ne se livre, nulle négociation ne s'entame, nulle alliance ne se forme, nul plan ne se combine sans l'intervention du ciel; et la gloire des événemens lui est toujours attribuée par de solennels holocaustes.

Et chez les chrétiens, est-ce que le peuple n'a pas également besoin d'être soulagé non-seulement dans les maux qu'il endure, mais encore dans les biens qui irritent sa convoitise? Et où trouver, si ce n'est dans les exercices et les compensations de la religion, le redressement du grand tort que l'inégalité cause à l'amour propre! La religion rapproche les hommes que les distances aliènent, comble les intervalles au pied des autels, rappèle à tous qu'ils sont les enfans du même bienfaiteur qui est Dieu; que ce n'est que pour des

penser dans une autre vie des souffrances de celle-ci? Non, non, c'est le même qui immoloit le matin pour lui la victime pacifique, qui court le soir recevoir son dernier soupir; c'est le même qui le matin invoquoit le Dieu fort pour sa foible créature, qui féconde par ses largesses les espérances du nécessiteux agonisant : étonnante charité, dont la religion fait à ses ministres une fonction quotidienne à laquelle ils ne peuvent se soustraire sans perdre l'estime de Dieu et celle d'eux-mêmes!

Et cependant, que de beaux esprits se liguent contre la religion et contre son culte! Ingrats qui paient les services par des calomnies! Aveugles qui renoncent à leurs intérêts les plus chers! Furieux qui se blessent de leurs mains et se punissent de leur aversion! Ils feignent d'ignorer que prêcher l'indifférence à la multitude, et cela sous toutes les formes pour la faire mieux pénétrer dans toutes les conditions, et avec une sorte de zèle, comme si le bonheur du genre humain en dépendoit, est un phénomène de frénésie, unique dans les annales du monde; ils feignent d'ignorer que la société s'appuie sur la loi, la loi sur la morale, la morale sur la doctrine d'une providence; que telle est la

chaîne qui lie le ciel à la terre, l'homme à Dieu et les hommes entre eux, qu'un seul anneau rompu, on voit tout se dissoudre dans les convulsions et les déchiremens ; ils feignent d'ignorer la nécessité d'un ministère ostensible, et de liturgies invariables, et que c'est dans la religion des chrétiens que ce dépôt précieux a été transmis le plus pur et le plus beau, que le christianisme, dans la majesté de ses temples, la pompe de ses cérémonies, la dignité de ses enseignemens, l'éclat de ses fêtes, l'harmonie de ses cantiques, la grandeur de son sacrifice, rayonne de gloire et d'immortalité; ils feignent d'ignorer combien étoient plus sages les philosophes de l'âge précédent. Ceux-là n'étoient plus circonspects que parce qu'ils étoient plus éclairés ; ils connoissoient notre cœur ; ils y voyoient cet amas d'orgueil qui, mis en fermentation, produit tous les excès ; ils savoient combien il est essentiel que l'homme soit contenu par des barrières sacrées, et avec quelle fougue, s'il vient à les franchir, il se précipite dans l'abîme du mal. Aigles sublimes, leur coup d'œil saisissoit un horizon plus vaste; devinant l'avenir, ils avoient prédit les ravages de l'impiété.

Au contraire, les philosophes de notre âge

où ils citent toutes les vérités, comme naguère, à un autre tribunal dont le nom seul effraiera la postérité, leurs pareils ont cité toutes les vertus; éteignant le divin fanal qui nous éclaire depuis dix-neuf siècles; et, des sommets où le christianisme l'avoit élevé, précipitant l'homme à travers les sombres régions du doute, dans un gouffre sans fond; se servant de leur réputation pour augmenter leur fortune, et de leur fortune pour augmenter leur réputation; se décernant à eux-mêmes des titres pompeux lorsqu'ils ne sont que des flatteurs ou des méchans; nous traitant d'imbéciles ou de fourbes, lorsque nous nous obstinons à penser et à dire que notre ministère est divin, pour peu qu'on veuille s'arrêter à la nature de son gouvernement.

Mais nous acceptons de bonne grâce leurs injures de mauvais ton et de mauvais goût : notre réponse à nous est dans les merveilles de notre culte. Oui, nous autres chrétiens, dans notre heureuse reconnoissance, nous aimons à voir notre patrie, encore si belle, couverte de camps sacrés et de saintes milices; nous aimons à admirer les enseignes de l'orthodoxie qui flottent sur la cime de nos temples; nous aimons à croire que tous les justes de la loi ancienne et nouvelle partagent notre allé-

gresse ; nous aimons à répéter ce que *le père des temps modernes* disoit avec l'accent du génie : *Que tes tabernacles sont éclatans, ô Jacob! que tes pavillons sont magnifiques, ô Israël!* A notre tour nous aimons à dire à nos ennemis : Considérez quelle est la destinée de notre Église. Malgré ses pertes, elle envahira toute la terre, *omnes gentes ;* malgré ses combats, sa durée sera celle du monde, *usque consummationem sæculi.* Le code de ses ordonnances, la règle de ses jugemens, l'esprit de ses administrateurs, tout vient de J.-C. ; c'est J.-C. qui administre lui-même et assiste le corps des pasteurs, *ego vobiscum sum ;* la subordination des membres à un seul chef, l'obéissance de toutes les Églises à une seule Église principale ; la soumission de chacun à Pierre et aux successeurs de Pierre, c'est la base fondamentale de tout le gouvernement, *tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* Oh! qu'il y a de témérité à insulter à un ordre si sagement établi, à un ordre qui, dans son ensemble et dans ses gradations, donne à notre Église une si imposante majesté; à un ordre sans lequel il n'y a plus ni fixité, ni conservation, ni mouvement. Oh! qu'il y a de témérité à insulter à cette chaire, seule capable d'abaisser l'orgueil et d'affermir la simpli-

cité, également propre aux savans et aux ignorans, de laquelle partent tous les oracles de l'autorité, qu'il faut tenir embrassée pour ne pas être le jouet de tous les vents de l'erreur.

Notre Église est assez indépendante des puissances de la terre, pour n'être pas gênée dans la poursuite des affaires du ciel, assez voisine des sociétés humaines pour entretenir avec elles un commerce de bons offices, assez riche de promesses pour être sûre d'atteindre tous les lieux, tous les temps, toutes les personnes. Au centre, brille un siége antique et révéré, du haut duquel un pontife suprême, promenant au loin ses regards, observe, corrige, réforme avec une vigilance sans repos, comme sa juridiction est sans mélange. Sur un siége moins élevé, des pontifes qu'il institue, lorsqu'il les a jugés dignes de leurs fonctions, et qui tiennent de J.-C. même leurs droits inaliénables, régissent une portion du troupeau universel ; dans chaque diocèse, des pasteurs réunis au pasteur commun qui les envoie, les dirige et les reprend, exercent, dans les liens d'une douce et juste déférence, les travaux d'un même sacerdoce. Si l'ivraie vient à croître dans quelque coin de l'héritage, des assemblées plus ou moins nombreuses, selon la gravité des objets et l'urgence des pé-

rils, indiquent le remède au mal, et assurent la santé de tous.

Que manqueroit-il à un corps ainsi organisé, si ce n'est de trouver dans ce qui l'environne des auxiliaires qui favorisent son action? Et pourquoi notre Église ne les trouveroit-elle pas? Elle ne doit faire ombrage à qui que ce soit : propice à tous et à tout, elle n'a qu'un but qui est le sein de son fondateur. Elle ne cherche point à s'exhausser sur les nations ni à primer entre les rois ; son unique prétention est de former des enfans à Dieu, et de les rendre ainsi encore plus utiles à leurs semblables. Elle s'accommode de tous les princes, de tous les peuples et de toutes les *chartes*, s'identifiant en quelque sorte avec tous les états où elle est admise : tous les états ont donc un égal intérêt à la maintenir, à protéger l'exécution de ses commandemens, à étendre plutôt qu'à resserrer les limites de son empire ; et alors, rassemblant en elle tout ce qui peut la tranquilliser et l'embellir, elle s'avance de siècle en siècle, sans ride et sans peur, glorieuse des complaisances de son époux.

Combien il y a de droiture, de noblesse et de sécurité dans la politique de notre Église, qui, depuis dix-huit cents ans, circonscrit son activité maternelle dans l'intégrité du dépôt

qui lui a été confié, faisant un crime de rien ajouter à la croyance primitive, ou d'en rien retrancher! Depuis dix-huit cents ans, elle avertit ses interprètes, non pas de découvrir des principes nouveaux, ni de tirer de nouvelles conséquences des principes anciens, mais de retenir strictement la forme des instructions qui leur ont été transmises, *formam nosce sanorum verborum*; de demeurer fermes et invincibles dans la perpétuité de la même science, *mane in iis quæ didicisti, sciens à quo didiceris*; d'enseigner ce qu'elle leur a enseigné, non pas en secret, mais en la présence de tous, de l'enseigner à des hommes fidèles qui l'enseigneront après à leurs descendans, *quæ didicisti à me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus qui et idonei erunt alios docere.* Aussi, depuis l'origine de l'Église, tous les genres d'erreurs lui ont fait la guerre, ayant pour alliées la tyrannie et la persécution: et cependant vous durez, ô épouse de J.-C.! vos temples, vos autels, vos sacrifices sont debout; vous enfantez encore des justes animés de votre esprit; aucun des rapports qui vous lient aux commencemens n'a pu être détruit par aucune violence, et votre épiscopat a traversé les âges, toujours lui-même.

N'est-ce donc pas un miracle assez insigne

que cette filiation de docteurs, d'athlètes et de martyrs de la même cause? Et quelle autre Église oseroit revendiquer tant de dévouemens sublimes, tant d'actions héroïques, tant de mémorables souvenirs? Que de lumières au milieu des plus épaisses ténèbres! que d'éminens services rendus aux bonnes lettres! que d'abondantes récoltes sur les sols les plus arides! que de longues privations et de sévères épargnes pour abriter ceux qui manquent d'asile, habiller ceux qui manquent de vêtemens et nourrir ceux qui manquent de pain! Et ces courses apostoliques où la dignité et la charité de nos évêques se déploient d'une manière encore plus frappante; où on les suit à la trace de leurs œuvres, visitant la cabane du pauvre, préparant des ressources au malheur, se conformant à leur divin chef, élevant jusqu'à eux, dans leurs bras paternels, la faible et timide enfance, gravant en de jeunes cœurs les premiers élémens de la foi et les premières leçons de la vertu, exerçant partout la justice de la concorde, portant des regards attentifs sur le patrimoine de tous les besoins! est-ce que leur caractère ne prend point alors quelque chose de touchant et d'auguste comme la religion dont ils sont les ministres? O sainte Église, qui pourroit ne pas adorer la main

invisible qui a orné son ouvrage de tant de noms immortels?

En effet, la sollicitude épiscopale embrasse tout; les plus sérieux intérêts et les détails les plus minutieux; le sort des nations et les destinées de chacun de nous; la vie présente et la vie future. A qui comparer l'évêque de Meaux? Son regard perçant explora tout, et son savoir fut immense comme son zèle : toujours il sera le bouclier de la religion; et s'il étoit l'organe de l'Église, toujours il en sera l'ornement. Où n'a pas retenti le succès de ses négociations spirituelles avec un capitaine qui avoit si bien mérité de son pays par le succès de ses opérations guerrières? Qui ne se rappelle ces entretiens dans lesquels Turenne cherchoit la lumière, et où Bossuet secouoit, jusqu'au fond de sa grande âme, le flambeau de l'orthodoxie? Et quand il tonne sur les tombeaux, devant l'élite de la France, que, penché sur des cendres à demi-éteintes, il en agite les étincelles mourantes et ranime, de son souffle puissant, le feu sacré de leurs exemples dont il voudroit embraser son auditoire; et quand il se tourne avec confiance vers l'autel de celui qui donne l'immortalité, ou qu'il contemple, avec un sombre abattement, le cercueil où tant d'illustrations sont enseve-

lies, et quand toutes les tristesses, ainsi que toutes les espérances, se peignent tour à tour sur son front, dans ses regards, dans son geste, l'Église tout entière n'a-t-elle pas le droit de jouir des triomphes de son ministre? ou lui seroit-elle indifférente cette universalité d'un génie qui n'a point d'égal chez les anciens ni chez les modernes?

Soit que disant la vérité aux rois dans un langage aussi éloigné d'une pusillanimité adulatrice que d'une hardiesse indiscrète, il les menace, sans blesser les égards dus à leur rang, de l'éternité et de la postérité qui approchent; soit que son éloquence, saintement passionnée et trop resserrée sur la terre, improvisant un style qui n'appartient qu'à lui, ayant ses transports, ses écarts et ses excursions soudaines, ait besoin de s'élancer vers le ciel, dont il emprunte quelquefois la foudre; soit qu'il mêle la louange au mépris de la louange, qu'il fasse sentir le néant de la gloire sans amortir son noble enthousiasme, et qu'il proclame la vanité de tout, sans étouffer l'émulation des belles choses; soit que, s'insinuant dans les replis de notre conscience, il dissipe, à la clarté de la loi, les ténèbres où dorment les aiguillons du remords; soit qu'il ne s'humilie jusqu'aux grandeurs selon le monde,

que pour se relever jusqu'aux grandeurs selon Dieu ; soit que, de la part de celui qui a promis la félicité aux larmes, il console ceux qui restent de ceux qui s'en vont ; soit qu'il anathématise, avec une énergie pénétrante, ces doctrines d'abord timides parce qu'elles sont neuves, et modérées parce qu'elles sont indécises, mais qui finissent par l'art de se passer de l'Être nécessaire ; soit que, dans son vol sublime, il plane sur toute l'histoire, ne s'arrêtant que sur les hauteurs pour y reconnoître l'empreinte d'une main divine ;

Soit que, dans un tableau dont on a peine à croire que les couleurs aient été broyées ici-bas, il nous montre les vicissitudes des empires qui tombent, et les stabilités du christianisme qui demeure ; soit que, les yeux baignés de larmes, et la voix entrecoupée de sanglots, prosterné contre terre devant son lit de mort, il remplisse une princesse agonisante (1) de constance et de résignation, la distrayant par la foi de ses intolérables souffrances, l'absorbant comme en extase dans la contemplation de son rédempteur, écartant de ses regards inquiets l'image du trépas,

(1) Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

par le charme puissant avec lequel il les fixe sur l'image de la croix, et par l'irrésistible onction avec laquelle il lui explique les dernières prières de l'Église, qui n'avoient pas encore été et ne seront probablement jamais enrichies d'un si beau commentaire : ce genre de souveraineté théologique et oratoire d'une tête qui sembloit répandre ses idées comme le soleil répand ses rayons, a placé notre nation au-dessus de toutes les autres nations qui nous envient nos grands hommes d'église. Malheur à elles si elles nous envioient nos grands philosophes ! Mais bonheur à moi de louer un évêque que l'impiété frémissante admire malgré elle !

Il le savoit bien, lui, comme, de nos jours, les prédicateurs d'athéisme qui ont fondé notre anarchie savent ce que la France doit aux prédicateurs de l'Évangile qui ont fondé notre monarchie ; il le savoit bien, lui, que notre royaume a été fait par des évêques. Oui, ce sont nos évêques ; et qui présumeroit de le nier à moins de lacérer toutes nos annales ? oui, ce sont nos évêques qui ont érigé tant de monumens précieux, fondé des villes entières, creusé nos canaux, tracé nos chemins ; oui, ce sont nos évêques qui jetoient des ponts sur nos fleuves, payoient la rançon de nos rois,

affranchissoient les esclaves, versoient le trésor de l'Église au trésor de l'État, échangeoient dans les détresses publiques les vases d'or du tabernacle, contre des vases de bois ou d'argile; oui, ce sont nos évêques qu'on vit toujours s'associer aux splendeurs de la patrie et aux éclipses de sa gloire, au deuil de ses revers et à la joie de ses succès; oui, ce sont nos évêques qui adoucirent nos mœurs, nous léguèrent les manuscrits de l'antiquité, fertilisèrent nos landes, donnèrent la vie à nos montagnes, dotèrent les retraites de l'infortune.

Notre pays est un vaste trophée à ces généreux nourriciers du pauvre, à ces protecteurs assidus du foible, à ces guides éclairés de l'ignorant. Enfin, la religion et la sainte philosophie qui marche avec elle n'eurent jamais de plus sûrs interprètes, comme si la foi chrétienne, en épurant le cœur de l'homme par la beauté de sa morale, ajoutoit encore aux forces de son esprit. Église Gallicane, portion si noble de l'Église Catholique, qu'êtes-vous devenue? Lorsque nous jetons les yeux autour de nous, nous n'apercevons que des débris accusateurs, que des troupeaux sans bercail, ou des bercails sans troupeaux. L'autel pourtant et le trône sont inséparables; la cause de

la foi est la cause de la royauté : la cause de la royauté et de la foi a toujours été celle de la France. « La vérité, dit l'archevêque de Cam-» brai, est dans ces trois mots : *Dieu, l'É-» glise et le Roi...* » O Fénélon! vous n'aviez besoin avec votre cœur, ni de l'appareil dans la science, ni de la hardiesse dans la pensée, ni de la solennité dans le langage. Votre parole n'éclate jamais en reproches, c'est là douce haleine d'un vent propice. Vous n'invoquez point le feu du ciel, mais la rosée de sa miséricorde. Votre voix est la voix de votre divin chef, lorsqu'il disoit que son joug est léger, ou qu'il invitoit les petits à l'aborder, ou qu'il réchauffoit le fils de la veuve, ou qu'il nourrissoit la foule au désert, ou qu'il ressuscitoit le pécheur au repentir. On se penche vers vous comme on fait toujours près de ceux qu'on chérit; et vous n'oubliâtes jamais que si tout prêtre, est le ministre de la charité, un pontife doit en être le héros. Point de dictature que celle de la tendresse, point de chaînes que celles de la persuasion, point de salaire que celui de la reconnoissance. Vous portiez dans vos entrailles jusqu'aux victimes de l'hérésie; devant vous, la religion étoit une souveraine dont la domination est l'amour, et la justice la patience. Jusque dans vos tristes que-

relles on vous admire vaincu, mais retrouvant dans votre chute une élévation plus qu'humaine, et publiant votre défaite comme un autre eût publié sa victoire.

On me pardonnera sans doute d'avoir exposé les titres de notre Église, comme aussi de rappeler par qui ces hommes prodigieux ont été calomniés de nos jours : par des hommes ordinaires qui s'imaginent avoir le monopole exclusif de la vérité et du bon sens. Mais qu'entendent-ils par le bon sens et la vérité? et que font-ils autre chose que tourner dans un misérable cercle vicieux? Ils extirpent les préjugés : mais qu'appellent-ils les préjugés? Ils défendent les principes : mais qu'appellent-ils les principes? Ils attaquent la superstition : mais qu'appellent-ils la superstition? Et si leur bon sens n'est que la déraison, si leur vérité n'est que le mensonge, voilà un beau présent et une belle doctrine. Et ils ne veulent pas qu'on les démasque! Quoi! ils s'appellent sages parce qu'ils prêchent l'impiété, et ils ne veulent pas que nous les appelions impies! parce qu'ils frondent tout ce qui est certain, vénérable et utile, et ils ne veulent pas que nous les appelions novateurs! parce qu'ils confondent toutes les idées, toutes les traditions, toutes les réminiscences, et ils ne veulent pas

que nous les appelions téméraires! parce qu'ils attentent à la propriété des enfans de la même souche, et ils ne veulent pas que nous les appelions envahisseurs! parce qu'ils glacent les élans consolateurs et les transports pieux, ravissent au sentiment sa pudeur et ses chastes délices, dépossèdent l'autorité du respect des peuples, et les peuples du frein de l'autorité, et ils ne veulent pas que nous les appelions cruels! parce qu'ils s'efforcent, et cela lorsqu'on commence à ouvrir les yeux, ainsi qu'à la suite d'un long délire; lorsque, désabusés des innovations sacriléges et des systèmes décevans, on revient à cette religion seule capable de tout réparer, de discipliner les esprits, de ramener la jeunesse aux grâces de la modestie, de creuser un lit profond à ces ambitions désordonnées qui mugissent sur la surface des États, et de verser un baume restaurateur sur des plaies qui saignent encore; parce qu'ils s'efforcent, dis-je, de briser les anneaux de cette chaîne mystérieuse qui joint ensemble toutes les puissances morales, depuis la puissance paternelle jusqu'à la puissance divine, et ils ne veulent pas que nous les appelions fléaux! parce que géants superbes ils tentent de prendre d'assaut le ciel même, sans songer qu'ils seroient alors plus

voisins de son tonnerre, et ils ne veulent pas que nous les appelions insensés ! parce que, dans leur maladroite inconséquence, ils reprochent au christianisme les persécutions qu'il condamne, à l'Église les crimes sur lesquels elle gémit, aux vicaires de J.-C. les calamités qu'ils pleurent entre le vestibule et l'autel, à l'épiscopat les abus qui ne viennent pas des institutions, mais des hommes, et ils ne veulent pas que nous les appelions imposteurs !

Au tribunal de l'impartialité, est-ce que la religion n'est pas la conseillère de toutes les bonnes actions, et l'Église la gardienne de toutes les bonnes doctrines ? Est-ce que les chefs des nations n'ont pas souvent interrogé la sagesse des successeurs de Pierre ? N'est-ce pas à leur voix qu'un peuple de statues, soulevant la poussière des siècles, apparut aux yeux étonnés, et révéla au talent que le seul moyen d'être neuf est d'être antique ? Est-ce que la thiare a quelque chose à envier aux diadêmes ? Est-ce que la houlette de la patience ne vaut pas le glaive de la force ? Auriez-vous oublié Pie VI, qui termina la vie d'un saint par la mort d'un martyr ; et ce Pie VII, vainqueur de la tyrannie, dont le règne sera une des plus belles époques de la fermeté apostolique ? Est-

ce que la paix du monde n'a pas souvent été ratifiée dans le Capitole moderne? L'impiété, se trahissant elle-même, n'a-t-elle pas quelquefois décerné à la nouvelle Rome des louanges arrachées par la conviction? Nomme-t-on moins de papes que de rois, chers à l'humanité? O vous, si fiers de vos chimériques et fallacieuses allégations, avez-vous dans vos rangs l'excuse de votre orgueil? vos académies comptent-elles plus d'écrivains judicieux que nos sanctuaires, plus de ministres habiles, plus d'annalistes scrupuleux, plus de savans commentateurs, plus de négociateurs consommés? Et quelle est donc cette malheureuse fureur de déprimer tout ce qui ne nous plaît pas? sinon une présomption qui hasarde tout, un étourdissement calculé, un désir secret qu'il n'y ait ni religion, ni culte, parce qu'avec la religion et son culte, il y a des devoirs, des remords et un avenir.

Ingrats, auriez-vous oublié que c'est surtout lorsque l'inclémence des saisons, de soudaines épidémies, la conjuration des élémens rendoient nuls, par leurs ravages, les bienfaits de la Providence, que nos évêques dispensoient d'une main réparatrice ce que leur prévoyante humanité avoit tenu en réserve; que leurs meubles, leur vaisselle, leurs ornemens deve-

noient en un instant leur première offrande aux familles atteintes de la contagion ; qu'ils s'adressoient ensuite à tous les états, à tous les âges, à toutes les croyances ; qu'ils sommoient au nom de la charité toutes les brebis, sans exception que les victimes, d'apporter leur tribut, si modique qu'il fût, au trésor commun ; qu'ils prodiguoient les soins de la tendresse, les ressources du zèle et les exemples de la prudence, jusqu'à ce que les traces du mal eussent disparu, que le souvenir de tous les désastres fût effacé, qu'on n'entendît plus que des bénédictions unanimes? Auriez-vous oublié que, dans l'exil, nos évêques honorèrent le malheur comme la religion ; qu'ils trouvoient dans le plus strict nécessaire de quoi soulager ceux qui n'avoient rien ; qu'ils recueilloient jusqu'à nos guerriers malheureux, arrachoient nos soldats captifs à une fin sans consolation, les ranimoient de leurs paroles, allégeoient leurs fers par le crédit dont ils étoient si dignes? Auriez-vous oublié qu'au retour de l'exil, lorsque l'Église avoit un si grand besoin de leurs lumières et de leurs vertus, lorsque eux-mêmes avoient un si grand besoin de revoir leurs troupeaux, c'est alors qu'ils sacrifient tous les attachemens; c'est alors qu'avec un courage nouveau, ils se

séparent de ce qu'ils ont de plus cher; c'est alors qu'ils se soumettent à la volonté divine comme dans les fortunes diverses qui les avoient éprouvés; c'est alors qu'ils s'avancent dans la région des ruines pour en purifier le sol, et que, reprenant le bâton des apôtres, ils ne réclament de leur riche patrimoine que les pauvres, les infirmes, les orphelins; c'est alors que, touché de leur dévouement, le ciel laisse reposer la France dans l'orthodoxie jusqu'à ce qu'elle repose dans la légitimité?

Eh quoi! détracteurs inconsidérés, qui êtes-vous donc pour vous mesurer ainsi avec notre sacerdoce qui a opéré tant de prodiges? Ne savez-vous pas que la France a toujours reconnu dans notre ministère, l'empire du souverain maître des cœurs; que sa docilité filiale a toujours ajouté à sa gloire; qu'elle étoit dès nos premiers temps son caractère distinctif; que la foi seule peut éterniser un royaume fondé par la foi; qu'elle seule, en consacrant l'indépendance des monarques, fait briller sur leur couronne un rayon secret de sa divinité? Ne savez-vous pas, lorsque l'héritage du sanctuaire étoit l'héritage du misérable, que les prêtres alloient dans les réduits les plus obscurs, proclamer avec leurs aumônes les noms sacrés de Dieu et du Roi, soulager des trésors

autres, prête à la charité et ses nuits et ses jours, ne s'inquiétant du lendemain que pour le nécessiteux de la veille; un sacerdoce dont bénir est le talent, et prier est la science; un sacerdoce qui attend aux confins de la vie ceux qui, sans lui, iroient peupler l'empire des douleurs; un sacerdoce qui craint bien plus de violer ses engagemens que d'encourir la disgrâce des pervers, ne cherche d'autre récompense que le bonheur d'avoir rempli sa tâche, ne change jamais ni de doctrine ni de langage, toujours aux ordres de la loi au milieu de tous les accidens, de toutes les révolutions, de toutes les catastrophes; un sacerdoce dont les devoirs n'ont ni distraction, ni trève, exclusivement dévoué aux occupations du sanctuaire, sans affaire que l'affaire du salut du peuple; sans famille que le troupeau, sans délassement que de nouvelles fatigues, tout entier au soin des malades, à la tutèle des petits, au soulagement des abandonnés, tout entier à Dieu et à l'État, tout entier à vaincre l'homme dans le prêtre?

Mais, dans un siècle déclamateur, où toutes les vieilles institutions sont attaquées, le célibat sacerdotal devoit-il échapper aux lamentations hypocrites de sa philantropie? On nous plaint d'être les victimes d'un précepte tyran-

nique : et nous ne le sommes que de la détraction et de la haine ; on nous plaint d'être soumis aux inconvéniens graves et aux sacrifices pénibles d'une invention que les âges florissans du christianisme n'ont point connue : et l'histoire leur donne un démenti formel : et ce qui est une invention pour eux s'appuie sur tous les genres de certitudes ; on nous plaint d'être les esclaves dociles d'une autorité arbitraire qui profita de la nuit de l'ignorance et du despotisme, pour nous assujettir à un nouveau joug que la nature réprouve : mais un renoncement volontaire, utile et courageux, est-il de l'esclavage? et quelle liberté plus désirable que la faculté de ne penser qu'aux choses de Dieu? Ah! bénissons l'ignorance et le despotisme de ces chefs révérés que la religion a mis au rang des saints, comme les modèles de toutes les vertus. Le célibat, dans les monastères, n'offroit-il pas une solitude aux âmes tendres qu'il nourrissoit de pensées célestes et d'immortelles espérances? Ne réparoit-il pas dans le secret les torts de la société? Aujourd'hui que le malheur est le seul crime que la société ne pardonne point, doit-il rester dans le monde pour en essuyer la dérision amère et la pitié plus amère encore! Le célibat sacerdotal est le chef-d'œuvre de la sagesse de celui

qui a fait notre ministère, et de la vigilance de celle qui perpétue son ouvrage. Et s'il n'existoit pas, si ce grand bienfait de la Providence n'avoit pas été accordé à son Église, quelle ample matière aux plus calomnieuses invectives! Comme la religion elle-même auroit été insultée jusque dans la vie domestique de ses ministres! Quelle source inépuisable d'anecdotes, grossie par la malveillance! quelle dénigrante inquisition compromettroit la sainteté de nos emplois! avec quelle curiosité perfide ils fouilleroient, pour le souiller, dans le presbytère qui ne seroit plus la retraite studieuse et isolée d'un sage détaché des vaines illusions! Oh! il est plus qu'humain un sacerdoce qui joint au pouvoir de l'exemple le pouvoir de la solitude, toujours en la présence de Dieu pour l'écouter, toujours éloigné du monde pour ne pas l'entendre, ne s'en rapprochant que pour le servir, *et redevable de l'ascendant dont il jouit sur les autres à l'ascendant qu'il possède sur lui-même.*

Et voilà pourtant ce qui fut, dans le dernier siècle, l'éternel objet des sarcasmes de cet écrivain incomparable pour la gloire et pour le scandale, pour l'immensité des travaux et l'énormité des erreurs; dont la longue vie n'a été qu'une longue fureur contre les institutions

les plus vénérables ; qui, né dans un royaume où trente millions de Français adorent J.-C., osa lui déclarer la guerre, et, dans son impiété effrénée, choisir le sanctuaire pour champ de bataille ; allant, dans ses épouvantables conquêtes, jusqu'aux dernières limites du mal ; invoquant à son aide la plaisanterie obscène et la fiction burlesque ; remuant toute la corruption du cœur humain pour y déterrer une raillerie dégoûtante ; barbouillant de ses infamies la statue de la libératrice de son pays, et prostituant ainsi à l'ingratitude l'étonnante facilité qu'il avoit reçue pour un meilleur usage ; habile dans plusieurs genres, mais inférieur à chacun de ceux qui n'excelloient que dans un seul ; moralisant sans mœurs, dogmatisant sans mission, et rétractant le lendemain ce qu'il avoit avancé la veille ; portant dans l'irréligion cette effrayante versatilité qui sembleroit ne devoir être le partage que de la sottise ignorante ; à l'école duquel notre jeunesse fascinée apprit à secouer le joug du devoir, à violer les règles et à oublier les bienséances ; brûlant de zèle pour les droits de l'humanité, et desséchant toutes les sources du bonheur public ; novateur par orgueil et par habitude ; avec un tact délicat, contempteur des talens solides et modestes ; quelquefois

exaltant des hommes qui ne pouvoient recevoir d'éloges que de lui, pour paroître lui-même en recevoir de tout le monde; avec la tradition des convenances, distillant sans cesse sur tout ce qui ennoblit notre nature l'âcre venin de ses ironies pénétrantes; lâche flatteur des gens à crédit, et détracteur plus lâche encore des gens de bien ; endoctrinant les princes par l'athéisme, et les nations par le mépris de l'autorité; calomniant la justice avec la trompette de la bienfaisance; levant des tributs sur tous les amours propres qu'il caresse, et versant le ridicule sur toutes les probités qui sonnent l'alarme; associant à ses projets de destruction l'histoire, la poésie et le théâtre; accueillant dans sa retraite les faux sages de toutes les contrées, et méditant avec eux, dans les transports du délire, la réussite de ses horribles complots; blasphémant la foi, et jamais plus éloquent que lorsqu'il emprunte à la foi ses richesses; extirpant la vertu par ses trop ingénieuses moqueries, et s'adressant, dans ses cruelles morsures, *à la racine des tiges sociales* les plus précieuses; remplissant le monde de cette correspondance qu'on jugeroit écrite pour dissoudre tous les liens et inviter à tous les excès; fléau européen qui a infecté jusqu'aux chaumières déshéritées par lui des

espérances de l'avenir; véritable épidémie dont les ravages ont été ceux de la peste; premier ministre des puissances infernales, précurseur de ce vil troupeau qui, enrôlé sous sa bannière, a tout bouleversé chez nous; Encelade moderne, voulant ravir sa foudre au Dieu qu'il a peint de couleurs si magnifiques; homme d'une perversité inouïe, qui comptoit ses triomphes par nos calamités, ses joies par nos larmes, les fruits de son *génie* par les disgrâces du christianisme; et dont le vœu le plus ardent étoit d'*écraser* notre sacerdoce sous les débris de nos temples; comme si, pour renverser un édifice de dix-huit siècles, que ses fondateurs ont cimenté de leur sang, il suffisoit d'une haine fanatique, de libelles orduriers, de formules hideuses, et de ces mots féroces de ralliement, symboles de l'aveuglement et du crime!

A la même époque, un autre écrivain non moins célèbre, et qui paya en paradoxes à la France l'hospitalité qu'il en avoit reçue, tendoit au même but par des voies différentes. Sans doute, dans le siècle où l'on avoit tant de goût, où l'on étoit si sensible aux charmes d'un style animé, mélodieux et pittoresque, où les chefs-d'œuvre étoient si communs et les juges si sévères, on eût remarqué le rare

talent avec lequel il manioit l'instrument de la pensée, l'ascendant qu'il exerçoit sur les lecteurs séduits, et sa profonde connoissance de tous les artifices de la dialectique : mais en même temps on auroit gémi de ses défauts contagieux, de cette prétention aux découvertes les plus transcendantes en morale, obscurcies par toutes les erreurs de cette subtilité capricieuse, dont le mérite est dans la souplesse d'une argumentation entraînante, qui, lorsque la chaîne d'abord formée se trouve interrompue, en recommence adroitement une autre; de cette morgue doctorale qui déduit ses conséquences avec la hardiesse imposante d'un raisonneur dont les principes seroient des axiomes; de cette imperturbabilité opiniâtre qui, enlacée quelquefois dans ses propres filets, est la première dupe des sophismes captieux qu'il a tissus. Mais ce qu'on eût surtout frappé d'anathême, c'est cette philosophie, faite pour servir de catéchisme aux factieux, et de symbole aux incrédules; c'est l'audace des nouveautés, qui ne peut être surpassée que par l'impudence des blasphêmes; c'est la chasteté indignement travestie, et la majesté de la révélation outrageusement baffouée; c'est la manie déplorable de soutenir tour à tour le vrai et le faux, le pour et le contre; c'est

l'oubli de toutes les bienséances, et le comble de toutes les bizarreries; c'est la démence de se croire plus qu'un homme, parce qu'on est l'idole chérie de toutes les têtes ardentes; c'est le crime de donner aux époux des leçons d'adultère, aux adolescens des leçons de libertinage, aux infortunés des leçons de suicide. Ce qu'on eût encore observé, c'est que la sagesse du citoyen de Genève n'a d'influence que comme amie des passions et ennemie de tout ce qui les réprime; qu'elle n'a de crédit que sur les esprits vains, curieux et inquiets; qu'elle réussit comme révolte, parce qu'elle ne tend qu'à détruire; qu'elle est dans l'impuissance manifeste de donner à quoi que ce soit une base solide; qu'à ses yeux le bien est le mal, et le mal, le bien; qu'elle salit l'imagination et fausse l'intelligence; que ses romans sont licencieux, comme sa logique est trompeuse; enfin, qu'elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle affecte l'amour de ses semblables, lorsqu'elle exhale sa haine contre notre Église, notre ministère et notre sacerdoce.

Cependant, quel sacerdoce que celui de ces pieux cénobites, dont une natte de paille formoit la couche, la bure le vêtement, et la farine trempée dans l'eau la nourriture! Cette

terre qui étoit sauvage, ils l'ont cultivée ; ces arbres qui ombragent le vallon, ils les ont plantés ; ces champs qui sont couverts de moissons, ils les ont défrichés. Par eux les marais ont été changés en gras pâturages, et la vigne a remplacé l'aride bruyère. Quoiqu'ils sussent le compte de tous les misérables, pour le vérifier encore, ils visitoient les hameaux voisins, apparoissant comme des esprits de consolation sous le toit délabré de l'artisan qui n'attendoit pas long-temps le terme de sa détresse. *Croiroit-on que le souvenir de ces humbles pères est presque effacé de la mémoire? Leurs cellules sont détruites, et les larmes du pauvre qui les rappelle, voilà le seul monument qui reste de leur bonté; bientôt il n'en restera plus rien :* mais leurs vertus avoient toujours appartenu au ciel, le ciel étoit l'inspirateur de leurs prodiges clandestins, et le monde ne les devinoit que par les indiscrétions de la reconnoissance. Est-il possible qu'une lâche malignité afflige encore leurs ombres, au lieu de redemander à genoux ces anges de perfection pour les opposer au démon de la licence, au démon de la volupté, au démon de la discorde, coalisés pour le malheur de la terre? Que dis-je? S'ils revenoient au milieu de nous, fatigués de notre dégradation morale, ils n'éprouveroient que la

juste impatience d'en quitter l'horrible théâtre.

Ne nous étonnons donc plus de la prudence de ces vierges qui, dans nos temps mauvais, marchent sur leurs traces avec une joie si empressée, cherchant dans une heureuse solitude un paisible abri contre les dangers et les tourmentes du monde. Elles ne servent à rien, dit-on : et au sein même de tous les vices et de toutes les misères, dont elles ne sont séparées que par une foible clôture, elles sont toujours prêtes à ouvrir au malheur et à l'innocence les asiles de la sécurité. Elles ne servent à rien, dit-on : et, placées entre le ciel et la terre, réunies autour d'un autel domestique, elles lèvent jour et nuit pour nos besoins des mains pures et suppliantes, désarment la colère suprême, et offrent pour nos désordres la compensation de leurs vertus que nous ignorons. Mais il est un autre genre de services plus remarquable encore, quoique incompréhensible pour un grand nombre. Quelle est cette charité qui ne vient que du ciel et n'attend que de lui sa récompense ? Quelle est cette abnégation qui va braver loin de la patrie (1) une mort terrible, sans autre

(1) Les Sœurs de Saint-*Camille*, lors de la peste à Barcelonne, en 1821.

espoir que celui de sauver des victimes qu'elle ne connoît point ? Ce n'est pas pour être louées que ces nouvelles héroïnes, vêtues de bure, vont à trois cents lieues de leur retraite porter des secours à un peuple d'agonisans. Elles n'ont pour mobile, ni un art à perfectionner, ni une curiosité à satisfaire, ni une réputation à acquérir. Simples comme des colombes, elles ne veulent que plaire à Dieu, et elles ne désirent être vues que de lui seul; elles ne cherchent que sa gloire dans le saint exercice de leur pieux ministère; le vain bruit de la renommée effraieroit leur humilité. Adorons avec elles la foi qui peut seule commander un désintéressement aussi sublime; n'inscrivons pas fastueusement ses œuvres sur le marbre, mais gardons-les soigneusement dans notre cœur.

Quel sacerdoce que celui de ces envoyés, dont les lettres de créance étoient des brevets de martyre; de ces infatigables missionnaires qui fondèrent avec tant de patience les plus belles colonies du christianisme; de ces voyageurs magnanimes, volant à de saintes invasions, se précipitant à travers les dangers, obligés de lutter contre les défiances d'un pouvoir ennemi, ayant à se mesurer avec l'inconstance des élémens, endurcis aux fatigues,

dévoués aux privations, prompts à s'entendre avec les tribus barbares, accoutumés à apprendre des idiomes plus barbares encore, animés surtout de ce courage sublime que le ciel seul peut inspirer; toujours heureux de porter aux contrées éloignées et les bienfaits de la religion, et le nom de leur pays et celui de leur prince?.. Hélas! de nos jours, du haut du trône qu'ils ont conquis, ils voient les nobles imitateurs de leurs nobles entreprises en butte à l'aversion la plus déloyale, puisque leurs détracteurs ne croient pas un seul mot des fables qu'on invente, puisqu'on ne les calomnie que là où ils ne sont pas venus, puisqu'ils sont bénis partout où ils viennent... De nos jours, ces continuateurs fidèles, si dignes de leurs devanciers, et dont on croiroit que la France n'est pas digne, on les accuse, dans le royaume très-chrétien, au sein d'une capitale, dont, au bruit de leurs exploits pacifiques, rien ne devroit égaler la surprise, on les accuse de souffler le feu de la révolte: et le feu de la charité les consume, et ils ne sont que les perturbateurs du crime; de renouveler les extravagances du fanatisme: et ils ne demandent que la concorde avec le pardon des injures; de tourmenter les consciences: et ils y étouffent la voix du remords; d'inquiéter le

scrupule : et ils élargissent le chemin du ciel ; d'avoir une activité sans prévoyance et une exagération sans mesure : et de nos provinces monte en leur honneur un cri de louanges, la plus sûre apologie de leur ministère.

On les accuse d'occasioner des animosités funestes, des scissions envenimées et des rixes sanglantes : et en de récalcitrantes et populeuses cités, ils ont enfin opéré des réconciliations, des restitutions, des conversions qui ressemblent à des miracles. On a lu que toutes les classes, unies dans la même ferveur, dans la même allégresse, dans la même admiration, s'asseyoient en foule à la table de l'agneau, après avoir assiégé en foule les tribunaux de la pénitence. On les accuse, lorsque l'erreur s'entoure de tous les prestiges du style et de toutes les séductions de l'éloquence, de renoncer à ces séductions et à ces prestiges. O grand Paul! lorsque vous rassembliez la Gentilité autour de la croix, ce n'étoit pas pour faire montre de votre esprit et éblouir celui des autres ; vous ne saviez que J.-C., et avec cette érudition divine, la prudence des sages et la prudence des forts se rendoient à vous. Enfin, on les accuse d'être à charge à ceux qu'ils *trompent* : et ils ne coûtent que les larmes du vice repentant, et les joies de l'innocence recouvrée. Trom-

pettes d'impiété, vous n'avez que trop longtemps sonné sur nos têtes le ravage, la dévastation et la mort : les trompettes de l'Évangile ne sonnent que le honheur et la vie ! O milice révérée, poursuivez le cours de vos conquêtes ; continuez à annoncer ce Dieu d'amour, qui n'est blasphémé que par ceux qui ne le connoissent pas ; continuez à faire aimer le généreux monarque dont les pieuses largesses encouragent vos entreprises : dites aux fidèles qui se pressent autour de vous, que récemment encore le temple auguste, où repose la dépouille mortelle des rois, ses ancêtres, s'est ouvert par ses ordres pour recueillir, avec une pompe magnifique, les cendres des martyrs de sa capitale, de ces martyrs qui furent aussi des missionnaires (1).

Quel sacerdoce que celui de ces héros de l'intrépidité pastorale ; au milieu de la contagion la plus dévorante, osant seuls porter aux victimes les derniers secours de l'Église et les dernières offrandes du courage, aveugles sur leurs propres périls, ne songeant qu'aux périls de leurs frères jusqu'à ce qu'ils tombent au milieu d'eux, victimes de la même

(1) Reliques de saint Denis et de ses compagnons, données par Louis XVIII.

contagion! Quel sacerdoce que celui de ces juges en dernier ressort du crime qui n'a plus qu'un instant à vivre, bienfaiteurs des cachots où la longanimité germe à leur voix, dont les échafauds retiennent les mots sublimes vantés par les bourreaux eux-mêmes, accompagnant jusque sous le fer vengeur l'infortuné qui va mourir, adoucissant la rigueur de la sentence de sa condamnation qui va être exécutée sur la terre, par la promesse de la sentence de son absolution qui est déjà ratifiée dans le ciel, et ne se séparant du chrétien qu'ils ont reçu des mains de l'inflexibilité humaine, qu'après l'avoir déposé entre les mains de la clémence divine! Quel sacerdoce que celui de ces prédicateurs versés dans l'art d'inspirer le goût de la religion, la pratique de ses lois, et la foi à ses mystères; qui savoient si bien donner à leurs discours une force progressive, suspendre une grande attente et la remplir, diviser leurs moyens avec clarté pour les rendre plus concluans, et les réunir ensuite pour en former une masse accablante, joindre à une logique qui brille comme la lumière un pathétique qui embrase comme un incendie, exhaler et communiquer tout entière à leurs auditeurs la juste indigna-

tion qui les opprime, faire entendre ce qu'ils ne disent pas, faire sentir ce qu'ils n'osent pas exprimer, avec le secret de convaincre, et d'allumer dans tous les cœurs le feu sacré de la vérité!

Qui pourroit décrier une religion à laquelle on doit de si étonnans services? Des services si touchans, si répétés, si vrais dans leurs conséquences, seroient-ils faux dans leur principe? La source de tous les biens seroit-elle la source de toutes les erreurs? et si elle ne vient pas d'en haut, d'où vient-elle donc? Quels sont ici-bas les motifs de nos actions? l'intérêt; mais il endurcit au lieu d'émouvoir. La pitié? mais vous avez beau la célébrer sur vos théâtres, dans vos livres, dans vos cercles, cette impression fugitive se dissipe dans le tumulte ou l'enchantement du spectacle qui l'a fait naître. L'amour de l'ordre? mais c'est une idée qui n'excite aucun sentiment. Enfin, donnerez-vous à la bienfaisance le charme de la bienfaisance elle-même? mais la bienfaisance sans la religion n'a que des soins sans miséricorde. Elle est aussi froide que le marbre sur lequel elle consigne ses largesses.

Parlerai-je de ces instituteurs de la jeunesse, qui, sous les auspices de notre sacerdoce, insinuoient de bonne heure dans l'âme des en-

ſans le désir des pensées célestes, plioient à la foi leurs inclinations naissantes, et les élevoient sans tache, non pour l'immortalité du temps, mais pour l'éternité de Dieu; éclipsant, de l'aveu même de leurs rivaux, par des ouvrages solides, des ouvrages parés de tous les clinquans du style; ne visant jamais ni à l'effet, ni à la nouveauté; se bornant à donner aux méthodes, confirmées par l'expérience, la sanction de leur crédit, de leur désintéressement et de l'estime publique; ne s'égarant jamais dans les nuages de la métaphysique ou les brouillards de l'abstraction; rédigeant leurs livres sous la dictée de la religion et de l'amour de leur pays; ne voulant d'autre gloire dans la carrière de l'instruction, que le respect du bon sens, exprimé d'un ton de candeur que notre siècle traiteroit maintenant de foiblesse d'esprit; choisissant avec une probité sévère ce qu'il y a dans les connoissances acquises de plus épuré et de plus substantiel, pour en offrir la fleur ingénue et le fruit sans mélange; enseignant les sciences aux Chinois, les arts aux sauvages, les belles-lettres aux Européens, et laissant la renommée indécise entre leurs succès divers?

Ne sont-ils pas à jamais regrettables ces instituteurs dont on a dit tant de mal, et qui,

après avoir opéré tant de bien, honorèrent leur chute par le miracle de leur constance? Et cette constance, l'apanage de l'innocence opprimée, cette constance qui ne sied qu'aux âmes hautes et irréprochables; cette constance dans la tempête inouïe qui les a engloutis, n'atteste-t-elle pas jusqu'à l'évidence la supériorité de leurs règles, la partialité de leurs ennemis, l'immensité du vide qu'ils ont laissé dans l'éducation, et que tant de malheurs n'ont pu combler encore? Qu'on m'explique d'ailleurs comment ils méritèrent tout à coup l'indignation des rois et des peuples, ces hommes auxquels les peuples et les rois avoient si longtemps prodigué les plus favorables témoignages? Qu'on m'explique ces griefs sans vraisemblance, après tant de suffrages sans contradiction, ces déchaînemens sans motif, après tant de panégyriques sans interruption; ces réquisitoires sans remords, après tant de marques de confiance sans restriction? Qu'on m'explique comment ces instituteurs, réputés si dangereux, fléchirent sans murmurer sous les bras terribles qui les écrasoient, édifiant le monde de leur docilité, après l'avoir éclairé de leurs talens? L'humanité se soulève contre tant d'injustices, la vérité contre tant d'impostures, la sensibilité contre tant d'ingrati-

tudes ! O inconcevable proscription ! ô signal avant-coureur des proscriptions de notre vandalisme, qui a tari la source des travaux utiles, coupé la racine des bonnes plantes, étouffé la semence des études chrétiennes !

Parlerai-je de cette époque où l'Église de saint Louis, obligée de fuir aux terres étrangères, encore teinte du sang de ses prêtres, donnoit à l'univers entier le spectacle de la plus attendrissante dignité dans le malheur ? Voici au moins le langage que ces proscrits tiennent dans leur exil à la victoire surprise : Écoute : nous venons à toi avec d'autant plus de franchise que ce n'est pas le glaive de tes *soldats* qui a égorgé les prêtres, mais la plume de nos *philosophes*. Écoute : un long apprentissage de la souffrance nous l'a fait supporter patiemment. Soulage d'abord ceux qui ne savent pas souffrir ; quand tu auras, si tu le peux, fermé leurs blessures, tu viendras, si tu l'oses, jusqu'à nous. La misère et les traitemens inhumains ont achevé un grand nombre de nos compagnons qui avoient survécu aux poignards ; nous, nous avons erré au gré des tempêtes et à la merci des vents ; et quelles ont été nos plaintes ? Dieu entend les hymnes de ses serviteurs dans les antres des montagnes, et il bénit les autels de mousse sur lesquels

fume l'encens de nos prières. C'est au Dieu de charité que nous adressons nos vœux ; le maître du ciel tient compte de tous les sacrifices ; il n'est jamais ingrat, et, souffrir pour lui en silence, voilà le diadême de notre sacerdoce. L'anarchie croyoit que la pensée étoit dans son domaine ; on a exigé de nous, le fer à la main, des sermens... Notre délit fut de ne pas trahir la vérité, de ne pas courber le genou devant Baal, et de nous retirer dans le tabernacle incorruptible de notre conscience. Nous ne demandons pas de trésors ; nous vivons, s'il le faut, nous vivons de racines comme les anachorètes ; nous ne demandons pas même nos anciennes demeures ; nous sommes accoutumés au désert. Nous demandons la liberté, quoique les chaînes pèsent peu au bras de l'innocence ; nous demandons la liberté, quoiqu'il y ait des chaînes plus douces que certaines palmes ; nous demandons la liberté, mais c'est moins pour nous, qui savons être libres sous tous les jougs, que pour le peuple qui a faim de l'Évangile et soif de notre ministère. Ne jugeroit-on pas que ce discours est extrait de quelques pages jusqu'alors inhumées et nouvellement découvertes de quelque chrétien, mutilé dans les premiers jours de la religion ?

Parlerai-je de ces médiateurs extraordi-

voilà pourtant les saintes filles contre lesquelles naguère de lâches oppresseurs exerçoient leur criminelle audace, qu'ils poursuivoient de traitemens plus cruels que la mort; qu'ils abreuvoient des plus ignominieux outrages, oubliant que c'étoit à les secourir eux-mêmes dans leurs infirmités qu'elles avoient consacré leur vie; oubliant que, pour remplir cette obligation, elles surmontoient toutes les répugnances de la nature, et que, pour plaire à Dieu, elles acquittoient avec la plus douce patience la vocation qu'elles seules étoient capables de subir; oubliant qu'elles n'avoient d'autre attente sur cette terre que le respect dû à leurs célestes fonctions, ni d'autre lieu de repos dans leurs peines continuelles que la retraite de leur choix où la tyrannie effrénée vient les troubler avec ses raffinemens; oubliant qu'elles joindront le support de tant d'indignités à l'immensité des épreuves auxquelles elles se sont soumises, qu'elles conjureront même le Dieu de justice d'en accepter l'offrande, et qu'elles lui demanderont surtout le sincère retour de leurs ennemis: telle est la vengeance de la charité que rien ne peut détacher des pauvres. Au reste, notre ministère étoit déjà au commencement si jaloux de toutes les bonnes œuvres, que l'empe-

réserve sacerdotale qu'on cherche au milieu de nous et qu'on ne trouve plus? Il faut avoir des ressentimens bien durables pour attaquer encore ces serviteurs de l'humanité, aujourd'hui qu'ils sont ensevelis sous les ruines de leurs habitations désertes.

Parlerai-je de ces congrégations où des solitaires, blanchis par les années bien moins que par leurs doctes veilles, se livroient à toutes les études pour arriver à tous les savoirs; s'enfonçoient en des bibliothèques poudreuses pour y découvrir des richesses *inédites*, et consumoient leur vie dans l'érudition pour lui arracher ses épines? Dans une congrégation qui ne meurt point, rien ne se perd: ce que l'un a commencé, un autre l'achève: tout se poursuit sans interruption, parce que tout se fait en commun et par devoir: à côté du savant qui s'éteint, s'élèvent d'autres savans que lui-même a formés, comme un chêne antique éternisé dans ses jeunes rejetons. Parlerai-je de ces asiles trop long-temps muets où nos jeunes lévites, sous des chefs habiles à tailler les nouvelles pierres du sanctuaire, prennent le goût des saintes lettres et des saints devoirs? Parlerai-je de ces écoles fermées par le génie du mal et rouvertes par le génie du bien, où l'ignorance des choses inutiles forme le pre-

tère? n'en relève-t-il pas l'excellence qui brille surtout dans la nature de ses enseignemens?

TROISIÈME PARTIE.

Nous enseignons d'abord la miséricorde divine, notre premier besoin, dans ce dialogue dont toutes les expressions sont d'elle. Vous dites, ô mon Dieu, que vous me pardonnerez, que déjà même vous m'avez pardonné, *remisisti iniquitatem peccati mei;* vous dites que vous ne dédaignerez pas un cœur contrit et humilié, *cor contritum et humiliatum non despicies;* vous dites que vous avez jeté tous mes péchés derrière vous, *projecisti post tergum tuum peccata mea.* Vous le dites, ô mon Dieu! et je le crois, parce que vous n'êtes pas seulement miséricordieux, mais que vous êtes encore la vérité même. Otez-moi donc ce souvenir si cruel de mes égaremens; il pèse sur mon cœur comme une montagne, je suis écrasé par cet horrible fardeau. Entendez la miséricorde divine qui répond : Est-ce moi qui rouvrirai tes blessures, quand tu viens à moi pour être guéri? Ton Dieu est-il capable d'accabler le pécheur qui recourt à sa clémence? Je suis la vie, et il n'y a que l'ingrat qui persévère dans son ingratitude, que je tue du souffle de ma bouche. Je ne veux pas que

que vous placez sûrement les intérêts de vos peines, de vos austérités, de vos sacrifices : mais, n'en déplaise à votre humilité, l'Église vous regarde comme les docteurs de ce qu'elle a de plus cher et de plus tendre; la France vous proclame les bienfaiteurs de la génération naissante; vos journées si pleines comblent tous les vœux, excitent tous les sentimens, surpassent toutes les attentes. Aussi, si vous êtes les amis de l'enfance pauvre, tous les gens vertueux sont vos amis.

Parlerai-je de ces secourables maisons qui doivent tant à notre sacerdoce, et qui n'existeroient point sans lui, où s'entassent tous les maux pour y obtenir tous les remèdes, où la décrépitude, qui a usé sa vie à servir les autres, est servie à son tour, et où le pain qu'elle reçoit est d'autant moins amer que c'est la Providence qui le lui donne; où l'innocence repose sous la garde de la charité, heureuses toutes deux de leur refuge contre les écueils d'une mer battue par de continuels orages! où des femmes fortes, pour lesquelles le monde ne seroit rien sans les malheureux ou les coupables qu'il fait, et dont le martyre habituel n'a pour salaire que la confidence de toutes les plaies, aident notre sacerdoce par le sacerdoce de la pitié?

Hélas! on se le rappelle encore avec effroi,

battu dans la nuit des doctrines enfantées par l'orgueil ; qu'il est temps de s'embrasser à la clarté de la doctrine d'amour, de posséder en commun la même vérité, et de cesser de vouloir forger des mensonges; qu'on doit bien se garder de penser qu'on mettra fin, avec eux, à l'effrayante maladie qui tourmente notre espèce.

Nous enseignons que, sans une bonne éducation, l'on touche bientôt à des jours irréformables de dégradation, de honte et de malheur, où, après avoir déserté ses croyances, renoncé à ses traditions, abandonné les traces si fortement empreintes des anciens, on périt dans la mer orageuse des opinions ; où l'intelligence, épuisée des choses qu'elle reçoit de toutes parts, finit par s'éteindre dans le doute et la licence des actions ; où la rudesse des habitudes et du langage succède au tact des convenances ; où la politesse qu'on a si justement nommée la charité sociale, ne trouve plus de bouches qui aient retenu ses formules ; où la modestie fait place à une présomption acerbe qui heurte avec arrogance les usages ; où la souveraineté du mal offensive et intolérante poursuit jusqu'à l'adolescence ; où rien ne manque que de descendre avec le flambeau des lumières nouvelles dans le sépulcre de tous les états.

Nous enseignons qu'il n'y a point de bon goût sans vertu ; que la nature a établi une affinité secrète, mais réelle entre la grandeur du génie et la grandeur de l'âme, et qu'il n'y a qu'un chemin pour saisir ce qui est beau, l'Évangile ; qu'il n'appartient qu'aux âmes pures de parler de la religion avec courage et franchise ; de consacrer la mémoire des princes qui l'ont protégée, des savans qui l'ont défendue, des héros qui se sont sacrifiés pour elle ; d'exposer l'esprit des règles, des décisions, des prérogatives de son Église ; de publier l'infaillibilité de ses oracles, la sublimité de sa morale, la perpétuité de sa juridiction ; de retracer ses luttes et ses victoires ; de dévoiler les complots et les trames des novateurs qui ont attaqué sa foi par l'hérésie, ou rompu son unité par le schisme.

Nous enseignons que l'unité de foi est le type de l'unité de morale ; que sans le ciel on ne sauroit débrouiller la terre ; que le remords sans lui n'est qu'un moniteur inutile ; que c'est par hasard que le matérialiste n'est pas toujours aussi vicieux dans sa conduite que dans ses écrits ; que le disciple de la religion, au contraire, possède la connoissance de tous les principes, de toutes les fidélités, de toutes les délicatesses ; que la religion n'est pas moins

nécessaire à l'homme que la racine ne l'est à l'arbre, la base à l'édifice, l'air à la vie; qu'elle donne à la fois l'exemple et le prétexte, et qu'ils s'effacent devant les siens, tous ces documens si en vogue de nos jours, qui ne mettent rien dans le cœur ni dans l'esprit.

Nous enseignons que, sans la religion, nos pensées n'ont plus ce noble caractère que leur donne la pensée de celui qui en est la source; que l'amitié n'est plus qu'un rapprochement de convenance, la pitié un instinct machinal, la pudeur une fausse honte; que sans la religion, l'imagination est déshéritée de ses chastes jouissances, le sentiment de ses pieux mystères, la royauté de la vénération des peuples, et les peuples du bonheur des croyances héréditaires; que, sans elle, tout est désenchanté pour l'homme; que lorsque le chrétien a disparu le sauvage reste; que c'est le commerce avec Dieu qui fait le charme de nos affections; que tout est muet pour l'incrédule que de fatales séductions ont éloigné de lui; que sans lui les âmes flétries oublient jusqu'aux noms les plus sacrés; que, sans lui, les obligations sont généralement éludées, et que les plus beaux codes, sans lui, parlent à des sourds.

Nous enseignons qu'avec la religion le mé-

pris de la vieillesse ne seroit point l'un des plus tristes symptômes de notre époque; qu'ils revivroient ces jours d'innocence primitive où la raison se plaisoit à attribuer le double privilége du sacerdoce et du commandement à ces dépositaires de l'expérience, à ces représentans du passé, à ces traditions vivantes qu'on interrogeoit avec une respectueuse confiance; qu'ils disparoîtroient ces temps d'innovations fâcheuses où le soin des réformateurs est, pour atteindre leur but, de gagner les jeunes classes parce qu'elles sont ardentes, et de soulever les générations récentes parce qu'elles sont plus actives, n'ignorant pas que l'instinct de la curiosité se prête plus facilement aux entreprises, aux promesses et aux chances, que le sens tranquille de l'âge mûr ; qu'elle renaîtroit cette douce période de notre bonheur où les conseils de la vieillesse étoient des ordres, ses ordres des oracles, et son empire un besoin; où il eût été à jamais flétri celui qui, ainsi que nous l'avons vu, auroit prodigué l'outrage à ces débris de l'exil qui rapportoient des terres étrangères avec la misère et l'honneur le double *ridicule* des cheveux blancs et de la fidélité; où l'on saluoit les talens et les vertus aimables, surtout à leur déclin; où l'on recherchoit ces belles vieillesses couronnées par

la gloire d'une existence sans tache; où l'on s'inclinoit, devant ces fronts ridés, mais augustes, au souvenir de leurs œuvres.

Nous enseignons qu'on ne doit point trembler pour la religion, mais pour les états qui l'abandonnent, qu'appuyée sur son fondateur elle défie les efforts de tous les pervers, tenant d'elle-même la faculté de ne jamais renoncer à un *article* de ses ordonnances, ni à un *coin* de ses domaines; que, plus âgée que les monarchies, elle ne finira qu'après elles; qu'elle a triomphé et de ces plans de destruction si profondément combinés, et de ces désastres qui en annonçoient et en préparoient tant d'autres, et de ces trèves qui conduisoient à l'abolition de tout culte et de tout dogme, et de cette législatrice, la main dans le sang, qui proclamoit, de par la souveraineté de l'homme, la déchéance de celle de Dieu; que tous se sont trompés dans leurs calculs; que l'erreur n'a qu'un temps; que c'est en vain que l'impiété se flatte de chasser la vérité de la terre, que jamais il ne lui sera donné de prévaloir contre elle, et qu'il restera toujours un chrétien pour annoncer Dieu sur la tombe du dernier athée.

Nous enseignons, qu'appuyée sur les siècles, la religion marche avec eux, pareille à une reine, dont les obstacles doublent l'énergie et

dont les guerres reculent le territoire ; qu'appuyée sur celui qui a fait l'univers son empire, les rois ses vassaux, les peuples ses sujets, elle ne désire rien, ne regrette rien, n'appréhende rien, stable, immuable, inaltérable comme Dieu ; nous enseignons qu'il y a des événemens de sévérité et de bonté arrangés par la sagesse qui dispose tout ; que si le 13 février (1) est un jour de colère où le plus français des princes a été ravi à notre amour, le 29 septembre (2) a été un jour de clémence, où le plus miraculeux des enfans a été accordé à nos vœux ; que si nos larmes coulent encore sur une tige qu'un suppôt du néant vouloit détruire, le ciel l'a fait renaître brillante d'un double éclat ; que notre perpétuité repose sur un berceau, mais que le souffle si pur qui s'en exhale sera la vie de nos arrière-neveux. Jeune prince, vous l'enfant de la douleur et qui êtes aussi l'enfant de l'espérance, croissez, nouvel Henri, environné de la protection du ciel et de l'amour de la terre !

Nous enseignons à chérir cette race que, dans sa miséricorde pour notre pays, le ciel a fait si digne de toute notre reconnoissance ;

(1) Mort de Monseigneur le duc de Berry.

(2) Naissance de Monseigneur le duc de Bordeaux.

cette race, bienfaisante encore plus qu'elle ne fut malheureuse; cette race, toujours empressée à soulager l'infortune sous quelque forme qu'elle se présente, dont le luxe est une grande aumône de tous les jours et de tous les momens, prodigue de largesses, qui, se multipliant sans cesse, ne s'épuisent jamais, ne laissant aucun service sans récompense ni aucun travail utile sans encouragement, dont la clémence le dispute à la générosité, et la miséricorde pour les coupables à la plus touchante pitié pour les indigens; cette race, la seule capable d'immoler tout souvenir amer qui troubleroit les autres; cette race dont on ne se sépare que par un inconcevable pervertissement de l'esprit et du cœur; cette race dont huit siècles de gloire unissent le nom à toute notre vie historique; cette race qui nous a fait sortir de la barbarie et devancer tant d'autres peuples dans la carrière des lettres, des arts et des sciences; cette race qui nous garantit encore le développement de tous les moyens de prospérité, nos intérêts communs n'étant que des intérêts de famille. Nous enseignons à fuir ces agitateurs dont les batteries sont dirigées contre les hautes places, qui n'hésitent point à sacrifier des générations entières aux rêves de leur ambition parricide, que la Providence elle-

même, avec toutes ses faveurs, ne contenteroit pas, qui attaquent tout ce qui est, veulent tout ce qui n'est pas, fabriquent chaque jour dans leur bitumineux cerveau de nouvelles utopies, s'essayant quelquefois à régler l'univers, lorsqu'ils attendent peut-être encore l'âge de la raison.

Nous enseignons, en ce temps de vertige où une troupe avide et turbulente s'est élevée au milieu de nous, qui insatiable et imperturbable, voudroit encore faire le monde la proie de nouvelles calamités : nous enseignons qu'on doit haïr l'anarchie, parce qu'elle est l'absence de tout repos ; la licence, parce qu'elle est subversive de toute sécurité ; l'usurpation, parce qu'elle est fertile en crimes ; le parjure, parce qu'il brise tous les liens ; que la balance, qui pèse la durée des états, est aujourd'hui dans la main de leurs chefs, et que s'ils hésitent à charger un de ses bassins de leur sceptre tutélaire, l'autre est prêt à s'abaisser sous les poignards ; qu'il faut trouver du moins dans le passé des leçons pour le présent.

Nous enseignons que le jour où l'on opposera fermeté et justice aux factieux, sera le jour de salut pour les peuples ; que ce n'est plus le moment de donner, par une cruelle clé-

mence, des encouragemens à la sédition; que les sociétés secrètes, détachées de la société religieuse et de la société politique, suffiroient pour détruire le monde; que l'éducation doit prémunir désormais la jeunesse contre les ruses des hommes de ténèbres, la séparer d'une génération démasquée par ses œuvres, lui donner des mœurs nouvelles, c'est-à-dire chrétiennes; qu'il faut étonner et déconcerter la corruption du siècle, être ce qu'on doit être et paroître ce qu'on est; qu'avec l'audace ou l'astuce rien ne réussit comme la droiture ou l'inflexibilité.

Nous enseignons que si l'imprévoyance des princes laisse décroître le respect dû à leur rang, ils n'ont plus qu'à errer en des routes incertaines et à voir leur couronne suspendue sur des précipices, *effusa est contemptio super principes, et errare fecit eos in invio et non in viâ*, parce que la force de l'audace se retrempe dans l'impunité; que tout est en péril lorsque les conservateurs suprêmes de la salubrité publique ne s'opposent point aux progrès du mal, lorsque les gouvernemens assoupis semblent ne se réveiller que pour prier que l'on ne trouble pas leur sommeil, lorsque la religion et la société se sentent pressées de rappeler aux rois qu'ils doivent l'être,

alors que tant de déclamateurs s'efforcent de leur rappeler qu'ils sont hommes ; que ce qui fait le roi fort, c'est l'inébranlable conviction que le pouvoir qu'il a reçu ne lui manquera jamais s'il ne manque pas lui-même au pouvoir ; qu'altérer son autorité, c'est la détruire ; que si elle n'est pas ce que Dieu l'a voulue, elle n'est plus ; que le christianisme a créé la royauté, l'a divinisée en quelque sorte ; que hors du christianisme il y a des maîtres qu'on supporte ; que les nations chrétiennes seules ont des rois ; qu'elles seules connoissent cette sublime institution de la paternité sociale ; que la royauté est un sacerdoce politique dont on ne peut pas plus se dépouiller que du sacerdoce religieux ; que l'on est roi comme on est prêtre, non pour soi, mais pour ceux qu'on est appelé à conduire ; que demander aux peuples ce qui vient du ciel, c'est inviter les peuples à effacer l'empreinte du doigt de Dieu sur le front de ses ministres ; que lorsque les inférieurs commandent à celui qui leur avoit été donné pour les sauver d'eux-mêmes, quelquefois ils finissent par lui commander de mourir.

Nous enseignons à se défier de ces livres où les instituteurs apprennent à corrompre

leurs élèves et les élèves à mépriser leurs instituteurs ; où les serviteurs s'aguerrissent dans leur infidélité et les maîtres dans leur impiété ; où les enfans se forment à l'ingratitude ainsi que les pères à l'indifférence ; de ces collections de bouffonneries cyniques dans lesquelles on s'égaie aux dépens des mœurs au lieu de verser des larmes amères sur ce que nous avons vu et sur ce que nous voyons encore ; de ces honteux répertoires où est écrite la démonstration que la liberté de la presse est la plaie la plus funeste et la plus irrémédiable, que cette liberté est la complice obligée de tous les malheurs et de tous les crimes, que par elle on devient l'opprobre et l'effroi de la terre ; de ces drogues empoisonnées, à l'usage de toutes les classes, qui en portant la vie dans le commerce, tuent les États ; de ces fatales éditions qu'on ose offrir partout au vice triomphant et à la vertu consternée, comme si l'esprit chrétien ne valoit pas mieux que l'esprit mercantile, comme si le véritable lucre d'un peuple n'étoit pas dans les principes, comme s'il étoit permis de spéculer sur le malheur ; de ces productions infâmes où des écrivains mentent à l'univers, mentent à la patrie dont ils ébranlent les fondemens, mentent aux rois dont

ils profanent la majesté, mentent à la société entière dont ils préparent la chute ; de ces bourbiers infects dont l'eau croupissante et putride n'exhale qu'une odeur de mort, au lieu de ces sources vives auxquelles viennent pour se désaltérer les âmes les plus sublimes et les âmes les plus simples ; de ces réservoirs de folies politiques, creusés par des ouvriers malfaisans, au lieu de ces trésors de raison légués par les grands hommes du grand siècle, chez lesquels les vertus s'allioient avec les lumières, les exemples avec les doctrines et la dignité des pensées avec la dignité des actions : bien différens de ces faux prédicateurs de notre âge, qui ne rachètent par aucun bien l'abus des talens, dont on ne peut citer les noms sans se souvenir de leurs écarts, qui n'ont cherché la célébrité que dans le bruit, et le bruit que dans nos désastres; de ces correspondances, dépôt authentique de perversité, dont la Providence a trahi le secret et dont par cela seul elle a fait une éclatante justice; de ces lettres confidentielles, monumens, hélas! impérissables d'une haine furieuse contre J.-C. et dont les auteurs transformoient nos doléances en injures, nos réclamations en calomnies, notre défense en attaque, notre douleur en diffamation, et notre

vigilance en fanatisme ; de ces codes nouveaux où les devoirs sont au rang des problêmes, où les saintes règles ne sont rien pour les passions émancipées, où est effacée toute distance entre le sacré et le profane, entre le juste et l'injuste, entre ce qui est révélé et ce qui est inventé ; où tout est opinion, le serment, le parjure, la propriété, la religion, Dieu lui-même.

Nous enseignons à ceux que les circonstances ont enrichis et à ceux qu'elles ont dépouillés, à embrasser l'autel de la concorde qui attend l'usage de ce que les uns ont gagné, et le sacrifice de ce que les autres ont perdu. Nous enseignons aux guerriers qu'en s'immisçant en des démêlés étrangers à leur profession, ils frappent au cœur le corps de l'État, et aux princes que si la violence *soldée* s'accoutume à se jouer de l'autorité qui cède, jamais elle ne soutiendroit les regards de l'autorité qui résiste ; qu'il faut se résoudre à subir tous les jougs, là où on insulte à la majesté des *Dieux de la terre*, où on viole sans scrupule leurs ordonnances, où on débite sans répression les venins les plus corrosifs, où on dépravé jusqu'à l'enfance par de quotidiennes tentatives, et où l'incurie excite à la désobéissance par des concessions plus dangereuses

que la désobéissance elle-même ; que cependant on ne doit jamais désespérer d'un état qui offre, aux époques les plus alarmantes, une réunion choisie d'homme probes, où les esprits s'entendent, où les cœurs se correspondent, dont les membres ne reconnoissent pour modèles que les réputations inattaquables, qui, poursuivie par d'ignobles sarcasmes, s'en fait des titres de gloire, dédaignant toute autre réponse que la magnifique période de notre fidélité et de notre bonheur.

Nous enseignons qu'au lieu d'introduire l'impiété dans la loi, il est nécessaire que la loi soit *plantée* dans la religion; qu'au lieu d'ôter aux passions la seule chaîne qui les comprime, il est nécessaire de la river ; qu'au lieu de proclamer le dogme absurde de l'insurrection, il est nécessaire d'imposer l'obéissance ; qu'au lieu d'amplifier les priviléges des peuples, il est nécessaire de rappeler leurs obligations ; qu'au lieu d'attiser l'effervescence de notre jeunesse, il est nécessaire de l'amortir ; qu'on ne doit pas écouter ces voix fallacieuses qui induisent à pactiser avec le siècle ; qu'on doit au contraire opposer au siècle, des doctrines réprimantes, fussent-elles même le bienfait d'un autre siècle ; que, quand le mouvement et la tendance des idées

rations de la bienveillance et de la franchise, trouver l'heureux moyen de recréer un peuple libre dans sa soumission, guidé par de nobles désirs, austère et aimable dans ses foyers, hôte chéri et recherché de l'Europe polie, invincible à la guerre, incomparable dans les jouissances de la paix, soumettre l'éducation de la jeunesse à la tendresse de la religion et à la vigilance de l'Église, placer le trône sous la garde de l'autel, la loi sous la garde de l'Évangile, la royauté sous la garde de la Divinité, et rien, ici-bas, au-dessus de la royauté.

Nous enseignons qu'il y a pour un État à régénérer tous les dangers à courir, lorsque le culte y est breveté par des ordonnances, et ne tient à l'État que par son salaire; lorsqu'il y a des prêtres et point de sacerdoce; lorsque l'administration l'observe d'un œil jaloux, calcule ses succès, l'entrave de difficultés occultes, tarit sa reproduction par de minutieuses économies, et traite en ennemie la colonne de l'État; lorsque toute notion de solidité et de durée est éteinte, que nulle propriété n'aspire à la conservation, qu'aucune institution ne perpétue les héritages en les consacrant, et que sur un sol découpé et nivelé plane seule l'aristocratie de l'or; lorsqu'au lieu d'agglomérer

les individus en faisceaux, on les décompose un à un, et que l'on divise pour dominer, lorsque les sophistes occupent le premier rang, qu'une licence sans frein infecte la littérature autrefois si chaste, et le savoir autrefois si irréprochable; que la discipline a perdu son nerf, la subordination son pli, tous les liens leur force; lorsqu'à de grands et stables patronages, qui nourrissoient le travail, l'aisance et la médiocrité, rattachoient de nombreuses tribus à un centre paternel et défendoient les petits contre eux-mêmes, succèdent des possesseurs nouveaux, fiers d'exploiter leur arpent dans toutes ses dimensions, dévorant de leur convoitise l'arpent du voisin, consumés de la soif de parvenir; lorsque la manie de l'égalité, descendue de proche en proche jusqu'à la lie, entraîne la multitude aux raffinemens du luxe, aux dissipations de l'opulence et aux habitudes de la vanité; lorsque les écoles du matérialisme laissent tant de jeunes âmes sans espérance, et qu'un scepticisme, jusqu'alors ignoré, envahit tout : car celui qui ne croit pas en Dieu s'abuse, s'il pense croire à quelque chose; enfin lorsque l'incrédulité a son tréteau, la sellette son orgueil, et l'échafaud sa gloire.

Nous enseignons que la piété est la plus solide répondante de nos destinées futures;

seroit aussi coupable que funeste, l'obstination qui repousseroit des événemens si inattendus; que dès que les bons se seront comptés, ils apprécieront leur force, convaincus que l'Europe désormais regardera la félonie armée comme une rebelle inquiétante, et que la plus rassurante solidarité unira les pouvoirs institués pour la sûreté de tous. Nous enseignons qu'une secte vint à régner, qui, trouvant tout suranné, rêva des ébranlemens à son profit; que jetant un regard hostile sur tout, elle affecta de tout blâmer, même la loyauté qui lui parut gothique; que ses adeptes, étalant le faste d'une sensibilité bruyante, se proclamèrent les apôtres de l'humanité, s'apitoyèrent sur la misère du peuple, qu'ils n'ont cependant point adoucie, exprimèrent *de par lui* des vœux qu'il n'avoit pas formés et qu'eux-mêmes se dispensèrent bien d'accomplir, parlant de liberté jusqu'à ce qu'ils fussent les maîtres, d'égalité jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus d'égaux, de droits jusqu'à ce qu'il n'en existât plus que pour eux, et de devoirs quand leur despotisme fut établi; que n'osant attaquer de front un trône assis sur huit siècles de gloire, ils trompèrent le monarque en lui parlant de la félicité de ses sujets, de leur amour, de leur reconnoissance, lorsqu'ils défaisoient son

royaume; qu'ensuite, poussés par la multitude qu'ils avoient enivrée, ils tombèrent les premiers, jetés devant l'inexorable tribunal, entre les bourreaux et les victimes.

Nous enseignons que pour guérir un État après de longues blessures, l'affermir après de longs ébranlemens, en réunir tous les membres après de longues tourmentes, il faut renoncer aux méthodes usées de la foiblesse, renoncer à la honteuse alliance des méchans inconvertis, se placer énergiquement au milieu de ses amis et tendre la main aux autres; rallier les apostasies séduites et les erreurs excusables, se convaincre que l'oubli chrétien, le pardon des injures, est le seul vrai, que c'est un souvenir sans amertume et sans retour, mais non sans quelque expérience du passé ni sans quelque avertissement pour l'avenir, admettre la mémoire indulgente et la mémoire repentante, dignes l'une de l'autre, compter pour mérites les efforts trop rares de la récipiscence, exalter la sincérité du remords après la constance de la vertu, faire peu de lois, peu de livres et peu de mécontens, ressusciter les exemples de la foi divine et de la fidélité humaine, sans hypocrisie et sans jactance, semer les principes sévères de la doctrine et de la morale antiques, accréditer les douces inspi-

SERMONS

ET

DISCOURS.

SUR LA PROVIDENCE.

DANS L'ÉGLISE DE L'HÔPITAL-GÉNÉRAL DE NISMES, LE 1er MAI 1821, JOUR DU BAPTÊME DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX.

Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ, inquit Dominus.

Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit le Seigneur.

ISAÏE, c. 55, v. 8.

OUI, M. F., autant il y a d'intervalle entre le ciel et la terre, autant les pensées et les voies de Dieu sont éloignées des voies et des pensées de l'homme. En effet, quel rapport concevoir entre Dieu et l'homme, entre les

attributs du créateur et les attributs de la créature? Non, la puissance de Dieu n'est point notre puissance : sa puissance commande à tout; aujourd'hui elle enchaîne les passions, demain elle les lâche contre le monde : la nôtre n'est que foiblesse, incertitude et fragilité. Non, la sagesse de Dieu n'est point notre sagesse : la sagesse de Dieu arrange ses résultats dans les causes les plus éloignées; la nôtre est vaine, bornée, chancelante. Non, la sainteté de Dieu n'est point notre sainteté : la nôtre réfléchit à peine quelques traits de la sienne. Non, la providence de Dieu n'est point notre providence : notre providence est limitée dans le cercle étroit de nos affections, de nos intérêts, de nos besoins mutuels. La providence de Dieu s'étend à tout ce qui est; elle nous investit, entend toutes nos paroles, regarde toutes nos actions, suit tous nos mouvemens, assiste à tous nos projets, note jusqu'à nos désirs. Un cheveu, dit l'Évangile, ne tombe pas de notre tête sans elle; sans elle, dit Job, le plus mince caillou ne roule pas sur les bords de la mer : *Considerat lapidem maris*. Avec la Providence, l'homme marche dans l'abandon d'une paisible sécurité, trouvant son énergie dans sa confiance même; avec elle, le juste, déjà habitant du ciel, reste ferme et tranquille,

pareil à ces montagnes dont la sérénité est dans la hauteur; avec elle, l'œil du chrétien mourant lit son bonheur dans les ténèbres de l'avenir, comme si la nuit de l'éternité s'éclaircissoit à sa vue, aux approches de la clémence rémunératrice dans le sein de laquelle il entre. Avec elle, tout nous instruit en même temps que tout nous rassure; tandis que l'impie, qui n'a de boussole que son orgueil, marche égaré entre le hasard qui n'explique rien, et le néant où s'abîme tout. O Providence! repos de notre exil, trésor du pauvre, notre aide dans l'adversité, notre règle dans la prospérité, que vous êtes ineffable dans vos miséricordes!

Et pour croire à cette Providence, M. F., que faut-il de plus que le grand livre où elle est empreinte à toutes les pages? Quoi de plus propre à nous ramener au suprême dispensateur, que de le voir, se jouant dans l'univers et se moquant de notre aveugle prudence? Ne parlons donc plus de hasard ni de fortune; considérons dans le spectacle des choses humaines leur irrésistible motrice; affermissons notre foi de ce que nous avons vu et entendu dans l'invincible rapidité de la catastrophe qui a si long-temps affligé notre pays. A moins d'admettre des effets sans causes, qui expliquera ces agitations d'un peuple, courant après

la chimère du mieux et ne rencontrant que le pire, renversant ses temples et décernant les honneurs de l'apothéose à des cadavres empestés d'athéisme et de débauche, vendant et l'héritage du sanctuaire et l'héritage de l'orphelin, pour tomber ensuite de l'esclavage au despotisme. Une religion antique, presque ensevelie sous la pierre de ses autels; l'aînée des monarchies, inclinée vers sa chute; une république de quelques jours; un empire de quelques années; des espérances qui se forment, et se retirent comme le flux et le reflux de l'Océan; la légitimité et l'usurpation abandonnant tour à tour et l'exil et le trône : la première se reposant pour toujours à l'ombre des lys enracinés dans leur sol natal, et la seconde, sur un rocher, à l'extrémité de la terre, pour disparoître, après tant de bruit, dans le silence de l'oubli..... expliquez-nous ces phénomènes sans la Providence. Les attribuerez-vous au hasard? Mais le hasard est un mot vide de sens, s'il ne signifie pas une chose inconnue; et alors ce n'est pas avoir trouvé cette cause que de lui donner un nom qui n'exprime rien, tandis que le nom de la Providence est si doux au cœur et si clair à l'entendement. Enfin, est-ce que nous ne lisons pas le dogme de la Providence 1° dans *l'ordre qui la prouve;*

2° dans *l'apparence du désordre qui ne prouve rien contre elle?*

O Marie! seconde Providence des humains, en ce jour où notre belle France renaît sous la protection du ciel qui lui donna naissance il y a quatorze siècles; en ce jour de joie et d'espérance, où le seul rejeton de tant de rois entre dans le sein de l'Église pour consacrer ses droits au titre de *très-chrétien;* en ce jour où un enfant, la précieuse indemnité de nos douloureuses pertes, va recevoir l'eau sainte qui, dans nos anciens temps, coula sur le front de Clovis; ô Marie! en ce jour de prodiges, où le duc de Bordeaux nous apparoît, ainsi que Louis XIV apparut à nos pères, lorsqu'une race chérie sembloit prête à les quitter aussi pour toujours; ô Marie! obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit!

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque, nous autres chrétiens, nous définissons la Providence une raison supérieure qui mène toutes choses à leur fin, *ratio ordinis rerum omnium in finem à Deo existens;* lorsque nous reconnoissons avec l'évêque d'Hyppone qu'il n'y a aucune créature sur la terre que la Providence ne soumette, soit qu'elle le veuille, soit qu'elle ne le veuille pas,

nulla creatura quæ non, velit, nolit, divinæ Providentiæ serviat; lorsque nous croyons, sur la foi de tous les sages, que la Providence veille aux besoins de la communauté des hommes en général, et c'est alors la Providence universelle; que la Providence veille aux besoins de chaque homme en particulier, et c'est alors la Providence spéciale; que la Providence veille aux besoins de notre âme, et c'est alors la Providence éternelle; que la Providence veille aux besoins de notre corps, et c'est alors la Providence temporelle; lorsque la politique céleste, qui administre les royaumes d'ici-bas, attache merveilleusement les esprits droits, auxquels il est permis d'en démêler quelques secrets; lorsqu'un historien célèbre, c'est Plutarque, racontant les exploits d'un héros plus célèbre encore, qui avoit franchi les bornes connues de la gloire et assisté lui-même d'avance à l'immortalité de son nom, c'est Alexandre, est obligé de convenir que le fils de Philippe est l'agent d'un maître supérieur; lorsque les philosophes de l'antiquité, qui avoient des idées si fausses sur la religion, n'imaginoient pas même qu'il fût possible d'avoir un doute sur la Providence; lorsque cette grande vérité leur étoit démontrée par la conviction intime que la société ne

sauroit exister sans elle; lorsqu'ils sentoient que les lois civiles n'avoient pas de plus sûr appui que les lois religieuses; lorsque l'ennemi de la Providence étoit à leurs yeux le plus grand ennemi des nations; lorsque les plus beaux génies ont toujours adoré cette main cachée dans la nue, qui travaille incessamment le monde; lorsqu'on est heureux de sentir que nous ne sommes point étrangers aux conseils d'en haut; que, quelque étrange confusion, quelque discorde même ou quelque injustice qui paroisse dans les affaires humaines, tout y atteste la présence divine, tout s'y gouverne par son action, et qu'une direction immuable et toujours attentive préside à tous ces événemens que le temps semble déployer avec une si prodigieuse activité, *in omni Providentia occurrit illis;* lorsque nous avons bien le droit de demander au hasard si c'est lui qui a opéré, en ces derniers temps, la conversion de tant de victimes de l'erreur, si c'est lui qui prépare le mystérieux dessein, à l'accomplissement duquel nous marchons avec une vitesse accélérée qui frappe toute prévoyance réfléchie, si c'est lui qui rouvre les portes du temple à ces nouveaux fidèles tout à coup échauffés par une flamme inconnue,

Se peut-il, M. F., qu'il y ait des insensés dont les uns ne veulent point de Providence, parce qu'ils ne veulent pas de Dieu ; dont les autres la rejettent, parce que Dieu leur semble trop grand, et l'homme trop petit; dont les troisièmes, déserteurs de la Providence qu'ils avouent malgré eux, ferment les yeux à sa lumière ou la calomnient par leurs murmures? Laissons les premiers à leur culte abominable, où la mort est le sacrificateur, le cercueil l'autel, le néant l'idole. Je dirai aux seconds : Vous prétendez que Dieu est un être immobile, passif dans le temps et nul dans l'avenir: il a donc créé l'homme sans dessein ; il nous a donc jetés sur la terre comme des machines indignes de ses regards. Mais, répondez : Si Dieu a créé l'homme sans dessein, il est donc aveugle; s'il l'a créé pour le rendre heureux, il est donc impuissant; s'il l'a créé pour le rendre malheureux, il est donc cruel; s'il n'y a point de vie future, il n'a donc créé des êtres intelligens que pour les détruire; s'il n'y a que des châtimens dans l'autre vie, il est donc barbare; s'il n'y a que des récompenses, il est donc injuste; s'il y a des récompenses et des châtimens, il est donc faux que Dieu soit indifférent au vice et à la vertu? Et alors, que deviennent ces formules hypocrites,

que Dieu est trop élevé pour s'abaisser jusqu'à nous et descendre à peser nos actions : il est donc faux qu'il dorme au fond du ciel sur ses foudres muettes ; ou plutôt, il est donc vrai qu'il n'y a point de Dieu, s'il n'y a point de Providence ; enfin il est donc vrai, s'il n'y a point de Providence, que la sagesse infinie ne règle pas, que la bonté suprême n'agit pas, que l'omniscience ne discerne pas. Quoi ! le monde livré au fatal destin, point de guide à ce vaste navire, flottant au milieu des vagues et des écueils ! C'est le blasphême de l'ingratitude.

Je dirai aux troisièmes : Vous éclatez en plaintes contre la Providence. Cependant, que de doutes éclaircis par elle ! Le système de la Providence est si net, si bien lié, si bien entendu. En nous plaçant dans le point de vue de la Providence, nous jugeons d'une manière fixe et invariable ; tous les objets se teignent de la couleur qui leur convient : la Providence a des motifs qui tranquillisent notre curiosité inquiète. Oh ! le beau cours de science divine à l'école de la Providence, qui est aussi l'école du bonheur ! Heureux celui qui la fréquente ! offrant ses peines au Dieu consolateur, s'applaudissant de sa résignation sublime et de son noble isolement, sourd aux orages qui gron-

dent autour de lui, ne détournant pas la tête au bourdonnement des adorateurs stupides qui se pressent dans les avenues de la fortune, ne voyant que Dieu, n'entendant que Dieu, ne conversant qu'avec Dieu, remerciant l'adversité de ses coups, envisageant ses chagrins comme des faveurs, ses pertes comme des acquisitions pour le ciel, son exil comme le chemin qui conduit à la patrie, il chante les merveilles de l'ordre physique, de l'ordre moral et de l'ordre surnaturel.

O soleil! ô grand astre! s'écrie-t-il dans sa reconnoissance pieuse, ô soleil, océan de lumière, tes rayons sont le plus brillant de tous les hymnes à la Providence! Depuis l'origine des temps, tu répands la fécondité et la vie : tu as vu le monde se renouveler, des cités superbes monter du sein des déserts et s'y ensevelir, des empires naître, s'agrandir, décroître, s'éteindre et renaître pour mourir encore : mais qui a jamais pu obscurcir ton disque éblouissant, ou refroidir ton axe enflammé, ou salir les tissus de ta robe étincelante? O mer! s'écrie-t-il encore dans sa terreur religieuse, ô mer, qui engloutis l'audace sans épitaphe et sans cercueil; la voix de tes flots n'est-elle pas la voix de la Providence? Ta surface comme tes gouffres ne fourmille-t-elle pas de

ses miracles? L'homme, sur une planche fragile, ayant des abîmes sur sa tête et des abîmes sous ses pieds, mais guidé, dans les embûches de la nuit, par ces lampes inextinguibles, assujetties à la route que leur trace une main invisible; et ces barrières qui enveloppent les eaux séditieuses comme on enveloppe un enfant de langes et de bandelettes, *quasi pannis infantiæ obvolverem*, et sur lesquelles on croit lire les assurantes menaces de celui qui les a posées : tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin; ici, tu briseras ta colère obéissante : *hùc usque venies, et non procedes ampliùs, hìc confringes fluctus tuos;* ô chantre éloquent de la Providence, je succombe à la majesté de vos paroles! M. F., si ce n'est pas là un cantique à la Providence, que veulent donc ses ennemis?

Insectes, est-ce par le hasard que vous êtes une famille innombrable de chefs-d'œuvre dont un seul attesterait l'intervention divine? Est-ce par le hasard que se reproduit cette foule d'êtres vivans qui bondissent en groupes indomptés, ou voyagent en essaims d'azur, ou peuplent les espaces humides? Reçoivent-ils du hasard leurs qualités diverses, le compagnon du guerrier, ardent, belliqueux, intrépide; et le compagnon du laboureur, matinal,

docile, infatigable; et la sentinelle vigilante de nos foyers, le guide sûr de l'aveugle, le premier ami du pauvre; et le modèle de la patience soumise malgré d'injustes mépris et des traitemens plus injustes encore; et le roi superbe des plages africaines; et l'humble dromadaire qui s'agenouille dans les sables brûlans du désert pour recueillir les caravanes errantes? Est-ce le hasard qui perpétue les générations de ces vers industrieux, filant dans leur tombeau l'opulence des nations? Est-ce lui qui enseigne à l'abeille l'art si difficile de vivre en paix dans une république? Est-ce lui qui donne aux oiseaux ces rames agiles, propres à l'élément qu'ils doivent fendre, et aux poissons l'infaillible instinct de la latitude du moindre des rochers? Est-ce lui qui arrange au printemps le nid de cette diligente ouvrière, toujours fidèle au même ordre? Est-ce au hasard que la terre doit et sa grâce, et sa parure, et sa riche draperie dont les plis ondoyans nous cachent tant de leviers et tant de ressorts? Est-ce le hasard qui reverdit ces gigantesques sommets dont le ciel est le dais, les nuages le manteau, et les forêts la ceinture? O Providence maternelle! ô conservatrice de l'univers! voilà les scènes toujours anciennes et toujours nouvelles dont vous ra-

jeunissez le monde! Les impies voudroient allumer le feu de la nature à leur haleine glacée; mais, en soufflant sur votre flambeau, ils ne trouvent plus que le chaos.

Sans la Providence, qu'ils répondent à un brin d'herbe qui les interrogeroit sur le principe de son organisation, sur le genre d'action ou de mouvement qui hâte sa croissance et diversifie son coloris. Sont-ils les productions du hasard, le laurier qui couronne le brave, cette belle fleur de France qui, sous la garde de notre fidélité, ne sera plus insultée par les vents ennemis; la pensée, emblême touchant des douces réminiscences de la sensibilité de la vertu; la violette, symbole aimable de la modestie; la rose dont la foi compose les guirlandes de la sainteté? Sont-ils les ministres du hasard, les canaux officieux qui charient la sève végétale de la racine au tronc, du tronc à la branche, de la branche à la feuille? Enfin, est-ce le hasard qui élabore ces métaux lentement durcis sous le torrent des âges? Sans la Providence, l'énumération seule de tant de prodiges accableroit notre entendement. Qu'on m'explique sans elle la structure de notre machine si frêle, et la durée de notre vie si ambitieuse? Dans les ouvrages de nos mains, quel appareil immense de rouages qui

s'embarrassent et se choquent! dans l'édifice de notre corps, la perfection est dans l'ordre qu'on ne remarque pas : tout étant en son lieu, il n'y a point de secousse : tous les frottemens étant doux, il n'y a point de bruit; et ce silence est auguste. Quel bruit fait mon œil, dont la prunelle de trois lignes embrasse cet auditoire? Étoient-elles conduites par le hasard, ces mains savantes qui exprimoient sur la toile les œuvres choisies de la Providence? Ne la bénit-on pas cette Providence dans la vivante magie de leurs pinceaux, dans l'énergie fière et sauvage de l'un; dans la douce pureté de l'autre; dans l'imposante grandeur de celui-là; dans la circonspection réfléchie de celui-ci; dans la sublimité angélique de ce Raphaël qui a su rendre visibles à nos regards les éternelles substances? La Providence, M. F., mûrit les talens en tout genre, comme les fruits de toutes les espèces. Et la mémoire, comment nos sens l'entendent-ils dès qu'elle commande? Par quel secours grossit-elle son trésor? Quoi! de légers faisceaux de fibres gravent dans l'ombre du cerveau tout à la fois les annales du génie, de la gloire et du crime! O homme, tu n'es qu'un ingrat : tu sèmes; et qui est-ce qui féconde? Tu serres ta récolte dans la grange; tu sépares le froment de la paille; tu

le broies sous la meule, tu le manges sans t'informer par quel secret mystère tes alimens se changent en longs ruisseaux de pourpre qui enflent tes veines et font palpiter ton cœur. Ah! il devroit palpiter de reconnoissance à la vue d'un miracle qui surpasse tous les autres! Enfin ces hommes prodigieux qui apparoissent d'intervalle en intervalle sur le théâtre du monde, est-ce la main du hasard qui les soulève tout à coup et les porte d'obstacle en obstacle jusqu'au comble de la prospérité? Incurables matérialistes, la raison vous dit anathême, sûre, avec l'ordre moral, d'obtenir un nouveau triomphe à la Providence.

Et d'abord, M. F., à qui devons-nous le prodige toujours subsistant de notre intelligence? Est-ce par la providence du hasard que l'homme, vassal du ciel et roi de la terre, jouit de tout ce qui est et de tout ce qui respire; puis, se repliant sur la partie distinctive de son être, et remontant à la source de ses facultés, s'adresse à la puissance qui, dans lui, aperçoit, compare et juge; va d'un principe certain à une conséquence indubitable, éclairé de cette lumière domestique qui montre le vrai et invite à le saisir; quelquefois sonde les attributs de l'ordonnateur de tous les événemens, et l'essence des plus

inaccessibles objets? Non, M. F., non : l'intelligence de l'homme est une étincelle divine qu'un souffle divin ne cesse d'animer. A qui devons-nous cette liberté, fondement de nos mérites, et sans laquelle la chaîne de la nécessité pèseroit sur nos actions? A qui devons-nous ce désir du bonheur, inquiétude mystérieuse qui charme notre existence? A qui devons-nous ce goût de l'immortalité dont l'attrait est invincible, qui place l'homme à la tête de la création et dans toute la splendeur de ses hautes destinées? A qui devons-nous cette conscience, tribunal privé où chacun de nous se juge soi-même, en attendant que le souverain arbitre confirme la sentence? A qui devons-nous cette voix du remords, l'inévitable supplice des méchans qu'elle trouble jusque dans les ombres de la nuit? A qui devons-nous ces délices pures qu'on éprouve en faisant une bonne action?

Et cette loi, gravée dans notre cœur sans altération, est-ce le hasard qui en a dessiné les tables et qui en défend les caractères? Reçoit-elle du hasard son inaltérable conformité aux besoins de l'homme qui y trouve la sauve-garde de sa foiblesse, le terme de ses incertitudes, le gage de ses espérances, le titre de sa royauté future? Et la vertu! la concevez-vous sans un

Dieu protecteur? La vertu! quel calme dans ses traits! quelle sérénité dans ses regards! La vertu porte écrite sur elle-même la noblesse de sa race : comme ses pensées n'ont que le ciel pour objet, si elle se recueille dans la méditation et dans la prière, une joie indicible s'empare d'elle tout entière et l'inonde; ce que l'orgueil croit des montagnes n'est pour elle que des atomes; dans sa balance un empire n'est qu'un grain de poussière; l'ennui, ce poison lent de la vie, ne corrompt point ses jours; elle bâtit sur l'abîme de la mort un pont qui couvre sa profondeur et unit les rivages du monde présent et du monde à venir; elle laisse au vice ses tristes succès, elle en a d'autres; elle a tous ceux qu'il lui est permis de désirer : et quand elle en auroit moins, rien ne manqueroit encore à l'homme juste, puisqu'il lui resteroit la paix, la paix! trésor inestimable, santé de l'âme, qui tient lieu de tout et que rien ne peut remplacer. Je demande si la vertu est l'ouvrage du hasard.

Et la charité! n'est-elle pas la Providence en action? sous quelles images la Providence se représente-t-elle même? C'est une poule tremblante qui, au moindre danger, rassemble ses petits sous ses ailes; c'est un aigle qui porte ses aiglons jusqu'au trône de la lumière et ac-

coutume leurs yeux à en soutenir l'éclat; c'est un ami tendre qui ne trahit jamais sa parole. Et l'amitié! ô Providence! c'est vous encore qui avez planté, dans les déserts de la vie, cet arbre immortel toujours chargé de fleurs et de fruits, de jouissances et de sacrifices. L'amitié! autorité en sentiment, dont la censure est un gain et la louange un bonheur! qu'il est doux de faire le bien ensemble! qu'il est doux de s'aimer sur la terre avant de s'aimer dans le ciel! L'amitié élève deux chrétiens à la plus héroïque perfection, et les introduit, comme de front, dans l'éternité où la Providence continue de les rendre ensemble à jamais heureux. Ah! Fénélon étoit bien digne de sentir que deux vrais amis devroient s'entendre pour mourir ensemble le même jour. O amitié! don précieux de la bonté suprême, tes douceurs seroient-elles les effets du hasard? Et nous, M. F., seroit-ce donc pour avoir été comblés de tant de faveurs que nous manquerions à la Providence qui ne nous manque jamais? et serions-nous insensibles à force de bienfaits?

Examinons un instant le plus signalé bienfait de la Providence et le témoignage le plus décisif dans sa cause : suivons d'abord ce peuple, le précurseur du christianisme; ce peuple, l'énigme de l'histoire sans la Providence; ce

peuple incompréhensible sans elle, immuable dans ses traditions au milieu des empires qui se succèdent autour de lui; maintenant foulé sur les décombres de son pays, ou traversant les autres pays sans territoire, sans autorité, sans chef; peuple vraiment singulier et unique! Son culte fait son malheur, et il l'observe; son erreur fait son crime, et il la chérit; il a immolé son libérateur, et il l'attend. Et sa législation! quelle réponse aux ennemis de la Providence! Et sa législation, rédigée jusque dans ses moindres détails par un homme prodigieux, sans que jamais son œuvre ait eu besoin d'être par lui ou par d'autres corrigée, suppléée ou modifiée! Elle seule a pu braver le temps, parce qu'elle ne lui devoit rien et n'en espéroit rien: elle seule a vécu quinze cents ans; et même après que mille ans nouveaux ont encore passé sur elle, depuis le grand anathême qui la frappa au jour marqué, nous la voyons vivante, pour ainsi dire, d'une seconde vie, resserrer encore, par je ne sais quel lien qui n'a pas de nom, les nombreuses familles d'une nation dispersée sans être désunie, agir à distance, et faire un tout d'une foule de parties qui ne se touchent point! Législation qui sort évidemment, pour toute conscience intelligente, du cercle tracé autour de tout pouvoir non divin, et dont la

durée seule suffiroit pour en manifester l'auteur!

Voilà, M. F., ce qui transportoit notre écrivain de la Providence d'une admiration à laquelle toute la force de son génie ne pouvoit suffire, lorsque, des hauteurs où il est si grand, il secoue le flambeau de l'antiquité sur les routes de l'érudition moderne, et qu'à la clarté majestueuse de ce flambeau, il nous oblige à marcher à sa suite, avec un religieux effroi, dans les profondeurs de la sagesse qui fait et qui conserve tout. Oh! quelle instruction il acquiert, celui qui voyage dans les siècles avec la Providence! Sous ses yeux tombe Samarie, et l'opulente Damas, et l'orgueilleuse Tyr, et Thèbes, l'aïeule des cités; et Antiochus, brisé lui-même, après avoir été le marteau qui brisoit les nations. Au fracas des trônes qui se heurtent et s'écroulent, il bénit la puissance cachée qui conduit en silence, à travers toutes ces agitations et toutes ces ruines, un projet d'un ordre supérieur; et, par des ménagemens secrets dirige toutes les vicissitudes et toutes les catastrophes des générations qui meurent, à la gloire du christianisme qu'il aperçoit enfin derrière quatre mille ans de préparation et d'attente, où tous les événemens avoient été pour lui tracés

comme sur la toile, qu'il aperçoit enfin, s'élançant de son berceau, et s'emparant de l'univers.

Est-ce le hasard qui l'entoure, à Bethléem, de tant de prodiges, dans l'indigent asile d'une vierge, sous les yeux d'un pauvre artisan, chargé, si j'ose le dire, de nourrir la Providence elle-même resserrée dans une étable, réduite à une crêche et commandant à tout dans sa misère profonde; de ce Joseph, devenu le consolateur de la fille de ses princes, le tuteur de celui qui fait les rois, le gardien de l'héritier des promesses; qui, plus grand que le sauveur de l'Égypte, concourt dans les intentions d'en haut au salut du genre humain; qui, tombé dans la plus triste condition, malgré la noblesse de son origine, loin d'opposer aux vues éternelles cette vaine et superbe raison qui rejette ce qu'elle ne peut comprendre, adore les impénétrables décrets du ciel; qui, issu des monarques de Juda, paie le tribut aux oppresseurs de sa nation; pour lequel les députations angéliques, dont il est honoré, ne sont que de nouvelles épreuves; qui achète, par les inquiétudes de la sensibilité, les destinées qui étonnent sa modestie; qui, l'heure de la Providence sonnée, voit le *désiré*, privé de tout, lorsqu'il sait que tout lui ap-

partient; qui, pour dérober l'Enfant-Dieu à la lâche fureur et à la jalousie barbare d'Hérode, fuit en des régions étrangères, emporte dans ses bras la victime que les bras de la croix attendent, la couvre de ses soins, de ses regards, de sa tendresse; dont l'atelier est un temple où se préparent les miracles de la religion nouvelle; qui, enfin, après avoir protégé la foiblesse du fils de Marie, en fut protégé lui-même, comme son plus zélé disciple, dans l'acquisition de tous les mérites, dans l'assemblage de toutes les vertus, dans la jouissance de tous les honneurs de la sainteté?

Est-ce le hasard qui la soutient depuis sa venue, cette religion, dont la première n'étoit qu'une ébauche; cette religion, qui produit les actions sublimes et les dévouemens généreux; cette religion, le boulevard des empires et le code infaillible des princes; cette religion, mère et famille de ceux qui n'en ont plus; cette religion, devant laquelle il n'y a ni rivalité, ni privilége, mais des combats de charité et des émulations de martyre; cette religion, qui, si on observoit ses oracles, ne feroit de tous les peuples qu'un seul peuple; cette religion, qui maintient l'harmonie au sein de toutes les opinions, de toutes les cupidités, de tous les intérêts; cette religion, qui place au-dessus

des ravages du temps les institutions auxquelles elle imprime le cachet indélébile de sa vigueur; cette religion, qui abaisse les majestés d'ici-bas devant la majesté d'en haut; cette religion, qui rassemble par un nœud sacré tout ce qui assure la prospérité des États dont elle est la raison dans ses dogmes, et la morale dans ses préceptes; cette religion, qui, parce qu'elle est chère à ceux qui souffrent, doit être odieuse à ceux qui font souffrir; cette religion, qui n'a pour but que de conduire les hommes au ciel, sans se mêler jamais des gouvernemens de la terre, auxquels elle ne demande que la liberté du passage; cette religion, conseillère assidue du pouvoir qu'elle légitime, et de l'obéissance qu'elle sanctifie; cette religion, la grande charte de l'humanité, où la justice stipule la miséricorde en faveur du repentir; cette religion qui résiste à tout, à la violence comme au mépris, aux sophismes comme aux échafauds, et qui, forte de son origine, de ses victoires, de ses bienfaits, semble régner par droit de naissance, de conquête et d'amour; cette religion, sans laquelle il n'y a plus de frein capable de retenir les passions turbulentes, qu'on anéantit, si on la change, et qui ne sera plus qu'un vain jeu pour les hommes,

amour, près duquel leurs prières étoient si ferventes, leurs voix si tendres et leurs austérités si méritoires. Nous avons vu les fêtes de Sion interrompues, les chaires de la vérité muettes, les hymnes de la louange proscrites, les saintes reliques foulées aux pieds, la fidélité aux observances traitée en criminelle, la délation soldée qui épie jusqu'aux larmes, le vandalisme impitoyable sous le marteau duquel tout s'écroule, la nature qui a peur d'elle-même, en sorte qu'il ne reste aux prédestinés de la famille que la misère, ou l'exil, ou la mort....

Et voilà maintenant que les servantes de l'agneau entonnent les cantiques d'actions de grâces; que l'airain sacré proclame de toutes parts les stabilités de la religion et le retour des institutions bienfaisantes; voilà que la honte des ruines se cache sous l'empressement des restaurations; voilà que le présent est déjà riche de sécurité, que tout refleurit par un miraculeux enchantement, et que bientôt notre pays sera encore le *plus beau des royaumes après le royaume du ciel;* voilà que les cloîtres de la pénitence se repeuplent et que des sacrifices volontaires, la joie de l'Église, la dédommagent de ses pertes, en même temps qu'elles assurent aux besoins le secours d'une médiation habituelle : voilà que le désert s'em-

bellit de nouveau, que les survivantes au malheur, fortifiées par la tempête et rajeunies par la persécution, reprennent leurs modestes vêtemens d'innocence; et, si elles ne retrouvent point le toit accoutumé, la cellule des anciens jours, le réfectoire frugal où elles s'asseyoient à la table de la Providence, c'est le même maître qu'elles aiment, la même règle qu'elles gardent, les mêmes services qu'elles rendent; voilà que les asiles de l'éducation solide refleurissent, que des tiges précieuses et délicates croissent sans orgueil, loin de la contagion du siècle qui les flétriroit peut-être, sous les influences d'un air pur qui en fera l'ornement de la société; voilà que la confiance amène des vierges timides, avides d'instruction et de piété, aux leçons de la science et aux exemples de la sagesse.

Est-ce par hasard enfin, que, dans une monarchie chrétienne, la royauté, si long-temps absente, reprend tout à coup le même ascendant que si elle n'eût jamais cessé d'être l'objet des hommages de la multitude, et que la France n'eût jamais vu un échafaud dressé pour son maître? Est-ce par hasard que cette monarchie reparoît dans toute son ancienne splendeur, et, bien qu'avec des formes nouvelles, dans tout l'appareil de sa gloire de qua-

torze siècles? Est-ce par hasard qu'elle retrouve autour d'elle des mœurs toutes monarchiques et la foi des premiers temps; tandis que les pouvoirs usurpateurs ne rencontroient de base que le caprice passager des factions, et manquoient d'avenir par cela même qu'ils étoient nés d'hier? Est-il la combinaison du hasard l'admirable effet d'un pouvoir légitime qui se rétablit et se consolide sur ses fondemens, en n'opposant à ses ennemis que ses souvenirs, ses croyances et ses droits, au lieu de réaction, de vengeance et de terreur.

Avec des faits aussi multipliés et des vérités aussi concluantes, la foi à la Providence devroit être le dogme universel, et sa loi la règle de tous : hélas! on censure audacieusement ses voies, quoique l'apparence du désordre ne prouve rien contre elle.

SECONDE PARTIE.

Non, M. F., l'apparence même du désordre ne prouve rien contre la Providence. Ici je crois entendre tous ses ennemis m'assaillir à la fois et en tumulte : les uns m'opposent la nature, et ses fléaux, et ses bouleversemens, et ses discordes; les autres la morale, et les choquantes inégalités qu'elle tolère, et les lourdes afflictions qu'elle justifie; ceux-ci la

religion et ses combats, et ses pertes, et ses malheurs. Je disois, il n'y a qu'un instant, les merveilles de la Providence dans l'ordre physique, dans l'ordre moral, dans l'ordre surnaturel : maintenant, c'est l'impiété qui va chercher des armes dans la profondeur des cieux et dans les entrailles de la terre, contre laquelle il faut défendre l'ordre physique; c'est la foiblesse qui cède au moindre vent de l'adversité, et que le nom seul de souffrance épouvante, contre laquelle il faut défendre l'ordre moral; c'est l'indifférence qui imagine des prétextes dans les guerres de l'incrédulité et de la foi, contre laquelle il faut défendre l'ordre religieux. Je vais donc recommencer le procès de la reconnoissance contre l'ingratitude, déjà jugé par une foule de jugemens en dernier ressort.

Nos adversaires se vantent d'être des raisonneurs invincibles; raisonnons donc avec eux; accordons qu'ils sont réels les désordres dont ils font tant de bruit : moi, j'y trouve un argument irrésistible à l'avantage de ma thèse. Rares génies, enseignez-nous comment, sans la Providence, le monde existe depuis tant de siècles, dans le désordre des élémens, dans le désordre des sociétés, dans le désordre de toutes les erreurs? comment n'est pas en-

core disparue la terre, avec ses dévastations, ses inondations, ses éruptions, avec ces grandes obsèques qu'on appelle victoires : et les passions de ses habitans, bien plus cruelles encore ! le vautour de l'ambition, les noirs serpens de l'envie, les haines sourdes, la volupté dévorante : et la religion, depuis qu'elle est descendue du ciel, luttant contre le sophisme acariâtre, la témérité entreprenante, la triste apathie qui, au lieu de tranquilliser les consciences, ne tranquillise que les vices ; la religion calomniée dans son fondateur, dans les prophéties qui jettent tant de lumière sur son berceau, dans les miracles, ses lettres de créance, dans sa législation, vrai trésor du genre humain ? Voilà bien, M. F., les trois espèces de désordres qu'on reproche aux adorateurs de la Providence ; et moi, je demande : s'il n'y a point de Providence qui maintienne et qui garantisse, comment avons-nous encore un ordre physique, un ordre moral, un ordre surnaturel ?

Hâtons-nous de partager la défense comme l'attaque, et de combattre nos ennemis tour à tour. Impies, d'abord, s'il n'y a pas de Providence, c'est donc le hasard que vous lui substituez ? mais le hasard, le synonyme de Providence, dans la bouche des simples, est un

blasphême dans la vôtre. Remarqueroit-on dans les œuvres du hasard (car enfin tout n'est pas désordre) la moindre trace de régularité? Le hasard n'a point de lois; aveugle et capricieux, il n'a ni but ni prévoyance : les effets du hasard tiendroient de leur principe. Mais tous les peuples invoquent, dans leurs besoins, le secours d'un être suprême; mais le novateur bizarre, auquel il sembloit inutile d'invoquer un être qui voit tout, connoît tout et peut tout, n'a jamais contredit le dogme de la Providence; il le suppose; il suppose qu'il y a un être créateur qui régit l'univers : or, régir l'univers, c'est le créer à tous les instans; et, s'il est absurde d'attribuer la première création au hasard, qui oseroit lui attribuer cette suite non interrompue de créations diverses?

Je le sais, quand on assiste légèrement au spectacle du monde, le premier coup d'œil ne nous offre qu'un ouvrage imparfait : mais gardons-nous de précipiter notre jugement; tâchons de découvrir le point d'où il faut envisager les objets, et on ne trouvera que sagesse là où l'on ne trouvoit que défectuosité. Car, voici tout le mystère du conseil de Dieu, sa grande maxime d'état : afin que l'homme vive dans une perpétuelle attente de l'éternité, Dieu

tiles ? Par la raison qu'elle n'agit pas comme nous, d'une manière bornée. Dorénavant, pour être sage, il faudra que la Providence soit médiocre; l'infini sera un attribut que nous retrancherons, parce que nous ne pouvons le comprendre. Est-ce qu'on n'est pas forcé de reconnoître qu'il y a plus de véritable savoir dans cet axiome : *Dieu n'a rien fait en vain*, que dans tous les livres des savans ? Avec lui on sait et la beauté et l'utilité éternelle des choses les plus communes, ainsi que l'heureux accord de toutes ces choses entre Dieu et l'homme..... Mais pourquoi tant d'objets nuisibles qui déparent les ouvrages de la Providence? Il est vrai que c'est elle qui donne la stérilité aux déserts, aux fleurs leurs épines, la férocité aux bêtes sauvages, l'impétuosité à la grêle : eh bien! tous ces objets qui vous inquiétent sont si peu étrangers à l'économie de la Providence, qu'ils la célèbrent en chœur : *Laudate Dominum, de terrâ, dracones et omnes abyssi, ignis, grando, nix, spiritus procellarum.* Mais la mort avec toutes ses angoisses? Quoi! nous marchons sur les cadavres des empires, et l'homme vivroit toujours! N'est-ce donc pas assez pour lui de l'immortalité du ciel? Mais le travail..... Les heureux qui n'ont rien à faire portent un bien plus lourd fardeau.

Quand l'opulence nous exempte du travail, l'oisiveté nous accable du temps. Mais la douleur..... Sans la douleur qui l'avertit, le corps se briseroit au moindre choc. Dieu n'a créé l'homme foible que pour qu'il s'appuyât de sa force; et loin que le hasard se charge d'un être aussi fragile, sa fragilité prouve qu'il lui faut un Dieu bienfaisant pour médecin et pour ami.

Encore si les récriminations contre la Providence venoient des infortunés que tout semble renier dans la nature : mais, chose surprenante ! c'est sur les lèvres de ceux qui ont le plus à se louer d'elle, qu'on est indigné de les entendre. Je crois que leur impiété est un raisonnement de leur conscience : avec la Providence, il y a des comptes à rendre et un jugement à subir. Oui, c'est de la mollesse des habitudes, des raffinemens du luxe, de la somptuosité des tables, du sein de toutes les douceurs de la vie que s'élèvent les clameurs de l'ingratitude. O Providence ! non, ce n'est ni le malade dans les asiles de la charité, ni le pauvre dans son triste réduit, ni le laboureur au milieu de son champ qu'il arrose de ses sueurs, ni la mère environnée d'une famille nombreuse qui lui demande du pain, ni le matelot qui dispute sa dure existence aux abîmes, ni la vierge abandonnée

suie. Sachez donc que les ennemis de Dieu tombent et ne se relèvent plus sous le poids des épreuves; et que ses amis, tout chargés qu'ils sont de disgrâces, marchent encore, pareils à de vaillans soldats qui portent légèrement une pesante armure. Entrez dans un cœur que la foi soutient et que l'espérance anime : il nage au sein des délices de la paix; le ciel y est descendu, tandis que l'enfer est dans le vôtre : coupables heureux, ah! ne vous applaudissez pas de votre sort! votre impunité est votre réprobation, parce qu'elle est un gage certain que la Providence ne veut rien vous devoir à la dernière heure. Je répondrai, à la seconde accusation : C'est précisément dans l'instabilité des biens de la terre que je reconnois l'autorité souveraine de la Providence qui se plaît à élever les uns sur les ruines des autres, et à introduire chaque jour de nouveaux acteurs sur la scène : et encore, que de pensées utiles naissent de ces instructives révolutions! Alors la félicité n'est plus que le témoignage intérieur; la considération, on la cherche dans l'estime de soi-même; les suffrages de la volage opinion, on s'y dérobe comme à des chimères. On reconnoît que l'état de cette vie doit être un état penal auquel succédera

un autre état où la vertu sera pour toujours avec le bonheur, et le crime pour toujours avec le châtiment.

Voilà, M. F., non pas le scandale de la Providence, mais son chef-d'œuvre : je répondrai, à la troisième accusation, que l'adversité est la meilleure institutrice du chrétien, et que les afflictions sont pour nous, ou des moniteurs sévères, qui, en gourmandant la lâcheté, mettent à leur place la confiance, ou des guides éclairés, qui, en montrant le but à la patience, lui aplanissent le chemin véritable. Il ne faut qu'une seule vertu pour profiter des coups de l'adversité, la soumission à la Providence ; et il en faut tant pour ne pas abuser des charmes de la prospérité! Et encore, lorsqu'il met le juste aux prises avec l'infortune, non-seulement Dieu le purifie de ses fautes passées, le défend contre les fautes futures, et le mûrit pour le ciel, mais les afflictions du juste peuvent, par une sainte acceptation, tourner au profit des coupables. En souffrant, il sacrifie réellement pour les autres. Oh! qu'il y a loin des maximes éternelles aux maximes légères du temps! Hélas! lorsque l'homme le plus habile a rétréci son esprit et desséché son cœur en de stériles spéculations; lorsqu'il a passé sa vie sans avoir jamais goûté les choses d'en haut;

enfin, lorsqu'il n'a pas le sens religieux, nous n'avons aucun moyen de nous faire entendre de lui : ce qui ne prouve rien que son malheur.

Mais la Providence va réfuter elle-même toutes les plaintes et toutes les censures : Rois, oui, quelquefois j'humilie vos fronts et je ternis la splendeur de vos diadêmes ; mais c'est pour vous apprendre que l'indépendance appartient à Dieu seul, que c'est lui qui communique l'autorité aux rois et la leur retire, et que les États, pour croître, ont comme les arbres autant besoin du ciel que de la terre. Magistrats, quelquefois ma balance pèse la vôtre, j'y mets des tentations et des épreuves ; mais c'est pour vous avertir des piéges de la séduction et pour que vous soyez les images de celui qui juge les justices. Guerriers, parce que vous exilez des champs de la victoire celui qui la donne, quelquefois la défaite vient sécher les palmes moissonnées par la valeur. Vous qui êtes engagés dans le commerce, quelquefois j'envoie les revers compromettre votre nom ; mais c'est que vous avez oublié le mien, et que je devois votre chute à ma gloire. Vous, suppôts du hasard, qui jouez avec lui toutes vos ressources et souvent le bien d'autrui, quelquefois je le charge de me venger et d'arracher des larmes à des yeux qui n'avoient ja-

mais pleuré; parce que vos folles combinaisons sont autant d'injures à ma sagesse, et que votre ruine est le plus éloquent plaidoyer de la Providence contre le hasard.

Pères de famille, j'avois béni votre union, je vous avois confié des enfans pour être le lien de vos affections, et l'appui de votre vieillesse; mais parce que vous avez abusé de mes dons, la mort, par mes ordres, a coupé la trame de leurs jours : ils auroient péri victimes de vos lâches complaisances. Artisans, est-ce ma faute à moi, si vos ruses et vos larcins lassent la bienveillance; si la débauche amollit vos bras, et traîne après elle les infirmités? La santé, l'aisance et le bonheur n'habitent qu'avec le travail, l'ordre et la vertu. Et vous, qui, du faîte de l'abondance, êtes tombés dans le gouffre de la misère, qui n'avez plus d'amis, et ne savez où reposer la tête, que vous êtes dignes de votre sort! Quoi! pas un mouvement vers l'auteur de vos richesses! pas un retour vers la distributrice de tous les biens! Et vous, jeune blasphémateur, qui m'outragez, parce que vous ne tenez plus à la vie que par le remords, et au plaisir que par le sentiment de votre décrépitude; qui ne voyez la paix que dans le silence du néant, et trouvez tout simple de précipiter l'instant

d'y descendre, vous souvient-il que votre existence n'a été qu'un scandale, que vous étiez le suborneur de l'innocence, le contempteur de ce qu'il y a de plus sacré, l'admirateur de ce qu'il y a de plus vil, l'effroi de la vertu qui fuyoit ou rougissoit devant vous? Ne vous plaignez donc pas de l'abandon où vous êtes : c'est vous qui avez abandonné la Providence. Enfin, que n'auroit pas à vous dire la Providence, pauvres mortels, dont le blâme inconsidéré ose s'en prendre à elle des ravages de ce char dégouttant de sang et de larmes, dont les roues inévitables écrasoient tout; et de ces longues scènes de deuil où la liberté n'étoit que l'émancipation de la licence, où la probité n'avoit ni issue, ni asile, où à chaque minute un Français pouvoit se trouver en présence d'un bourreau, où la nature étoit outragée dans l'homme, même après qu'il n'étoit plus, où on n'entendoit que la chaîne de l'esclavage et le salaire de la délation, où une nation, muette de terreur, gémissoit étendue sous le crêpe de la mort?

Écoutez : la Providence dort-elle, parce qu'elle a pour ministres la barbarie calculée et la déraison systématique? Oui, ils étoient ses instrumens, les ravageurs de notre pays; on ne sauroit les comprendre sans elle. Oui,

de la paille des cachots, des ruines de nos villes démolies, de tous ces innombrables monumens du génie de la destruction, la voix de la Providence se multiplioit de toutes parts en redoutables échos, inculquant ainsi aux races futures les plus épouvantables leçons dans les révélations de la douleur, dans les vanteries de la scélératesse et les aveux du repentir. Est-ce par hasard qu'à l'instant où nos désolateurs ont comblé la mesure, sans doute fixée en haut, un souffle abat leur pouvoir gigantesque? Ajouterai-je qu'ils ont été maudits et foulés aux pieds, qu'ils ont disparu de la terre, aux cris de joie même de leurs complices; et cependant, que, si nous avions le pouvoir d'étudier ces hommes dont le triomphe sembloit une exception à l'ordre, nous jugerions leur mort moins affreuse que leur vie! je suis sûr qu'ils étoient leur démon, et portoient leur enfer avec eux. Comme, dans ce grand naufrage, je crois apercevoir la barque du Seigneur, qui vient chercher les justes immolés, et à leur tête, ce juste couronné qui faisoit tant de pertes en quittant la vie! La voilà qui sillonne les mers du temps et conduit aux rivages de l'éternité tous les amis de la Providence! La Providence est là : je la reconnois à ces miracles; elle les sème.

piété commande, il n'y a à attendre pour les peuples que l'ère des calamités : *Cum impii sumpserint principatum, gemit populus.....*

Que pouvoit faire de mieux la Providence pour détromper les maîtres et les disciples ? M. F., si vous n'enfermiez pas les idées divines dans le cercle étroit de vos ambitieuses idées, vous verriez que le but de la Providence étoit de convaincre les nations que, sans culte et sans religion, toutes les passions sans frein se déchaînent pour les enchaîner. Aussi voilà que, le but atteint et l'expérience accomplie; voilà que la religion, qui n'étoit plus ornée que de ses blessures; voilà que la religion, encore tout abattue de ses humiliations, toute languissante de ses souffrances, sera bientôt toute fière de ses pompes, de ses solennités, de ses magnificences; voilà que l'Église consolée retrouve ses habits de fête; voilà qu'elle remonte au capitole de J.-C., la grande victime qui a tant honoré l'autel, le trône, la vieillesse, et dont les outrages ne sont oubliés que de celui qui les a soufferts; voilà qu'au lieu des tentes de la guerre, elles se redressent les tentes de la paix; voilà que les devoirs du chrétien succèdent aux droits de l'homme; voilà que l'oriflamme catholique et monarchique rassemble, de toutes les ré-

gions de la terre, tous les gardiens de la vérité, et tous les héros de la persévérance ; voilà que les Bourbons, avec la miséricorde qui rapproche les dieux de la terre du Dieu du ciel... La Providence est là ; je la reconnois à ses miracles : elle les sème.

Les Bourbons..... Quel est ce prince qui tombe au printemps de ses jours sous un fer parricide, qui tombe avec le courage d'un héros, et la résignation d'un saint, qui tombe sous les yeux d'une famille adorée, léguant son épouse et sa famille à notre amour, confiant ses foiblesses au repentir, et gagnant l'immortalité en six heures ? S'il y a une Providence, elle dormoit donc ! M. F., la Providence dort-elle lorsqu'elle est tout en miracles ? O vous, dans laquelle nous avons trouvé la femme forte, si désirée par les livres saints ! ô Caroline ! qui étiez déjà à nous par un premier don ; oui, la France est un royaume gouverné par la Providence : est-ce le hasard qui a renfermé dans votre sein les destinées d'un grand peuple ? Est-ce le hasard qui veille dans vos incroyables tristesses à la conservation du fils de l'Europe ? Est-ce le hasard qui dispose à son gré l'événement le plus étonnant peut-être de notre monarchie ? Qui expliquera par le hasard et cet enfante-

ment unique peut-être dans l'histoire de la maternité, et cette intrépidité surnaturelle, déployée dans une nuit de dévouemens, et ces mots sublimes qu'on n'avoit jamais entendus, et ces abnégations plus sublimes encore de son rang, de son sexe et de son âge, et ce tableau, si digne d'admiration, où la France, représentée par sa capitale tout entière, se précipite autour du berceau du nouveau né, comme autour de l'arche de consolation, tressaille d'espérance et de bonheur en le voyant, et affamée de le revoir encore, épuise son allégresse, ou plutôt ses transports, en contemplant la nouvelle Blanche se soulevant de sa couche par un effort magnanime, et offrant à tous les Français le gage précieux de leur avenir? M. F., la Providence est là, je la reconnois à ses miracles : elle les sème.

Ainsi nous apparoît le duc de Bordeaux, lorsque notre patrie étoit veuve en quelque sorte de tous les Bourbons frappés dans un seul.... L'enfant de la Providence saura un jour qu'il n'est pas né assez tôt pour que le meilleur des pères ait pu le bénir; que, précédé des saints et des martyrs de sa race, il doit être l'effroi des pervers et le bouclier des bons; qu'il doit réunir en lui la piété de Louis IX, la franchise de Henri IV, la grandeur

de Louis XIV. Astre propice, qui vous levez sur notre horizon après tant d'orages, nous avons le droit de tout attendre de ce que nous voyons. Oui, après les choses extraordinaires dont nous avons été les témoins, il y aura quelque chose d'extraordinaire dans cet enfant que la foi fait aujourd'hui son sujet. Oui, tout nous promet que cet enfant d'amour retracera son auguste lignée, et que sa vie ressemblera à la mort de son père. O France! enorgueillis-toi aux yeux des nations d'être encore la nation privilégiée du ciel : mais, ainsi que le disoit un pontife vénérable, si la Providence a fait son devoir, fais le tien. Embrasse la colonne qui supporte tout et que rien ne supplée; entonne des hymnes à celui qui t'a rendu une religion selon tes besoins et des princes selon son cœur; enfin, serre-toi sous les ailes de cette Providence dont l'œil ne se ferme jamais; chante ses miracles avec tout ce qu'il y a de vertu et de sagesse sur la terre.

Et d'abord, faut-il être surpris que dans le siècle dernier (pour ne pas étendre sur un trop long espace l'argument d'autorité qui mettra fin à cette discussion), faut-il être surpris qu'ils ne crussent pas à la Providence, ces athées qui nioient Dieu en sa présence;

ces fauteurs de la plus dégradante nullité de principes, qui vouloient confondre toutes les croyances pour qu'il ne restât de vestige d'aucune; ces provocateurs d'un sommeil de mort qu'ils appeloient la paix, et d'une fausse tolérance, dernier retranchement des novateurs modernes; ces artisans d'une corruption universelle, où les grandes vérités de la morale ne seroient plus que des scandales pour les uns et des rêves pour les autres? Faut-il être surpris qu'ils ne crussent pas à la Providence (quoique plus d'une fois, dans la fureur de leurs blasphêmes, ils aient exhalé les viles tortures de leur conviction intime), cet écrivain fameux qui a si long-temps dirigé contre nous l'artillerie de son bruyant arsenal, fort de l'abus de tous les talens et du fracas de son étourdissante célébrité; ce géomètre littérateur qui osa transmettre aux races futures ses titres d'impiété dans une correspondance qu'on croiroit écrite sous la dictée des princes des ténèbres; ce fougueux déclamateur, propagateur effronté de la doctrine du néant, dont nos malheurs ont été les corollaires, qui bâtissoit une encyclopédie et démolissoit un royaume; cet énergumène dont les volumineux écrits nous offrent le modèle du plus honteux cynisme, hérissé de contradictions et de bévues,

dont les assertions sont aussi humiliantes que funestes, réduisant l'œuvre entière de la création à un assemblage de machines ? Concluons, M. F., que les ennemis de la Providence sont en même temps les ennemis des mœurs, de l'ordre et des empires ; tandis que les vrais sages en ont toujours été l'ornement, la force et le soutien. J'en atteste ces hommes immortels dont notre ministère se glorifie ; cet Augustin, dont la sensibilité attiroit tous les cœurs en même temps que son éloquence entraînoit tous les esprits ; cet Athanase, qui avoit le génie de la fermeté ; cet Ambroise, dont le sceptre respectoit la houlette ; ce Louis IX, le bienfaiteur de son siècle et des siècles à venir par ses lois, par ses exemples, par les vertus des princes de sa race ; ce Vincent de Paule, le meilleur citoyen qui ait honoré la France, le meilleur prêtre qui ait honoré le christianisme ; ce François de Sales qui ne déplut jamais à personne, et auquel personne ne put jamais déplaire ; ce Luxembourg, chargé de lauriers, qui, au lit de la mort, préféroit à l'éclat de toutes les victoires l'avantage d'avoir donné un verre d'eau à un malheureux ; ce Newton, l'une des plus étonnantes merveilles du Créateur, lorsqu'il explique les merveilles de la création ;

ce Descartes, qui, enchaînant toutes les vérités et les élevant les unes sur les autres, marche, de leur hauteur, à la révolution la plus mémorable et la plus inattendue; ce Bâcon, qui se plaisoit à dire et à répéter que peu de philosophie éloigne de la foi et que beaucoup de philosophie y ramène; ce Leibnitz dont l'esprit, immense en profondeur comme en étendue, menoit toutes les connoissances de front; et ce Pascal, qui remplit une vie si courte de tant de prodiges; et ce Bossuet, qui semble aller prendre dans le ciel le levier irrésistible avec lequel il remue la terre; et ce Fénélon, dont l'âme étoit aussi belle que son goût étoit pur; et ce Bourdaloue, dont la logique est une dominatrice à laquelle il faut que tout cède; et ce Massillon, possédant l'art, peut-être inconnu jusqu'à lui, de toucher l'amour propre sans le blesser; et ce d'Aguesseau, dont les décisions étoient des oracles; et ces deux hommes, (pourquoi ne les nommerois-je pas?) bien plus grands encore par leur repentir que par leur renommée, dont l'un expia ses chefs-d'œuvre par l'*Imitation de Jésus-Christ* traduite en vers, et l'autre par la plus touchante exactitude aux plus humbles devoirs de chrétien! Il me semble qu'il n'y a point à rougir

de marcher sur les traces de pareils croyans.

Adorons donc la Providence, et disons-lui à elle-même : O Providence! jusqu'à présent j'ai murmuré contre vos lois. Qu'ai-je gagné à mon téméraire orgueil? En m'éloignant de vous, je m'éloignois de la source du repos, et la liberté dont je me flattois n'étoit qu'un véritable esclavage. Dès aujourd'hui j'avoue mon erreur, et je déplore mon ingratitude; je m'abandonne à vous, je vous soumets les désirs aveugles de ma volonté; vos desseins sur moi ne peuvent être que des desseins de miséricorde. Si vous m'éprouvez dans cette vie, c'est pour me couronner dans l'autre : non, je ne veux plus suivre que les voies de mon Dieu; toutes les autres égarent et ne sont que précipices; les voies de mon Dieu sont droites et sûres : elles seules mènent à la félicité.

SUR LA CROIX.

DANS L'ÉGLISE DE L'HOSPICE DE L'ANTIQUAILLE, LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT POTHIN, PREMIER ÉVÊQUE DE LYON.

Vidimus Jesum propter passionem mortis gloriâ et honore coronatum.

Nous avons vu Jésus couronné, par sa mort, de gloire et de puissance.

ÉP. AUX HÉB., c. 2, v. 9.

Un Dieu couronné de gloire et de puissance, parce qu'il meurt ! voilà ce qu'il n'est pas donné à l'homme de comprendre. Ne soyons donc pas surpris que cet impénétrable mystère ait scandalisé les Juifs et provoqué les railleries de l'orgueilleuse Gentilité : de si étonnantes choses n'avoient pas encore été révélées au monde ; et il devoit passer pour un visionnaire celui qui dit pour la première fois : Nous avons vu un Dieu couronné, par sa mort, de gloire et de puissance : *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloriâ et honore coronatum.*

Chrétiens, il falloit être bien sûr de la divinité de sa mission, pour commencer son apostolat par des paroles qu'aucune oreille n'avoit encore entendues. Vous adorez un Jupiter armé de la foudre; et moi, je vous commande d'adorer un Jésus crucifié. On l'a traité en esclave, on l'a rassasié d'opprobres, il a fini du supplice des criminels; mais il a trouvé la puissance et la gloire au sein de l'humiliation. Sa couronne d'épines est un diadême, son roseau un sceptre, sa croix un trône. *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloriâ et honore coronatum.*

Une croyance si extraordinaire et si nouvelle devoit susciter à la croix une foule de contradicteurs. Mais, dit l'apôtre, si la morale de la croix n'est que folie pour ceux qui courent à leur perte, qu'elle a de force et de vertu pour ceux qui se réfugient dans ses bras! Aussi les premiers chrétiens vivoient en quelque sorte sur la croix, brûlant de la sainte avidité d'en partager les rigueurs avec Jésus : ils savoient qu'enfantés par lui sur cet arbre de salut, ils devoient y demeurer avec lui; que relégués dans cette vallée d'amertumes, la croix étoit le seul objet qui fût digne de leur amour; qu'errans sur cette mer orageuse, la croix étoit le seul astre qui pût diriger leur course : comme

l'apôtre, ils voyoient en Jésus un Dieu couronné, par sa mort, de gloire et de puissance : *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloriâ et honore coronatum.*

Et nous, ministres de l'Évangile, oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié : mais sa croix nous enorgueillit, sa croix nous encourage, sa croix nous fortifie. Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié; mais sa croix est la lumière, la vérité et le succès de notre sacerdoce : oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais depuis dix-huit cents ans sa croix a obtenu les hommages de la piété et de la reconnoissance attendries. Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais sa croix est devenue le *labarum* de la foiblesse et l'arche du malheur. Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais sa croix a changé l'univers, et elle le jugera. Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais sa croix est toute notre éloquence. Elle est assez belle, puisqu'elle a persuadé les sages et les ignorans ; elle est assez forte, puisqu'elle a vaincu le monde. Est-ce donc pour flatter l'oreille que nous prêchons l'Évangile de la croix ? Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié; mais sa croix est riche de gloire et de puissance : c'est le sujet et le plan de ce dis-

cours : *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloriâ et honore coronatum.*

O Marie! qui avez vu l'instrument de notre délivrance, couvert du sang de votre divin fils, nous vous saluons et nous vous invoquons.

PREMIÈRE PARTIE.

L'histoire de la croix n'est que l'histoire de ses triomphes; et au supplice ignominieux du Calvaire sont liés les événemens les plus glorieux du christianisme. Lorsque le fondateur de cette religion expiroit sur un gibet infâme, qui l'eût dit que ce gibet deviendroit la colonne de la justice, la parure des diadêmes, l'ornement des temples anciens et modernes? Qui l'eût dit que du sang qui avoit coulé sur ce gibet, on verroit éclore des vertus jusqu'alors inconnues; que ce sang formeroit un grand fleuve, où les passions, les erreurs, les préjugés déposeroient leur limon impur, et dont les eaux fécondes, élargissant leur lit et enfin ne reconnoissant plus de rivages que les rivages de l'immensité, arroseroient et désaltéreroient l'univers desséché par le paganisme et ses monstrueuses croyances? Qui l'eût dit qu'aux ténèbres épaisses que la nature étendit sur ce gibet succéderoit une lumière vive, pénétrante, inextinguible, qui déchireroit tous les voiles

du mensonge et rétabliroit la vérité dans ses droits et dans ses honneurs? Qui l'eût dit que les ennemis les plus acharnés de Jésus, ceux-là même qui avoient épuisé sur le corps du plus beau des enfans des hommes et les outrages et les tortures, dont la fureur avoit hurlé sa mort, qui l'avoient cloué à une croix, en l'appelant un imposteur, tomberoient aux pieds de cette croix pour l'adorer? Qui l'eût dit que la croix, plantée sur le Calvaire, en descendroit pour aller se planter elle-même sur le bronze des palais et le chaume des cabanes; qu'elle opéreroit dans les opinions, dans les mœurs, dans les idées, une révolution subite et miraculeuse dans ses effets, et que l'arbre de la mort donneroit la vie, en ressuscitant la terre ensevelie dans le chaos des absurdités licencieuses? Qui l'eût dit que sa première conquête seroit la conquête d'un peuple qui avoit conquis tous les autres peuples; qu'elle marcheroit droit à Rome pour l'assiéger, y entrer en princesse, réduire ses dieux en esclavage, malgré les prestiges de l'éloquence, les sophismes de l'école, les résistances du sacerdoce, la vanité du savoir et la foi des oracles?

Étudions avec saint Chrysostôme, étudions les traces du chef des apôtres: ce Pierre, au-dessus de toutes les louanges par sa vie

et par sa mort, au-dessus de toutes les souverainetés par l'étendue de sa juridiction, au-dessus de toutes les révolutions par l'immobilité de son trône ; ce Pierre qui respire depuis Jésus dans les successeurs de son ministère, gouvernant comme lui avec un sceptre d'amour; dont l'absence à la tête de l'Église jetteroit l'anarchie dans le sanctuaire, l'incertitude dans l'enseignement et la confusion dans la hiérarchie légitime ; représentans de Dieu dont la parole est toujours vivante dans leurs instructions, l'autorité toujours dirigeante dans leurs lois, et l'indépendance toujours agissante du haut de leur chaire : oui, étudions, avec saint Chrysostôme, les traces du chef des apôtres, allant établir la gloire de la croix. Des vêtemens grossiers, un bâton pour appui, l'équipage d'un mendiant, voilà le vainqueur de la reine du monde ! Il est rencontré par un homme qui prend intérêt à sa misère et interroge ses besoins. Où allez-vous, lui demande-t-il ? — A Rome. — Quel est le but de votre voyage? Vous ne devez vous attendre qu'à d'injurieux dédains ou à une pitié stérile : la pauvreté est mal accueillie par le luxe. — Je vais terminer la guerre que l'orgueil, père du crime, a déclarée à l'humilité, mère de la vertu. —

Est-ce que votre esprit s'égare? l'indigence vous auroit-elle flétri à ce point? — Mon indigence est ma richesse, et ma foiblesse ma force. — Mais, expliquez-moi ce mystère : que prétendez-vous? — Je prétends substituer mon Dieu aux faux dieux que vous honorez, briser leurs statues pour mettre à la place le *Fils du Charpentier*, ravir à l'aigle sa foudre pour l'éteindre dans le sang de l'agneau. — Quel inintelligible discours! et que je plains vos cruelles destinées! — Votre Rome, si fière de sa gloire, connoîtra bientôt la gloire de Jésus. — Mais quels sont vos moyens pour opérer de si étranges choses? — Je n'en ai point. — Vous avez donc des amis cachés qui préparent les voies, aplanissent les difficultés et suppléeront à ce qui vous manque. — Les malheureux n'ont point d'amis. — Vous vous êtes donc ménagé des intelligences secrètes; vous êtes sûr d'un parti qui se montrera à l'instant convenu et vous servira avec chaleur. — Étranger à Rome, Rome m'est étrangère. — Mais vous avez semé l'or d'avance; vous comptez sur cet habile moteur : l'or procure des armes, et les armes seules peuvent faire ce que vous projetez. — Le maître qui m'envoie nous a interdit l'or, et ses disciples n'en ont pas besoin; toute la nature est à leurs

ordres. — Votre obstination m'afflige, et je gémis sur la folie de vos espérances imaginaires. Alors Pierre, découvrant sa poitrine, lui montre l'image de la croix de Jésus; et, d'une voix prophétique : voilà, s'écrie-t-il, voilà mes intelligences, mon parti, mon or! Voilà le fondement de ma confiance, le ressort de mes desseins, le gage de mes succès! La croix de Jésus touchera les cœurs, éclairera les esprits, émouvra les âmes; vos idoles épouvantées fuiront à la vue de la croix, reine du monde à son tour.

Eh bien! M. F., est-ce assez de gloire et de grandeur? Parcourez les annales de l'histoire : où est le point de comparaison? J'y trouve des faits éclatans, des exploits fameux, des révolutions célèbres, des conquêtes rapides : mais quel fait plus éclatant que de détrôner l'erreur et d'inaugurer la vérité! quel exploit plus fameux que d'ennoblir la servitude et d'apprivoiser le despotisme! quelle révolution plus célèbre que de changer tout à coup la croyance religieuse d'une nation qui tenoit bien plus encore au culte de ses ancêtres qu'à la renommée de ses victoires, de déraciner des opinions antiques, de subjuguer et d'asservir à une foi nouvelle la puissance impériale, dont la foi ancienne étoit, depuis tant

de siècles, le plus solide appui ! quelle conquête plus rapide que celle qui commence et s'achève sans armées, sans batailles, sans négociations ! Est-il donc des palmes plus brillantes que celles dont la croix de Jésus est ornée ? La gloire de la croix n'est pas cette entraînante séduction, ce prestige qui exalte, trouble et égare, ce fantôme chargé de deuil, tour à tour objet d'enthousiasme et d'horreur : et y eût-il, M. F., quelque réalité dans cette gloire, encore seroit-il vrai que, puisqu'elle naît et meurt avec le temps, elle n'a rien qui puisse satisfaire un être que Dieu a fait pour l'éternité. Aussi le chrétien, qui sait ce qu'il est, a pitié de ces vains rêves, ne voulant d'autre gloire que la croix : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi.* La gloire de la croix est douce, consolante, c'est la paix ; elle ne verse point le sang, elle donne le sien.

Quels sont, dans un cercle radieux, ces emblêmes qui semblent disputer entre eux de justesse et de magnificence, pour nous faire reconnoître l'apôtre des nations ? L'érudition profane, qu'il connoît et qu'il cite, s'étonne d'avoir parlé pour lui : la synagogue, qui fut son berceau, regarde et soupire ; à ses pieds, les Tertulle confondus, les Félix effrayés, l'aréopage interdit ; autour de lui, les villes

de l'Asie mineure et de la Grèce qu'il a remplies du bruit de ses prédications et de ses travaux; des églises nombreuses et florissantes sortant à sa voix de dessous les temples du fanatisme; plus loin des vaisseaux, des naufrages, la mer baissant à son aspect ses ondes mutinées; sur sa tête et planant dans les airs, les vertus du grand homme, du héros, du saint, le désintéressement, la charité, le zèle infatigable; et au-dessus d'elles, tombant des cieux entre leurs mains empressées à la recevoir, la couronne du martyre.

M. F., voilà Paul, le plus noble artisan de la gloire de la croix : tout ce qu'il a fait ne l'a-t-il pas fait par elle et avec elle? C'est la croix qui l'accompagnoit dans ses incursions lointaines, l'introduisoit en des contrées jusqu'alors inaccessibles, hâtoit les résultats de ses entreprises spirituelles. Aussi les œuvres de ce singulier conquérant ne semblent être que les inspirations de la croix; par elle il confond la superbe Athènes, dont le génie entassoit les merveilles : au seul nom de la croix, son génie, à lui, étinceloit de traits sublimes, son visage rayonnoit d'une joie céleste, ses accens avoient quelque chose de divin : oh! que ses livres sont un beau trophée à la gloire de la croix!

Mais l'heure est venue, M. F., où la croix, s'étendant de proche en proche, brillera de toutes ses splendeurs sur les bords de vos fleuves. Il y a dix-sept cents ans qu'elles se vérifièrent dans vos murs, les paroles du docteur des nations : *Verbum autem crucis Dei virtus est.* Le langage de la croix est la force de Dieu même. Jérusalem, Athènes, Rome les avoient entendues : Lyon devoit les entendre à son tour. Frondeurs superbes des choses solides, et investigateurs minutieux des choses frivoles, laissez-nous nos antiquités certaines, nous vous abandonnons vos fabuleuses antiquités. Je vais publier des faits dont on ne peut nier l'évidence, invoquer des témoins dont on ne peut contester la franchise, interroger des monumens dont on ne peut révoquer en doute l'authenticité. Si la croix de Jésus n'a pas été plantée sur vos collines il y a dix-sept cents ans, l'aigle du peuple-roi n'y a jamais déployé ses ailes : si vos ancêtres n'ont pas été conquis par un *gibet*, les Gaules n'ont jamais été conquises par César; et, si vous n'êtes pas la postérité des martyrs, déchirons nos annales qui ne sont plus que des lambeaux imposteurs.

Il y a dix-sept cents ans que les titres de votre noblesse, acquise par la croix, sont burinés sur des ruines encore vivantes : le courage de vos

pères respire encore en ces lieux, pleins de la renommée de leur dévouement : sur cette terre classique qu'on ne peut fouler sans y voir un exemple ou y écouter une leçon, flottent encore les trophées de leur résistance au vieux colosse de l'idolâtrie : et il me semble en ce jour que leurs ossemens épars se réveillent et se rejoignent pour fortifier ma voix; qu'il retentit à nos oreilles, le fracas des autels du mensonge, brisés contre les autels de la vérité; qu'elles se déroulent sous nos yeux les archives de votre primogéniture dans la foi : oh ! quelle seroit ma joie de pouvoir relire au milieu de vous la lettre éloquente que le judicieux Eusèbe a conservée à notre admiration, et que les catholiques de Lyon, opprimés sous le joug de la tyrannie et le poids des épreuves, écrivirent en 174 aux catholiques de Smyrne jaloux de leurs triomphes !

Il y a dix-sept cents ans que vos aïeux se prosternoient devant des dieux d'argile, que leurs larmes couloient vainement sur des parvis d'airain, que leur encens fumoit en l'honneur des plus folles apothéoses : et voilà qu'un étranger arrive, envoyé on ne sait par qui; il est pauvre, inconnu, sans recommandation que la simplicité de ses discours : on le regarde avec étonnement, on l'aborde sans défiance,

elle qui a produit les abondantes récoltes de miséricorde dont vos indigens perçoivent encore les fruits ; c'est elle qui a fondé les secourables institutions de la ville des *aumônes ;* c'est elle qui a posé sur le cachot de votre premier apôtre de la charité le réceptacle de toutes les misères ; c'est elle qui anime un sacerdoce sans repos dont les fonctions ne sont appréciées que par les cœurs sans reproche, les esprits droits et les consciences sans peur ; c'est elle qui dirige une administration éclairée, attentive, fervente (1), telle que vous êtes sa famille adoptive, nécessiteux qui m'entourez, et que si vous aviez le droit de choisir vos amis, vous ne pourriez jamais en trouver de meilleurs ; c'est elle qui soutient ces pieux coopérateurs, si dignes du nom de *frères*, par l'assiduité de leurs soins et la douceur de leur zèle envers les membres affligés de leur divin maître ; c'est elle qui estime ceux qui pleurent jusqu'à former exprès des *sœurs* pour les servir, et exhausser ainsi, au-dessus de lui-même, un sexe foible et timide, en lui rendant facile une immolation de tous les jours et de tous les ins-

(1) MM. de Chambost, de Varax, de Nolhac, Frère Jean, de Vengel, Rougnard, Gillet de Sainte-Marie, Boisot, de Vernas, de Montviol.

tans ; c'est elle enfin qui confirme tous ses autres miracles par le miracle de la conservation d'un hospice, qu'on ne sauroit expliquer sans la religion de la croix.

Et, en d'autres lieux et à d'autres époques, que d'autres miracles opérés par la croix ! Ces propagateurs de la foi évangélique, quel charme possédoient-ils ? quel étoit le recours de ces hommes pauvres et simples ? La croix. Ces destructeurs des idoles d'argile auxquelles l'ignorance ou l'habitude décernoit un culte sacrilége, quelles étoient leurs armes ? La croix. Ces peuples désabusés, colonies nouvelles du christianisme, qui courent en foule aux temples de feuillage élevés à la hâte par le besoin du vrai Dieu, quel étoit leur étendard ? L'étendard de la croix. Ces anachorètes, qui n'avoient que Dieu pour espérance et les déserts pour refuge, qui se dévouoient à des pénitences sans mesure et sans fin, qui erroient comme des ombres sur les débris de Babylone, comment la sérénité et la paix descendoient-elles dans leur âme ? Par la croix. La croix leur sembloit un pont jeté par la Providence sur le fleuve de la vie pour communiquer à l'éternité : ces magnanimes athlètes, qui ont donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang, quelle considération les déterminoit

au plus grand des sacrifices? La croix. Et ce brave de notre milice qui, conduit à Rome chargé de fers, ne formoit d'autre vœu que celui d'être livré aux bêtes, qui craignoit d'être respecté par elles, dont le cœur s'épanouissoit de joie aux approches de l'arène, parce qu'il les entendoit rugir, qui l'élevoit ainsi au-dessus de la nature humaine? La croix. Et cet époux et son épouse, et ce frère et sa sœur, qui, attachés au même poteau et placés sur le même bûcher, s'encourageoient et se félicitoient mutuellement en voyant la flamme qui les réunissoit dans les combats de la foi et bientôt dans ses récompenses, quelle étoit la source de cet héroïsme surnaturel? La croix. Et la mère de Symphorien qui, du haut des murs d'Autun, exhortoit à la persévérance son fils expirant dans les tortures, d'où lui venoit cette résignation sublime? De la croix. Gloire à la croix! gloire à Dieu qui la glorifie par des miracles!

Écoutez, M. F.: l'histoire a transmis à la postérité le nom d'un prince cher à l'Église par ses largesses envers elle, d'un prince qui, en immortalisant la gloire de la croix, a immortalisé la sienne et affermi son trône en le partageant avec elle. Si la gloire est dans l'admiration des contemporains et le retentissement des

âges, cette gloire n'a pas non plus manqué à la croix; et la *vision* qui la lui assure repose sur les témoignages les plus authentiques et les plus irréfragables traditions. Constantin, prévenu que Maxence lui avoit déclaré la guerre et remis au sort des armes la sanction de ses droits usurpés, quitte les bords du Rhin, traverse les Gaules et l'Italie ; frappé d'en haut, il invoque le Dieu des chrétiens pendant sa marche : tout à coup brille dans les airs une croix écrite sur l'azur des cieux avec les rayons du soleil ; et les lieutenans du prince la remarquent aussi avec un effroi mêlé de respect. La nuit suivante, le Dieu des chrétiens lui apparoît en songe avec le même signe, et lui ordonne de le traduire sur un étendard. L'empereur raconte à ses amis ce que la nuit lui avoit révélé ; un étendard païen s'étonne de l'image de la croix ; et cette image, flottante à la tête des légions, échauffe et double leur valeur. La bataille se livre ; Maxence combattoit avec des troupes d'élite, vieillies sous les aigles romaines. Constantin le défait, le précipite dans le Tibre, rentre dans sa capitale soumise ; et un monument, décoré des emblêmes de la croix, consacre aux races futures le souvenir de sa victoire : on y lit encore, M. F., *Ob relatam Crucis salutari signo de Maxentio victoriam.*

Je sais ce que l'impiété oppose à ce prodige, qui nous montre le christianisme, s'appuyant d'un côté sur une croix triomphante, et de l'autre sur une couronne tutélaire. Je sais ce qu'elle a imaginé pour affoiblir l'importance d'un fait aussi décisif : mais qu'elle nous explique comment, depuis la bataille du pont Milvius, les Césars, si long-temps ennemis de la croix, s'avouèrent à la fin vaincus? Comment le glaive de la persécution fut brisé? Comment ils protégèrent les disciples de la croix? Qu'elle nous explique l'inscription conservée jusqu'à nous, que Constantin, attribuant son bonheur à la croix, fit placer au bas de la statue que le sénat lui avoit érigée; pourquoi il n'alla point sacrifier au Capitole? Qu'elle nous explique cette foule de médailles antiques où la croix est empreinte en mémoire de l'événement que je raconte; pourquoi, depuis cet événement, la gloire de la croix s'est accrue d'âge en âge, toujours reluisante sur la pourpre des rois, embellissant leur diadême, étincelante sur leurs armes, *in purpurâ crux, in diademate crux, in armis crux?*

Grands génies, vous ne voulez point de miracles! Vous ignorez donc qu'il vous faut subir la confusion d'admettre le plus signalé des miracles, c'est la gloire de la croix, s'empa-

rant de l'univers sans miracles. Vous ignorez donc qu'il n'y a plus de moyen d'interpréter les hommages qu'on lui a prodigués dans tous les temps. Et cependant, depuis que la piété, le crédit et la persévérance d'Hélène eurent découvert la croix et les instrumens du déicide sous les décombres amoncelés de la ville criminelle ; depuis que, dépositaire de ce trésor sacré, elle en eut enrichi les basiliques de Jérusalem, de Constantinople et de Rome, comme la gloire de la croix, pareille à la lumière qui dévore l'espace, n'a plus connu d'obstacles ni de limites! A peine est-on instruit du succès de la noble entreprise de la courageuse princesse, qu'il se fait comme une irruption de toute la catholicité aux heureuses basiliques, où chaque chrétien peut lire ses titres de grandeur, gravés avec le sang d'un Dieu. Les rois, les princes, les chefs des peuples négocient pour avoir des fragmens de l'arbre éternel ; et le don le plus modique est la plus désirable des faveurs. On croyoit alors, M. F., parce qu'on étoit plus près du berceau de la religion, et que de fausses lumières n'aveugloient pas l'intelligence.

Détracteurs de la touchante simplicité de nos aïeux, venez : suivez avec moi ce monarque qui n'a encore épuisé ni notre admi-

ration ni nos éloges. O saint Louis, bienfaiteur de votre siècle et des siècles à venir, intercesseur du plus beau des royaumes, chef et modèle d'une famille de monarques, qui, sur l'humble gazon de Vincennes, tendiez au laboureur le sceptre de la bonté, de la même main qui frappoit du glaive vengeur la félonie et la rébellion, qui avez illustré votre vie par des miracles de justice, et votre mort, par des miracles de patience, ô saint Louis! la gloire de votre nom est inséparable de la gloire de la croix. C'est elle qui vous instruisoit de vos devoirs, et vous défendoit des périls de votre rang; c'est elle qui vous dictoit l'art de gouverner par les lois, par les mœurs, et par la religion; c'est elle qui vous inspiroit le besoin de proscrire les théâtres, où, de toutes les leçons qu'on y reçoit, celles de corruption et de libertinage, sont les seules dont on profite; le blasphême, ce jargon insensé de l'ingratitude et du désespoir, qui s'en prennent à Dieu des tortures du remords, et de l'horrible besoin qu'ils éprouvent d'avoir le néant pour asile; le jeu, cette triste hypocrisie de l'avarice, où la perte du temps est toujours celle que l'on regrette le moins; l'usure, ce remède trompeur, la honte du médecin, et la perte du malade, que l'hu-

manité réprouve comme la délicatesse, élargissant toujours les plaies sans jamais les guérir, ruinant, tout ensemble, la réputation des uns et la fortune des autres ; le duel, ce féroce préjugé, qui insulte à la nature pour venger l'opinion. C'est aussi la croix qui vous apprenoit à souffrir. Qu'elle vous a fait grand dans l'infortune, alors que votre piété chevaleresque, pleine de nobles sentimens et d'espérances généreuses, guidoit, loin de leur pays, les enfans de la France! O saint Louis, nous tombons à vos pieds ; vos ennemis nous en donnent l'exemple ! Que nous aimons encore à vous contempler sous les murs de Carthage, et à entendre les conseils que votre bouche mourante donne, avec la croix, à l'héritier de votre puissance ! O saint Louis, que la vaillance a placé parmi ses héros, la politique parmi ses législateurs, et la religion parmi ses saints, soyez fidèle à la France dans le ciel, comme vous l'étiez sur la terre ; et que la France, encore digne de vous, qui, dans la plus juste des guerres (1), a l'Europe pour arrière-garde, et pour avant-garde une nation qui combat pour la foi de ses pères et les jours de son roi, que la France soit toujours la

(1) Guerre d'Espagne.

France du bon roi saint Louis! Suivons, M. F., ce monarque accompli, qui ne dédaigne pas de quitter sa cour pour aller au devant de la précieuse relique que l'empereur Baudouin lui envoie, qui en charge ses épaules royales aux acclamations d'un peuple nombreux; qui, entouré de la reine et de son auguste famille, fait, pieds nus, le voyage de Sens, dépose dans sa cathédrale le présent si impatiemment attendu, adore Jésus dans l'instrument de sa charité, verse des larmes d'amour, et prononce le serment d'ériger en son honneur un monument digne de lui. Hélas! il a disparu dans une grande tempête ce monument, quoique l'ouvrage d'un prince, dont le plus cynique de nos écrivains, pesant cette fois, d'une main impartiale, l'excellence de ses qualités, dans les balances de la vraie gloire, a hautement déclaré qu'il n'avoit été donné à aucun homme de porter si loin la vertu.

Grands génies, vous ne voulez point de miracles! Mais il en est un visible, perpétuel, incontestable, c'est la barbarie gagnée à la civilisation par la croix. Que seroit devenu le monde, lorsque les hordes échappées du nord marchoient sur la tête des nations et des rois, si leurs chefs n'étoient pas devenus les sujets de la croix, et n'avoient pas adouci leurs

mœurs à sa morale? Grands génies, vous ne voulez point de miracles! Voyez sous les glaces du pôle ou les feux du tropique, dans les déserts de la Tartarie et les mines du Japon, sur les sables du Gange et les ruines de Palmyre, voyez la croix qui envahit des régions superstitieuses ou cruelles; ici, prêchant la foi chrétienne aux tombeaux d'Argos et évangélisant sur la paille les fils des vainqueurs de Xercès; là, avec un pauvre missionnaire, se confiant à un frêle esquif, pour aller éclairer des tribus sauvages, ou avec l'infatigable Xavier domptant les empires les plus jaloux de leurs usages et de leur culte. Quelquefois les persécutions ont cru obscurcir sa gloire; au contraire des choses d'ici-bas, dont la nature est de ceder aux épreuves, la croix brilloit d'un éclat encore plus pur: Dieu a marqué la vertu du même sceau.

Qu'en pensez-vous? impies! Vous niez la gloire de la croix, parce qu'il y a plus de véritable sagesse dans son livre ouvert à tous les yeux, que dans vos nombreux dépôts d'esprit ouverts à tous les vices. Vous répandiez avec affectation que c'en étoit fait de cette gloire qui vous offusque, lorsqu'aux jours mauvais elle n'étoit plus que dans le cœur de ses disciples dévoués; mais la querelle intentée à sa

morale lui préparoit de nouvelles moissons de gloire. Voilà qu'elle domine sur nos temples, qu'elle commande sur nos autels, qu'elle assiste à nos sacrifices et à nos funérailles, qu'elle consacre toutes nos actions. Vous-mêmes, n'applaudissiez-vous pas à ses victoires sur des rivages infidèles (1), lorsque vous vous indigniez naguère de la voir replantée dans le royaume très-chrétien? N'avez-vous pas proposé une croisade en sa faveur? Sans doute nous reconnoissons, avec vous, en gémissant sur les calamités des peuples, que quelque chose de regrettable et d'héroïque s'attache au nom de ce beau pays pour lequel nos vaisseaux sont devenus des refuges de salut et des temples d'humanité; mais pendant que la valeur française rétabliroit la croix sur des bords étrangers, vous rétabliriez peut-être chez nous les autels impurs de la raison et le culte athée de *l'Être Suprême*. Nous l'avons vu une fois, et nous aimons à en conclure qu'elle sera immortelle, la gloire de la croix, puisqu'elle a résisté à la violence d'une tourmente qui a mis les cèdres en pièces.

L'arbre du Calvaire n'a perdu aucun de ses rameaux : quelquefois il refuse son ombre hos-

(1) Insurrection des Grecs.

pitalière à l'indifférence et à l'ingratitude; mais les plus impétueux orages ne courberont jamais son bois robuste et impérissable, qu'une sève divine entretient et nourrit. Toujours il reverdira comme le protecteur des empires; toujours on multipliera ses symboles et ses images; toujours il ombragera les villes et les campagnes; toujours il consolera, sanctifiera et sauvera; toujours il rendra la justice avec nos magistrats, bénira les enseignes de nos guerriers, dirigera les âmes avec notre sacerdoce; toujours on l'adorera comme la balance où Dieu pèse les satisfactions de son fils, *statera criminum;* comme un autel où, nous offrant avec J.-C. et par J.-C., nous ne composons avec lui qu'un seul holocauste, *ara sacrificantis;* comme un lit d'honneur, où le libérateur expire en faisant la loi à tout, alors même que, pour nous élever jusqu'à lui, il daigne se rapetisser à notre mesure, *thalamus parturientis;* comme un char triomphal sur lequel le vainqueur du péché, le vainqueur des démons, le vainqueur de son père, dont la sévérité fléchit devant la croix, nous force à l'aimer, par l'excès de son amour, à nous confier en lui par la grandeur de son sacrifice, à marcher sur ses traces par le charme de ses vertus, *currus triumphantis;* comme un soleil inextingui-

ble, qui doit étendre sa lumière plus loin que le soleil de la nature, et la prolonger au jour du jugement jusque sur les mondes détruits, pour éclairer la joie des bons et l'effroi des méchans, *ubique terrarum crux plus quàm sol refulget.* Enfin, toujours il restera jusqu'aux dernières assises de sa victime, pour servir de fanal aux mortels égarés dans le chemin de la vie : car, si nous avons besoin de sa gloire pour confondre l'orgueil, nous avons besoin de sa puissance pour soutenir la foiblesse.

SECONDE PARTIE.

La puissance de la croix est fondée sur les leçons qu'elle donne et sur les secours qu'elle procure dans les différentes situations de la vie, partout où la foi l'invoque et interroge ses oracles....

Oh ! qu'elle est touchante et persuasive l'éloquence de la croix ! combien elle est au-dessus des vains raffinemens de l'éloquence humaine ! Tout est là : la force et la douceur, la sévérité et l'indulgence, la justice et la miséricorde. La croix parle à tous les états, à tous les sexes, à tous les âges. Que ne venez-vous, dit Bossuet, étudier la religion aux pieds de la croix ? vous la connoîtriez bientôt dans toute sa simplicité, comme dans toute sa mu-

nificence. La croix porte sur elle tous les devoirs, toutes les vérités, tous les préservatifs; l'adolescence y trouve un appui contre la fragilité; la jeunesse, contre la voix des passions naissantes; la maturité, contre les périls de l'ambition; la vieillesse, contre les regrets amers, les retours chagrins, les inquiétudes de l'avenir. Que de grâces victorieuses, que de pensées utiles, que d'idées salutaires descendent de la croix! Les yeux éteints de Jésus crucifié prémunissent contre la tyrannie des regards, son visage décoloré contre les attraits séducteurs, sa bouche livide contre la témérité des entretiens; le sang qui jaillit de son cœur met la charité dans le nôtre; les clous qui percent ses pieds et ses mains, rattachent à ses devoirs la frivolité et à ses engagemens la tiédeur.

Je vous prends à témoins, ô vous qui avez goûté le néant du monde et les délices de la religion: racontez-nous vos ineffables jouissances devant la croix; faites-nous part des charmes de ce commerce si plein de sûreté, de confiance et d'abandon, où l'âme d'un Dieu et l'âme d'un homme se dilatent au sein des plus étroites relations et des communications les plus affectueuses. M. F., avez-vous jamais songé à la supériorité de vos droits et de

vos priviléges? L'âme d'un Dieu et l'âme d'un homme! c'est-à-dire le créateur et la créature qui s'embrassent : le créateur pour écouter, consoler et pardonner; la créature, pour prier, demander et recevoir. L'âme d'un Dieu et l'âme d'un homme! c'est-à-dire le pécheur et la victime du péché qui s'unissent: le pécheur, pour réclamer l'oubli de ses fautes; et la victime du péché, pour le lui obtenir par ses mérites. L'âme d'un Dieu et l'âme d'un homme! c'est-à-dire, le fini et l'infini qui se touchent: l'infini, sur une croix où il a expiré pour réconcilier l'homme coupable avec son Dieu; le fini, aux pieds de cette croix pour se réconcilier avec lui-même. M. F., je ne sais dans quel rang placer cette étonnante économie du salut, si un Dieu n'en est pas l'auteur : de si hautes conceptions ne viennent que du ciel.

Et d'où viendroient les leçons de la croix contre la prospérité? La prospérité, d'autant plus dangereuse qu'elle met le chrétien aux prises avec ses plus redoutables ennemis. Prospérité humaine, je ne me contente point de te refuser mon encens; je veux t'abattre devant la croix de mon Sauveur; je veux briser tes idoles et les réduire en poudre. Parois donc, vain fantôme des esprits superbes, parois donc à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Que

sont les honneurs et les dignités, dit la croix? Une pénible sujétion qui expose le chrétien aux traits de la malignité et de l'envie; de fatigantes contrariétés qui l'absorbent; des représentations continuelles qui l'enchaînent. Que sont les richesses, dit la croix? Un dépôt sacré que la Providence a remis au chrétien opulent. Que sont les plaisirs, dit la croix? Ou des crimes que le chrétien abhorre, ou des scandales dont il détourne les yeux. Chose étrange, que les doctrines de la volupté n'aient jamais pu faire un heureux, et que cette merveille soit réservée à la doctrine de la croix! Qu'est-ce que le monde, dit la croix? Une terre étrangère où le chrétien heurte à chaque pas contre des écueils. O vous, tristes jouets des illusions trompeuses, réfugiez-vous dans le sein de la croix! la croix est un asile impénétrable où votre imagination désenchantée trouvera le repos et le bonheur. Dans cet asile, on ignore les tourmens de l'amour propre, de ce besoin de régner sur les autres, de ce ton absolu si souvent humilié par ses défaites, de cette complaisance en soi-même que tant de revers inopinés déroutent, de cette haine de toute prudence châtiée par de si funestes méprises, de cette ardeur de prosélytisme tant de fois affligée de manquer son but, de cette

morgue intolérante, de cette soif de réputation et d'influence qu'irrite encore l'amertume des disgrâces.

Que j'aime à voir aux pieds de la croix un homme simple et religieux, appliquant à son cœur le cœur de Jésus, et lui confiant, dans les plus libres épanchemens de la tendresse filiale, ce qu'il n'oseroit confier même à l'amitié! Que j'aime à voir aux pieds de la croix un pécheur guéri par les blessures du remords qu'elle cicatrise, ou plutôt changé par les effets du mystère qu'elle rappelle! Que j'aime à voir aux pieds de la croix un magistrat, pénétré de l'importance de ses fonctions, qui attire sur ses jugemens les bénédictions du Juge Suprême! Que j'aime à voir aux pieds de la croix un guerrier qui en médite la loi sous la tente, comme un solitaire au fond de sa retraite! Que j'aime à voir aux pieds de la croix la cupidité elle-même, scellant du sang qui a été versé la promesse de se borner désormais aux profits d'une industrie légitime! Que j'aime à voir aux pieds de la croix un défenseur de la veuve et de l'orphelin, lui jurant d'être exact aux saintes règles de la probité!

Que j'aime à voir aux pieds de la croix un savant qui y puise l'habitude de se remplir de la science de Dieu! Que j'aime à voir

aux pieds de la croix un grand désabusé des chimères de l'orgueil, et s'armant de ses conseils comme d'un bouclier impénétrable! Que j'aime à voir aux pieds de la croix un riche du siècle, s'y instruisant à mettre son luxe à aimer Dieu, son opulence à nourrir les indigens, et sa vanité à se vaincre lui-même! Que j'aime à voir aux pieds de la croix une mère inquiète des dangers que va courir sa fille, et demandant pour elle au protecteur des vierges la modestie, la retenue et la piété! Que j'aime à voir aux pieds de la croix une jeune épouse pour laquelle la vie n'est qu'une souffrance, et la conduite de son époux un outrage, ne trouvant d'allégeance à ses peines que dans une patiente conformité avec celui qui a tant souffert pour elle! Que j'aime à voir aux pieds de la croix un enfant pur comme les anges qui l'environnent, chéri du ciel, et le priant de changer les fleurs de son âge en fruits abondans pour l'éternité!

Que j'aime à voir aux pieds de la croix un pauvre artisan, soumis à la Providence, amollissant la dureté de son pain des espérances de l'avenir, travaillant sans relâche pour soutenir sa famille, et répandant autour d'elle l'odeur du bon exemple! Que j'aime à voir aux pieds de la croix une personne

accoutumée à ses douceurs dans le monde et surtout depuis son entrée dans les retraites de la pénitence ! Si on lui parle des austérités qu'elle endure : il n'y a rien de difficile ici, répond-elle ; il y a des croix partout ; et dans cette cellule où l'on est si mal logé, et dans ce réfectoire où l'on est si mal nourri, et dans ce chœur où l'on passe les nuits en prières ! Que j'aime enfin à voir aux pieds de la croix une noble servante des affligés, y apprenant le plus beau des arts, celui de veiller au chevet de la douleur, sous les yeux de son divin modèle ! M. F., quel précepteur que la croix ! quel docteur ! quel maître ! qu'il a de puissance ce signe de foiblesse !

Et dans les jours d'exil, n'est-ce pas à la croix qu'une auguste orpheline, dont aucune bouche ne sauroit raconter les malheurs, n'est-ce pas à la croix que la fille des rois, qui réunit en elle la clémence d'un père, le courage d'une mère, la bonté d'une tante, l'innocence d'un frère, éternels objets de ses larmes et des nôtres, n'est-ce pas à la croix qu'elle offroit ses pertes, ses chagrins, ses infortunes ? La croix étoit sa compagne fidèle, sa médiatrice assidue, son amie inséparable ; elle disoit à la croix ce qu'elle n'auroit dit à aucune oreille ; la croix lui enseignoit toute la subli-

mité de la résignation : lorsque tout crouloit autour d'elle, elle reposoit sur la croix, comme sur une pyramide inébranlable, sa tête appesantie par l'orage : il ne lui restoit que la croix ; mais elle étoit riche de ses inspirations, de ses prédications, de ses consolations. Il est donc vrai, M. F., que la croix n'a point de malheureux.

Après de si grandes leçons et de si grands bienfaits, on devoit croire que la reconnoissance propageroit le culte de la croix et s'acquitteroit envers elle par de plus solennels hommages : on en rougit comme auparavant ; comme auparavant, le paganisme est partout, et le christianisme nulle part : où la croix se trouve-t-elle ailleurs que dans nos sanctuaires et dans le réduit obscur du pauvre ? Comme auparavant, des gravures impudiques, des peintures obscènes, des bustes effrontés déshonorent vos habitations ; comme auparavant, la jeunesse boit la volupté par les yeux, ayant pour premiers corrupteurs ceux que la nature lui a donnés pour premiers surveillans. O honte des nouvelles mœurs ! ô dégradation des cœurs ! ô ingratitude ! Aussi, qu'un prêtre, que le danger appelle, vienne recevoir au nom de l'Église votre dernier soupir, et qu'il demande le signe du salut pour

l'appliquer à vos lèvres glacées. Il n'y en a point, répond-on. Il n'y en a point! et vous professez le culte de la croix. Il n'y en a point! et vous avez toutes les divinités de la fable. Quelle société pour le Dieu trois fois saint! Prêtres, baissez vos regards et criez *miséricorde* : car, vous le savez, si le malade revient à la vie, hélas! il recommencera bientôt le cours de ses désordres, semblable dans son inconséquence au nautonnier, qui, le jour de la tempête, s'agenouille sur le tillac de son vaisseau suspendu entre les foudres du ciel et les abîmes de la mer; et qui, au retour du calme, oublie, et blasphême quelquefois le Dieu qu'il invoquoit dans sa détresse.

Cependant je les plains, bien plus encore que je ne les accuse, les chrétiens qui dédaignent les puissantes influences de la croix, car ils se privent eux-mêmes d'un avantage que rien ne sauroit remplacer. Hommes du siècle, agités par des souvenirs que le temps n'efface point, inquiétés par des désirs qu'il ne réalise point, froissés par des coups de fortune qu'il ne répare point, rongés par des soucis qu'il n'affoiblit point, approchez du flanc entr'ouvert et déchiré de votre Dieu; entendez les mouvemens de sa tendresse et comptez les plaies de son amour. Le serpent mystérieux

guérissoit les Israélites dans le désert; il n'étoit que la figure de la croix. Et vous qui, planant aujourd'hui dans les hautes régions de la piété, rampez demain dans les sentiers arides de la tiédeur, ignorantes de ce qu'il vous faut et impatientes de ce que vous n'avez pas, avançant le matin dans la carrière de la perfection, et reculant le soir jusque sur les confins du vice; dont l'existence est un cercle de chutes et de repentirs, de pratiques arbitraires et de transgressions formelles, d'homélies sur la charité et de médisances perfides, d'effusions sentimentales et de propos calomnieux; vous croyant nécessaires et n'étant qu'embarrassantes, vous croyant sublimes et n'étant que bizarres, vous croyant réformatrices et n'étant qu'irréformables, souhaitez-vous une école qui vous inculque les obligations de mère, d'épouse, de vierge chrétienne? allez à la croix. La croix trace la ligne de tous les devoirs, et vous saurez bientôt par elle que la singularité n'est pas la dévotion, et que des prétentions ne sont pas des vertus.

Et vous, hommes utiles, qui n'avez que vos bras pour nourrir vos enfans; mères laborieuses, qui, avec vos laborieuses filles, n'avez que la diligente habileté de vos doigts industrieux, embrassez la croix : elle sanctifiera

vos peines habituelles, et vos maisons deviendront des asiles d'innocence et de paix. Que vous en coûteroit-il, le matin, de lui offrir votre cœur, d'élever jusqu'à elle, par la prière, le cœur de votre famille, de lui demander en commun la santé, le courage, la patience? La croix est si bonne, et la terre est si dure! Que vous en coûteroit-il, aux différentes heures du jour, de vous rappeler que vous êtes en la présence du Dieu de la croix, que son œil voit jusqu'à vos pensées, et que son doigt écrit tout sur le livre des châtimens ou des récompenses? Que vous en coûteroit-il, le soir, de lui payer un dernier tribut d'amour, et de vous endormir en le bénissant? Que vous en coûteroit-il d'observer les lois de son Église, ces lois si sages, si conformes à nos besoins, si précieuses au malheur; de fréquenter ses temples, où tout est résignation, et ses sanctuaires, où tout est miséricorde?

Que gagnez-vous à outrager le nom du Dieu de la croix, à mépriser ses commandemens, à attrister la pudeur par vos chants obscènes, à tromper la confiance de vos maîtres, à préférer, aux lieux de recueillement et de grâces, les lieux d'intempérance et de débauche, à entraîner vos enfans dans la

fange du vice, et à les sacrifier au démon ? Est-ce que les remords rendent heureux ? Oh ! avec la morale de la croix, comme tout change à mes yeux ! Une paroisse n'est plus qu'une communauté spirituelle, une réunion touchante de ménages paisibles, où la bonne foi accueille la bonne foi, où la probité est le gage de la sécurité réciproque, où l'aisance secourt la misère, où la veuve a son denier pour le pauvre, où les vrais plaisirs sont les plaisirs de la bonne conscience. O temps fertiles en saints, n'existerez-vous plus que dans nos traditions? Quand renaîtrez-vous pour la gloire des mœurs? Quand la législation de la croix ramènera-t-elle la sainteté parmi nous? Indigens, embrassez la croix; la croix est le trésor de ceux qui n'en ont point.

Réformateurs de nos jours, c'est surtout pour cette portion d'hommes, si chère à notre zèle, que nous sollicitons à mains jointes votre neutralité : laissez-nous les misérables; vous n'avez d'autre présent à leur faire que le désolant problême de je ne sais quel sombre avenir qui ressemble au néant. Est-ce donc un si grand bien que d'ajouter au tourment de vivre, le tourment de n'avoir rien à espérer? Nous, nous n'avons que la croix de Jésus ; mais cette croix,

c'est l'abrégé de l'Évangile, c'est tout l'Évangile sous un seul caractère. Nous n'avons que la croix de Jésus ; mais cette croix nous parle un langage où tout ce qu'il a fait pour nous se retrace à notre cœur et à notre imitation. Nous n'avons que la croix de Jésus ; mais elle nous montre Jésus tout entier. Nous n'avons que la croix de Jésus ; mais cette croix calme tout ; de cette croix coulent les maximes les plus douces, unies et confondues avec les préceptes les plus réprimans : nous clouons à la croix les passions séditieuses ; et son imposante image est la plus sûre garantie de la tranquillité publique. Cette triste demeure, où le pauvre languit, où l'espérance n'entreroit jamais sans la croix, cette triste demeure, avec la croix, se transforme en quelque sorte à ses yeux ; elle est le temple de Dieu qui l'investit et le pénètre ; elle lui devient sacrée ; il craindroit de la profaner par le murmure, ou de la souiller par le blasphême ; et cette impression, durable par la croix, le rend tout à la fois meilleur père, meilleur époux, meilleur fils, meilleur sujet, meilleur chrétien... Un jour la croix disparut des chaumières... Vous savez le reste.

Mais c'est principalement au lit de la mort que la croix déploie toute sa puissance : Oh !

qu'elle est différente alors la condition du juste et du méchant! Lorsque le ministre attendri présente à la main défaillante du juste le signe de la rédemption, avec quelle joie il en voit jaillir des sources de gloire! avec quelle joie il la voit couverte de ses œuvres, de ses aumônes, de ses pénitences! avec quelle joie il entend près d'elle, et avec elle, le dernier vœu de l'Église, et le dernier cri de la religion! Il s'unit à ce vœu sacré, il répète ce cri maternel. La douce confiance a dissipé les terreurs de la foi, et le Dieu vengeur n'est plus que le Dieu qui pardonne : voilà, M. F., voilà la sainte intrépidité que donne la croix! Pour le juste qui entreprend le voyage du ciel, la croix est son ancre de salut : pour le méchant au contraire, oh que la vue de la croix est terrible! Quel indéclinable accusateur! que dis-je? la croix est déjà son juge: son irrévocable arrêt y est en traits de sang; la croix a déjà chargé le remords d'exercer sur lui une invinsible torture, et le désespoir, de commencer les supplices tenus en réserve dans le secret de la colère divine : il repousse la croix que lui offre le ministre effrayé; il repousse la croix, et la masse entière de sa vie, rassemblée sous ses yeux et pesant sur sa tête : *Erit vita tua quasi pendens antè te;* enfin, il

expire, et la croix le poursuit à la barre de l'éternité, où il se trouve seul avec son Dieu, son impénitence et ses crimes.

M. F., combien je m'applaudirois du ministère que j'exerce, si j'avois réconcilié avec les préjugés de l'orgueil les ignominies du Calvaire, conclu un traité de paix entre le monde et l'Évangile, enté le laurier de notre immortalité sur l'arbre de la mort, ranimé la charité humaine dans le sang de la charité divine, enfin si j'avois rétabli dans votre âme le culte de la croix! Hélas! tous les jours, dans nos temps déplorables, sont des jours de combats pour les chrétiens. Serrez-vous donc auprès de la croix; rangez-vous sous l'étendard catholique. C'est par la vertu de la croix que vous triompherez du péché et de la contagion du mauvais exemple : *In hoc signo vinces*. C'est par la vertu de la croix que vous résisterez aux attaques de l'incrédule, qui, de même que les Juifs traduisirent Jésus au tribunal de leurs docteurs, traduit la croix au tribunal de sa secte, comme une superstition injurieuse à la majesté divine et à la raison humaine, s'efforçant de réveiller dans leurs tombeaux les impies de tous les âges, pour se faire adopter par leurs ombres proscrites : *In hoc signo vinces*. C'est par la vertu de la croix que vous braverez

les railleries du libertinage qui la traîne en jugement devant un monde frivole et corrompu, comme Jésus fut traîné à la cour voluptueuse du roi de Galilée, pour être couvert d'opprobres et de dérisions : *In hoc signo vinces.*

Par la vertu de ce signe, vous traverserez, sans en être atteints, les persécutions, les révolutions, les diffamations : le Calvaire est un rocher inaccessible à tous les orages de la vie : *In hoc signo vinces.* Par la vertu de ce signe, la miséricorde ne fera de nous tous qu'une famille unie par les mêmes sentimens et par les mêmes vœux, condamnée aux mêmes épreuves, et destinée au même bonheur : la miséricorde est fille de la croix : *In hoc signo vinces.* Par la vertu de ce signe, nous réglerons nos penchans, nous épurerons nos mœurs, nous sanctifierons nos devoirs, nous grossirons le trésor de nos mérites : *In hoc signo vinces.* Par la vertu de ce signe, lorsqu'elle sonnera pour nous l'heure de la mort qui n'est, pour l'homme de la croix, que la fin d'un pélerinage dangereux, à la trace du sang adorable qui a coulé sur la croix, nous arriverons à la Jérusalem nouvelle, où la couronne d'épines, que nous aurons portée sur la terre, se changera en une couronne de gloire et de puissance : *In hoc signo vinces.*

SUR LA RELIGION.

A Domino factum est istud.
C'est l'ouvrage du Seigneur.

Ps. 117.

N'est-ce pas à la religion que s'appliquent naturellement les paroles de mon texte? Oui, la religion est l'ouvrage du Seigneur; et le bonheur de notre ministère est de l'annoncer aux peuples.

Mais comment développer ses titres à nos hommages, dans un temps où cette religion, qui a baptisé Clovis, est attaquée par ceux-là même dont elle a civilisé les pères; où son Église, monarchie spirituelle gouvernée par l'assistance d'en haut, indépendante dans l'exercice de ses droits et ne relevant que de son infaillibilité, est tombée dans les disgrâces de la servitude, dans les humiliations de l'égalité et les injures du dénigrement; où l'impiété, qui n'a de pouvoir que pour détruire, arbore sans crainte ses enseignes triomphantes; où, dans le royaume très-chrétien,

l'athéisme, qui n'avoit pas encore osé prendre la parole à la face des hommes, use de l'horrible faculté de nier l'être nécessaire, jusqu'à exhaler ses fureurs contre Dieu, en des chansons hurlées dans nos temples pour troubler les saintes harmonies de la foi (1); où, loin de reculer d'effroi devant une catastrophe qui a tout bouleversé chez nous; on tente de rallumer les volcans dévastateurs, où l'on parle avec une sorte de tendresse d'une époque qui n'a été que le déchaînement de toutes les passions, le renversement de tous les principes et le débordement de tous les crimes; où de lâches chercheurs de bruit, si bien nommés par Tertullien *animaux de gloire*, poursuivant ce grand fantôme jusqu'à en perdre haleine, oubliant et notre républicanisme de boue et notre despotisme de plomb, sourient à l'image de nouveaux désastres, se plaisent dans l'attente de sociétés mises en pièces, rêvent des institutions nouvelles, s'élevant sur un sol vide de toute institution ancienne; où de basses envies ont remplacé les admirations généreuses; où l'insurrection, si elle ne proclame point à haute voix la ré-

(1) La Mission de Paris, en mars 1822.

volte, appelle dans l'ombre les Seïdes qui peuvent la servir, aiguisant des poignards, si elle ne déploie pas ses drapeaux; où la royauté est insuffisante à protéger les peuples contre eux-mêmes, à sauver les trônes qui chancellent, à retenir les conspirations qui avancent; où des sectaires fanatiques (1), liés par des mystères horribles et d'affreux sermens à une puissance invisible, courent au crime ainsi qu'à un triomphe; où une malveillance ingrate, qui n'épargne rien et qui pervertit tout, appelle étrangers ces guerriers qui inquiètent, parce qu'ils sont incorruptibles, qui se montrèrent toujours dignes et de leur pays et du nôtre, et dont la vaillante fidélité, aux jours de malheur, eût défendu l'autel comme le trône; où enfin tout ce qui étoit révéré, importune, depuis que le grand nombre, pressé de jouir, dévore sans avenir son existence d'un moment.

Le silence de la honte, ou le langage de l'indignation ne convient-il pas à un temps où nos presses infatigables empoisonnent toutes les conditions de ces feuilles journalières qui vont salir jusqu'à la chaumière du pauvre,

---

(1) 1822.

de ces dépôts infects qui tuent les nobles croyances, de ces rapsodies autrefois clandestines et maintenant préconisées, qui, sous un obséquieux jargon, cachent les allusions les plus malignes, sous le vernis du ridicule les satires les plus amères, sous le voile de la modération les excès de l'intolérance, le mépris de l'homme sous le masque de l'humanité, et les turpitudes du libertinage sous le manteau de la sagesse? Faut-il plus que des larmes dans un temps où il faudroit que l'énergie succédât à la foiblesse, l'activité à l'inaction, l'inflexibilité à l'indulgence, la vigilance à une imprévoyante sécurité; où il faudroit que de bonnes lois se reconnussent à leurs atteintes inévitables, à la terreur qu'elles inspireroient aux méchans, à la rigueur dont elles frapperoient les coupables; où il faudroit que dans l'ordre politique il fût aussi impossible au criminel d'échapper au glaive de la vindicte publique que dans l'ordre moral de se soustraire aux remords; où il faudroit que la justice enfin fût aussi inexorable que la conscience; où les cœurs rétrécis ne sont plus à leur aise que dans l'absence de tout frein; où toutes les maladies de l'orgueil repoussent tous les remèdes; où les esprits affaissés contemplent

avec une égale incurie la vérité et le mensonge ; où les intelligences dégradées rougissent de leur origine et s'efforcent d'en effacer jusqu'au souvenir ; où quelques-uns, effrayés sans doute de l'idée d'avoir une âme, professent la science du néant ; où éclatent de toutes parts des blasphêmes hautains, d'insolentes moqueries, des scandales inouïs ; où réparer c'est détruire, régénérer c'est corrompre, et refaire la société, c'est la perdre ?

Seroient-ils indiscrets les gémissemens de notre sacerdoce consterné, dans un temps où rien ne semble encore garantir de sa propre ardeur l'âge inexpérimenté de toutes les effervescences ; où une jeunesse, l'espoir de la patrie, menace d'en être le fléau, se disposant ainsi à payer à la génération qui l'a précédée les leçons qu'elle en a reçues ; où il n'y a ni regret du passé, ni repos dans le présent, ni sûreté pour le futur ; où des conducteurs improvisés par les circonstances, et dispensés de tout noviciat, laissent flotter au hasard les rênes qui leur sont confiées ; où la littérature, autrefois l'honneur de nos contrées, n'est plus qu'une spéculation presque générale de licence et d'infamie ; où l'argent est la première des supériorités sociales, et prétend même être la seule ; où la distinction du juste et de

l'injuste ne commence pour plusieurs que devant les tribunaux; où la scélératesse n'est pour l'enfance vagabonde qu'une distraction dont elle amuse son oisiveté; où l'on supplée à la discussion par l'invective, au raisonnement par le sophisme, et à l'impartialité par l'audace; où il n'y a pas de chimère qui n'ait son partisan, pas de folie qui n'ait son enthousiaste, pas d'exagération qui n'ait son avocat, pas de venin qui n'ait son distillateur, pas d'absurdité qui n'ait son fanatique; où la fraude a sa candeur comme la probité, la dépravation sa naïveté comme l'innocence, et la perfidie son salaire comme la loyauté; où l'incrédulité tâche de ranimer sa vieillesse aux sources mêmes où elle puisa la vie, et où, exhumée par ses soins, la vaste encyclopédie de ses impostures reparoît sous toutes les formes, vendue à qui peut la payer, donnée à qui ne peut que la lire, resserrée en d'économiques volumes pour toutes les classes, sans que les gardiens naturels de la salubrité des États s'opposent à la contagion?

Eh quoi! malheur à nous si notre courage abattu fléchissoit jamais sous le poids du temps où nous vivons! C'est parce qu'il n'y a plus de foi qu'il faut redire son berceau, son établissement, même ses combats; c'est parce que

la société tout entière est occupée de la grande lutte entre le bien et le mal, et que le bien et le mal semblent se disputer plus que jamais l'univers comme la lumière et les ténèbres, qu'il faut offrir aux yeux le magnifique ensemble du christianisme, éternelle réponse à ses détracteurs ; c'est parce que la religion est couverte de plaies qu'il faut redire sa beauté, sa puissance, ses victoires; c'est parce que les œuvres divines sont appelées à la barre des jugemens humains qu'il faut redire leur source, leur sanction, leur évidence; c'est parce que la duplicité des méchans ne cesse de tendre des piéges à la simplicité des bons qu'il faut prémunir celle-ci contre les machinations de celle-là; enfin, c'est parce qu'on ignore, ou qu'on oublie, ou qu'on insulte notre doctrine, qu'il faut renforcer notre voix pour la défendre, et conclure ensemble de son examen qu'elle est l'ouvrage du Seigneur, soit qu'on la considère dans la nature des moyens qui la fondent : *première partie;* soit qu'on la considère dans la nature des objets qui la constituent : *seconde partie*.

PREMIÈRE PARTIE.

Oh! combien il importe, dans les temps où nous sommes, de montrer le concert qui existe entre la raison et la foi! combien il est urgent de se prémunir contre l'incrédulité, aux yeux de laquelle la foi et la raison sont deux souveraines rivales qui se disputent mutuellement l'empire du monde spirituel! en sorte que les hommages exigés, les lois imposées, les arrêts prononcés par l'une sont désavoués, contredits, annulés par l'autre; en sorte que ce sont deux juges ou deux tribunaux qui ont chacun un ressort si distingué, que ce qui est soutenu comme prouvé par le théologien doit être rejeté comme faux par le philosophe; en sorte que nous ne pouvons devenir raisonnables qu'en cessant d'être fidèles, ni devenir fidèles qu'en cessant d'être raisonnables. Cependant, y a-t-il une contrariété réelle entre la raison et la foi? ont-elles une origine différente, et des droits, des maximes, des prétentions opposés? leur dissemblance empêche-t-elle qu'elles ne soient deux rayons du même soleil d'intelligence *qui éclaire tous les esprits*, deux émanations du même Dieu, deux filles du même père de *tout don parfait*? L'une n'est-elle pas cette lumière primitive

En effet, pour une intelligence droite et saine, il suffit que tout soit miraculeux dans le fondateur de notre doctrine : or, J.-C. n'a-t-il pas été chanté par des prophètes qui développent tout son avenir? Et des prophéties sont des miracles, quand le temps les a ponctuellement justifiées. J.-C. n'a-t-il pas commandé aux élémens, à l'enfer, à la mort? ses vertus sont-elles des vertus humaines? ses conversions, ses guérisons, ses résurrections ne sont-elles pas des bienfaits au-dessus des pouvoirs ordinaires? Enfin, tout n'est-il pas surnaturel dans l'instituteur : les hérauts, les livres de sa religion? Tâchons de ne pas succomber sous l'importance de la thèse que je soutiens, de mettre de la clarté dans l'ensemble et dans les détails, et de réconcilier l'impiété avec la foi.

Vous connoissez, M. F., les oracles qui précèdent la venue de J.-C. dès la naissance du monde, c'est-à-dire, l'annonce d'un messie libérateur, répétée d'âge en âge, sans interruption, fidèlement conservée dans la famille d'Abraham, transmise à une nation tout entière comme son plus précieux héritage. Les Abel et les Noé, les Isaac et les Joseph, les Melchisédech et les Moïse, les Aaron et les Josué, les David et les Salomon, les Zorobabel et les Esdras, forment une race choi-

sie dont la légation expresse est d'ébaucher successivement ce que J.-C. doit être un jour, et ce que nous devons être par lui. Les événemens qui composent leur histoire ne sont que la figure des événemens, qui seront la réalité de la sienne; et chaque trait de l'une correspond à quelque trait de l'autre. A leurs yeux le futur n'a point de nuages : ils franchissent d'une aile hardie l'intervalle des siècles, indiquent la tige sortie d'Israël, désignent l'enfant d'amour, dans un langage jusqu'alors ignoré. C'est l'ange du testament, le saint des saints, le destructeur de l'alliance que les hommes avoient contractée avec la mort; le médiateur du pacte qui les rend à la vie. C'est le fils de Dieu : ils voient son Église bâtie sur le roc, les régions les plus lointaines se ranger sous l'étendard de l'*envoyé*, les rois se tenir devant lui dans le silence, et ses ennemis, qui rejettent ses incompréhensibles mystères, se jeter en des erreurs plus incompréhensibles encore. Enfin, ils voient tous les peuples réunis dans sa doctrine, dont le caractère singulier est de nous faire libres, parce qu'elle enchaîne l'orgueil qui nous fait esclaves.

Eh bien, c'est avec ces antécédens que J.-C. va paroître en Dieu : il veut la lumière pour témoin et pour juge de sa puissance. Loin

religion, partout supérieure aux temps et aux lieux, orne son cortége de la fécondité avec laquelle elle épanche ses trésors? Dirai-je que si la persécution lui ravit ses enfans, de ses entrailles déchirées naissent d'autres enfans qui l'indemnisent de ceux qu'elle a perdus? Dirai-je que si les premiers tyrans ont d'implacables successeurs, qui s'acharnent contre elle, fière des blessures qu'elle reçoit de leurs violences, elle n'en recrute pas moins son armée fidèle dans les armées chancelantes du paganisme? Dirai-je que si l'incrédulité se moque de ce qui l'accable, calomnie ce qui l'accuse, se débat en argumens captieux pour obscurcir l'évidence, la succession des martyrs, dans les premiers siècles du christianisme, n'en est pas moins un miracle permanent; que le courage de ces candidats de l'éternité, *æternitatis candidati*, est plus grand que nature; que, lorsque nous considérons qu'il leur étoit facile d'échapper à la mort par un mensonge ou par une simple restriction mentale, qui pouvoient après tout être suivis de repentir et de pardon, il faut avouer malgré soi qu'il y a là quelque chose au-dessus de l'homme; que l'on conçoit bien un parti exalté par une circonstance extraordinaire, qui se dévoue à d'extraordinaires épreuves, mais qu'on ne sau-

roit concevoir une multitude de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui pendant trois cents ans confesse la même foi au milieu de l'appareil de tous les supplices; qu'il faut reconnoître alors que c'étoient des créatures d'une autre espèce que la nôtre, ou qu'ils recevoient de ces secours prodigieux que l'établissement de la religion nouvelle rendoit communs et nécessaires; qu'on ne doit plus s'étonner que ce généreux Étienne soit animé dans ses derniers momens par l'apparition de la divine personne à laquelle il sacrifioit sa vie, et que le Sauveur lui-même, d'après la tradition de l'Église de Smyrne, ait visiblement soutenu le magnanime Polycarpe dans les amertumes de sa douloureuse agonie? Dirai-je que si l'hérésie essaie de mutiler la foi, pour se délivrer de la gêne qu'elle impose, la foi n'en élève pas moins sa tête couronnée de majesté, d'espérance et de résignation; que sa vérité est jugée incomparablement plus belle que l'Hélène des Grecs, *incomparabiliter pulchrior est veritas christianorum quàm Helena Græcorum;* que les sophistes qui travaillent à la prendre dans leurs filets, n'ont tissu que des toiles d'araignée, *telas aranearum texuerunt?* Dirai-je que si les ténèbres de l'ignorance se pressent, en s'épaississant, à la

suite des aveugles dévastations de la barbarie, le flambeau de l'Évangile n'en étincelle que d'une manière plus frappante sur ce fond obscur? Dirai-je enfin que si l'obstination de quelque aréopage dispute à J.-C. sa divinité, il en est puni par l'odeur de l'encens qui fume autour de ses autels, et par la conviction, à laquelle il ne peut se soustraire, que l'univers entier sera bientôt à genoux devant ses vertus.

Les vertus de J.-C.! c'est la perfection sans tache; c'est manifestement la perfection divine qui consent à nos formes pour quelque grand dessein. Quelle simplicité dans ses œuvres! quelle lucidité dans ses leçons! quelle affabilité dans tous ses discours! Il est aussi occupé de la terre que du ciel; rien ne lui est indifférent, pas même l'enfance. Dans sa vie, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire; on discerne les intérêts de Dieu; on apprend les intérêts de l'homme, on médite des théories sublimes et des pratiques plus sublimes encore. Ses exemples, le cœur s'en empare et les grave comme des souvenirs qui lui sont chers. On l'accompagne aux noces de Cana; on est avec lui aux funérailles du bien-aimé de la veuve de Naïm, et on ressent les joies d'une mère qui retrouve son fils unique. On assiste à l'étonnante scène de Béthanie; on partage la désolation des sœurs

de Lazare, leur pieuse confiance et la sainte hospitalité qu'elles exercent envers celui qui reprend à la mort sa proie comme il donne la pâture aux oiseaux : dans la vie de J.-C., tout émeut, tout console, tout instruit.

Les vertus de J.-C. ! c'est la douceur sans altération. Aussi J.-C., qui a tant de droits aux respects de la multitude, loin de s'offenser de son attachement volage à des chefs dont le ministère est fini, la captive par sa bonté, la gagne à lui par l'emploi des plus délicats ménagemens, l'écoute avec une patience que son ingratitude ne lasse jamais. Si quelquefois il lui adresse des reproches, il en tempère la sévérité, et oblige les adversaires de sa doctrine à avouer que ce n'est pas sa propre gloire qui l'affecte; et qu'il ne songe qu'à ses frères. Rien ne l'agite, rien ne le trouble, rien ne le déconcerte, parce qu'il connoît nos fragilités et nos inconstances : on s'aperçoit aisément qu'il recueille au dedans de lui la nourriture invisible de laquelle il tient cette supériorité de science qui l'égale à son père; on s'aperçoit encore qu'il est trop riche de son propre fond pour s'inquiéter de ce qui lui manque du côté des autres. Aussi, que l'indocilité ou la haine se soulève contre sa personne ou contre sa doctrine, son amour et son zèle ne se refroidissent

jamais : c'est toujours le pasteur le plus tendre et l'ami le plus généreux : il n'a qu'un désir, c'est celui de donner sa vie pour nous ; et ce désir, il l'appelle le désir des désirs. Il n'a qu'un désir qui l'absorbe et l'oppresse, le désir de consacrer toutes les vertus.

Les vertus de J.-C. ! c'est la magnanimité sans foiblesse qu'il déploie à ses derniers momens. Que l'incrédulité triomphe des ignominies de sa mort, elles ne blessent point sa divinité. Ces ignominies sont tellement de son choix, qu'il les prédit à ses apôtres, qu'elles deviennent le sujet familier de ses entretiens, qu'elles forment l'objet de ses vœux ardens, et que ses ennemis n'agissent jamais contre lui qu'à l'instant et de la façon qu'il juge à propos de leur en laisser la liberté et le pouvoir. Au contraire, il leur arrache la déclaration la plus solennelle de ce qu'il est, par les remords du disciple qui l'a trahi, par les aveux des témoins qu'on interroge, par la sentence du magistrat qui le condamne, par le nombre des victimes immolées ensuite à cause de lui, qui fait ainsi de l'amour une puissance aussi forte que la mort, qui, par la sienne, affranchit l'homme moral des doutes qui perpétuoient son enfance, résout toutes les difficultés de notre origine, et divinise jusqu'à la douleur par son exemple :

ainsi, les opprobres qu'il endure ne servent qu'à me dévoiler ses attributs ; et, loin que le mystère de sa passion le rabaisse à mes yeux, j'en tire la conséquence des deux natures qu'il renferme : si ce qu'il souffre suppose qu'il est homme, la manière dont il le souffre me démontre qu'il est Dieu. Il ne tombe dans la tristesse que lorsqu'il prend notre place vis-à-vis de la justice d'en haut, que lorsqu'il est seul devant son père, que le ciel est sourd contre lui, et qu'il va mourir pour le désarmer ; hors de là, et dans le temps même que toutes les fureurs se déchaînent pour l'accabler, il prouve qu'elles ne sont que les exécutrices de sa volonté : une seule de ses paroles renverse les soldats qui le cherchent. Quand ses mains sont attachées au gibet de notre délivrance, c'est alors qu'il secoue le monde, qu'il ouvre les tombeaux, et revêt le soleil d'un habit de deuil inexpliquable aux regards de la Gentilité : enfin il expire, et la cédule de notre captivité est détruite, et le règne de la grâce commence, et sa croix passe du lieu des supplices au front des Césars. Non, une telle mort n'est point une défaite : c'est une victoire signalée par tous les miracles comme par tous les bienfaits.

Et déjà sa vie n'avoit-elle pas été signalée

par des bienfaits sans nombre, et par une charité sans repos? Mais comme si J.-C. craignoit que sa charité ne suffît pas à toutes nos misères, il a voulu créer la charité humaine, en faire une loi et un plaisir, afin qu'il y eût toujours des représentans de la charité divine, et, aussi, pour mûrir les sentimens fugitifs, les développer, les étendre par des motifs puisés et dans le présent et dans l'avenir : la charité humaine qui, jamais satisfaite d'émotions stériles, ne goûte de bonheur que dans le malheur soulagé; la charité humaine que les barrières de l'opulence n'empêchent pas d'entendre les accens de l'infortune, et qui sait aller droit à la prospérité et à la mollesse; la charité humaine, dont la clandestinité ingénieuse se plaît à enfouir ses largesses dans les réduits où gisent l'abandon, la pudeur et même le crime; la charité humaine qui subit sans répugnance le sacrifice de ce superflu trop souvent inutile ou dangereux que l'on confond aujourd'hui avec l'impôt général du luxe; la charité humaine, dont la prérogative, qu'elle ne peut tenir que de la charité divine, est de réparer tout; la charité humaine par laquelle les fléaux disparoissent ou s'adoucissent, et qui corrige jusqu'à l'inclémence des saisons; la charité humaine qui crie aux puissans, de par la nature

et J.-C., que multiplier les bienfaits c'est se reproduire, et que jouir seul c'est s'éteindre ; la charité humaine, dont le salaire est dans la conscience et surtout dans le ciel ; la charité humaine! si un Dieu n'en est pas l'auteur, nommez-moi celui qui l'a inventée ; je cours lui ériger des statues, et même des autels ! Concluons qu'il faut se résoudre au pyrrhonisme, si les miracles de J.-C. ne sont pas d'un Dieu, si ses vertus ne sont pas d'un Dieu, si ses bienfaits ne sont pas d'un Dieu.

Vous inscrirez-vous en faux contre les archives de notre doctrine? Vous ne l'oseriez pas : car un de leurs plus beaux titres est de ne ressembler qu'à elles-mêmes. Ce qui les distingue des ouvrages sortis de la main des hommes, c'est cette ingénuité persuasive qui s'élève aux choses les plus élevées et descend jusqu'aux plus petites ; c'est cette fertile variété de leçons où l'esprit trouve sans cesse de quoi s'éclairer et le cœur de quoi s'épurer ; c'est cette précision dans les termes et cette étendue dans les idées, le cachet de l'inspiration ; ce sont ces aperçus vastes et substantiels qui résolvent sans ambiguité le problême de notre origine ; c'est cette philosophie tout en action, bien différente de notre philosophie tout en calcul ; c'est cette diction sans ornemens et sans en-

flure, mais pleine, dans sa naïveté, d'une instruction solide qu'on chercheroit en vain dans nos livres profanes; ce sont ces allégories touchantes, le charme de l'enfance et les premiers délassemens de sa raison : tels sont les rapports sous lesquels nous devons considérer ces archives qui s'entretiennent avec tous les âges comme avec tous les états, et avec tous les entendemens comme avec tous les siècles; ces archives dont aucune page n'a été interpolée par aucune fraude, dont aucune ligne n'a été effacée par aucune hérésie, dont aucune syllabe ne s'est perdue dans aucun naufrage; ces archives dont l'authenticité ne peut être mise en doute que par les insensés qui doutent de tout. S'inscrire en faux contre elles, seroit donc un acte de démence.

Voilà pourtant le tableau abrégé des miracles, des vertus et des bienfaits de J.-C.; et c'est en présence de ces miracles, de ces vertus et de ces bienfaits que je viens soutenir la cause de la foi : la foi, immortelle souveraine, à laquelle la perpétuité sert de force, la sainteté de richesse, et l'humilité de domination; la foi, seule défense contre une sagesse ennemie de toute vérité, qui a déplacé toutes les croyances, et contre une morale, ennemie de toute contrainte, qui a dégagé de tous devoirs; la foi,

qui, sans se croire jamais obligée de rendre compte de ses mystères, est toujours prête à rendre compte des moyens qui l'ont fondée; la foi dont on peut dire que si tout étoit obscur en elle, nous marcherions comme à tâtons dans une anxiété désespérante, mais aussi que si tout y étoit clair, notre témérité se livreroit à la décevante pensée que nous sommes ici-bas dans la patrie des manifestations; la foi, supplément nécessaire à notre intelligence dont les lueurs trompeuses et vacillantes marquoient à peine quelque nuance indécise, lorsque, d'après sa condition aussi triste qu'irrémédiable avant la mission de J.-C., elle étoit livrée à elle-même; la foi, dont les perceptions, si j'ose ainsi parler, sont bien plus certaines que celles des yeux, puisqu'en la présence de son auteur l'*aveugle voit;* la foi, qui chasse le doute de la maison de Dieu, *fides dubitationem eliminat de civitate Dei;* la foi, qui ne charge pas la raison d'un fardeau qu'elle ne sauroit porter, mais qui, n'étant ni le jour ni la nuit, ménage nos timides paupières, entr'ouvre un coin de ses ombres pour nous tranquilliser, et nous invite elle-même à étudier la nature des objets qui constituent sa doctrine.

SECONDE PARTIE.

Qu'il est à plaindre l'incrédule qui ose entrer en lice avec la raison de Dieu, lui envier ses augustes décrets, et prétendre que ses mystères sont contre notre raison, parce qu'ils sont au-dessus d'elle! Je le sais, les mystères de la raison de Dieu sont au-dessus de la nôtre : mais sont-ils contre elle, si on examine la nature des objets qui les constituent? Quand on veut être sincère, on s'épargne de bien longues et de bien pénibles discussions. Ce que nous avons intérêt de préciser dans la question présente, c'est que la foi à nos mystères est absolument conforme à notre raison, parce que notre raison doit croire à tout ce que Dieu lui enseigne; que, lorsqu'elle a la démonstration du fait, elle n'a plus rien à opposer à la révélation; que nos mystères sont des dogmes positifs, que l'homme adopte par le sentiment de ce qu'il doit à l'autorité divine et à l'autorité humaine, bien constatées; et qu'il y a une folle arrogance à se perdre dans l'infini, quand on se perd dans un grain de sable. Vous connoissez maintenant, et notre zèle vous les a exposés avec franchise, vous connoissez maintenant les signes visibles, les preuves extérieures, les événemens notoires

qui se rattachent à nos mystères; et, si pénétrant ensuite d'un œil respectueux, et autant qu'il est donné à notre intelligence, dans la nature de leurs objets... oh! que de rayons vraiment divins jailliront de leur profondeur vraiment divine! Comme notre raison, si elle n'est pas séditieuse, comme notre raison, déjà avertie par les merveilles de leur publication, se courbera humblement sous les motifs de crédibilité qui les entourent! Elle ne sondera pas les intentions du ciel; mais elle gardera soigneusement le mérite d'une soumission sans murmure. Pourroit-elle refuser, à celui qui a tout fait, le droit de nous soustraire quelques parties de son ouvrage? Le chrétien croit aussi parce qu'il aime, parce qu'il sait que Dieu, dans sa bonté, proportionne les ressources aux besoins, et que la noblesse de notre raison est dans sa docilité. O mon Dieu! s'écrie-t-il, je fais mes délices de la splendeur voilée qui environne vos mystères, *nox illuminatio mea in deliciis meis;* votre doctrine est une doctrine d'amour, et c'est pour cela qu'elle est de vous: l'homme n'invente pas ainsi; un Dieu seul a pu la révéler, parce qu'un Dieu seul a pu la créer. Si donc l'homme s'opiniâtre à ne pas croire, c'est qu'il est ingrat; et il est ingrat, parce qu'il est aveugle. Il ne voit pas

que l'intelligence divine a enfermé l'intelligence humaine dans un cercle d'épreuves dont elle ne sortira que lorsqu'il n'y aura plus d'épreuves ; que si elle s'exhausse dans sa présomption, elle s'abîme dans sa petitesse ; que, dans l'ordre de la foi, vouloir tout comprendre, c'est vouloir être l'égal de Dieu ; qu'il faut laisser dans le nuage ce qu'il nous cache ; qu'il faut des mystères obscurs pour être crus, comme il faut des préceptes clairs pour être observés : *sicut tenebræ ita et lumen ejus.* Mais la foi n'asservit pas la raison, elle la guide ; elle ne condamne pas notre avidité de savoir, elle la retient ; avec elle, cesse l'anarchie des opinions : les intelligences viennent se ranger autour de leur centre, qui est Dieu ; car la foi a le siége de son empire dans le ciel : elle n'est que sa sujette, la raison, heureuse de s'appuyer toujours, dans les choses de la religion, sur une autorité plus infaillible qu'elle, sans la moindre crainte de déprimer l'excellence de ses propres attributs !

Est-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de la Trinité ? En Dieu, dit un auteur célèbre, il y a *nombre ;* en Dieu, il n'y a point de *nombre*. Quand vous comptez les trois personnes, il y a *nombre ;* si vous demandez ce que c'est, il n'y a plus

de *nombre ;* vous n'avez que l'unité : *quia tres sunt, tanquam est numerus, si quæris quid tres, jam non est numerus.* Ailleurs, il compare le Verbe à la lumière que le soleil produit, sans aucune altération de son éclat ; et l'Esprit saint, qui unit par l'amour le père au fils, est le type ineffable de notre charité mutuelle : plus loin, dominant encore plus haut, sans jamais s'égarer dans son vol, il aperçoit, à travers les régions où habite Dieu, trois personnes liées par des rapports indissolubles ; en sorte que dans le fond le plus intime de son existence, Dieu lui-même est une grande et éternelle société, modèle de toutes les autres. Je l'avoue, ici on est réduit au silence ; mais c'est le silence de l'extase : on est stupéfait de notre économie céleste ; mais c'est la stupéfaction du ravissement : on succombe à la seule idée de cette inénarrable politique qui confond toutes les idées ; mais c'est l'anéantissement de l'admiration. Et je ne m'étonne plus de l'hommage du plus dangereux et du plus éloquent ennemi de la révélation : *plus je m'efforce de contempler l'essence de Dieu, moins je la conçois. Mais elle est, et cela me suffit. Moins je la conçois, plus je l'adore : et le plus digne usage de ma raison est de me prosterner devant elle.* Quelle leçon pour l'impie dans

cette invocation du plus superbe des sophistes, et du plus subtil des raisonneurs! Mais aussi, que de vaines et fâcheuses inductions dans ce qui la précède et ce qui la suit! Quels regrets d'être si peu souvent d'accord avec le plus séduisant des écrivains!

Est-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de la tache originelle? Outre l'idolâtrie tout entière qui chantoit l'homme animé par le souffle qui anime tout, le ciel descendant jusqu'à lui pour le rapprocher de son créateur; la créature d'abord innocente et heureuse; tous les maux répandus ensuite sur la terre par l'imprudence d'une femme; l'attente d'un meilleur avenir: fictions brillantes qui ressemblent à des souvenirs à demi-effacés. Ecoutons, et ce docteur de la Grèce, que l'exagératrice antiquité saluoit du nom de *divin*, et ce perfide artisan de ce gros dictionnaire d'arguties captieuses, et ce poëte de colossale réputation, qui a fait, de nos jours, tant de victimes de la désastreuse célébrité de ses talens : l'un assure que les facultés de l'homme ont été dégradées après sa formation, et que le monde seroit la proie du désordre, si les enfans n'acquittoient point la dette de leurs pères ; le second, que sans la révélation, notre origine est un labyrinthe

inextricable, que notre berceau a été souillé de quelque crime, et qu'il a fallu une nouvelle arche devant laquelle s'arrêtassent les flots contagieux du péché, comme autrefois les flots miraculeux du Jourdain s'arrêtèrent devant l'arche des Hébreux ; le troisième, qu'aucune doctrine, excepté la doctrine chrétienne, ne peut statuer sur l'énigme du mal, que de sérieuses difficultés s'y rencontrent : mais qu'après tout, il vaut mieux avoir un terrain éprouvé pour y semer une opinion, que de construire en l'air; que le christianisme offre assez de garanties pour ne pas chercher ailleurs ce qu'on n'obtiendroit nulle part. On me pardonnera, je l'espère, d'avoir étayé ma cause de trois bruyantes renommées, qu'il est assez rare d'avoir en sa faveur.

Est-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de l'incarnation et de la rédemption ? Si les abaissemens de J.-C. scandalisent au premier coup d'œil, l'homme ne se sent-il pas agrandi par leurs étonnans résultats ! La sainteté de Dieu vengée, sa foudre muette, Dieu qui aime tant l'homme qu'il veut recommencer son image ! toutes les sublimités sont là, s'écrie l'orateur, dont on n'est pas plus jaloux que de l'astre qui nous éclaire ! Et la rédemption, où sont conciliés les intérêts

les plus discordans en apparence, où Dieu ne perd rien de ses droits, et où l'homme est réintégré dans les siens, où l'un trouve une hostie qui l'apaise, et l'autre une hostie qui l'absout! Pour la raison la plus défiante, qu'y a-t-il à censurer dans un plan qui balance équitablement les infirmités et les remèdes, pourvoit aux misères de l'homme sans toucher aux perfections de Dieu, allie, avec une prudence qui n'est point de l'homme, l'indulgence à la sévérité, rétablissant tout sans rien détruire, adaptant les secours aux obstacles, nous laissant nos passions comme un monument douloureux de justice, et nous montrant, pour les y clouer, un précieux monument de clémence? Qu'y a-t-il de si offensant dans le dogme de notre rachat, où un Dieu épuise sa charité et devroit épuiser notre reconnoissance? Le paganisme lui-même devinoit le mal sans deviner la guérison; et des chrétiens, qui ont appris dans leur catéchisme la guérison en même temps que le mal, semblent quelquefois disputer avec le ciel sur l'évidence du bienfait qui peut seul leur en ouvrir les portes: comme si leur vile et dégradante ambition se bornoit à n'être que des machines; comme si la raison ne devoit pas se taire devant un ouvrage où, par une consistance réciproque, toutes les par-

ties s'unissent pour nous offrir, en des relations nécessaires, une harmonie complète entre l'ancienne et la nouvelle alliance : devant un ouvrage qui expose à nos regards le tableau de notre réhabilitation présente et de nos espérances futures; devant un ouvrage que continue un ministère d'une autorité sensible à tous, se renouvelant sans cesse, et toujours le même, répétant aujourd'hui ce qu'il disoit hier, dans les mêmes termes, et parlant, sans y changer un *iota*, le langage de son fondateur; devant un ouvrage sur lequel on lit, pour répondre à ceux qui reprochent à la foi de ne pas visiter tous les peuples en même temps, que Dieu, dans l'ordre surnaturel, est le maître de suivre la route qu'il s'est prescrite dans l'ordre naturel, où tout se développe par degrés!

Est-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de l'eucharistie, ce chef-d'œuvre de tendresse, ce gage de salut et de bonheur, ce miracle de puissance qui nous lègue le corps et le sang d'un Dieu; ce mystère, le premier entre tous les mystères, que le cœur embrasse au défaut de l'esprit, et qui ne sera jamais combattu que par l'insensibilité? Mais pourquoi les ennemis de ce dogme ne remontent-ils aux sources que pour les corrompre, et à la tradition que pour altérer ses

oracles? Qu'attendre d'eux, lorsqu'ils ne songent qu'à pallier les désavantages de leur cause par des assertions insidieuses, lorsqu'ils recourent à des subtilités tortueuses pour n'être pas atteints par la droiture de nos démonstrations, lorsqu'ils se jettent à l'improviste en des questions incidentes pour détourner l'attention de la question principale, lorsqu'ils prétextent des innovations dans les mots pour donner lieu de croire que nous avons innové dans les choses, lorsqu'ils entreprennent de persuader que le neuvième siècle a vu naître le dogme de la *présence réelle?* comme si une révolution de ce genre avoit pu s'effectuer universellement sans contradiction et sans réclamation de personne. N'est-ce pas une opiniâtreté bien inouïe de vouloir lutter seuls contre tous les documens, contre toutes les annales, contre toutes les variations de l'erreur? S'il y a un fait incontestable, c'est le fait de l'eucharistie qui naquit avec le christianisme; le fait de J.-C., qui a toujours résidé avec ses enfans, au fond des catacombes, sur le tombeau des martyrs, et depuis, dans les lieux spéciaux que le génie de la religion a érigés en son honneur; le fait du bon sens, qui a toujours adhéré à un dogme pour lequel on ne sauroit avancer d'un pas dans l'histoire sans y trouver des témoignages irré-

cusables de son antiquité; enfin, à un dogme reçu, depuis deux mille ans, de génération en génération, à un dogme cru d'âge en âge, sans lacune, par plus de cent millions de catholiques!

Mais le dogme de l'éternité des peines est-il admissible? ne discrédite-t-il pas, à lui seul, tous les autres dogmes? n'est-il pas injurieux à la bonté suprême? D'abord, M. F., Dieu cesseroit d'être bon, s'il cessoit d'être juste: et nier la justice de Dieu, c'est nier Dieu lui-même. Il y a plus; c'est introduire la confusion dans le gouvernement du monde, c'est renverser l'ordre par celui qui est essentiellement l'ordre: quant à la durée des peines, si on venoit opposer la miséricorde à la justice, j'ajouterai que le dogme du purgatoire explique le saint accord qui existe entre l'une et l'autre, et cependant que toute moralité disparoît si l'énormité du crime n'est pas la mesure de l'énormité du châtiment: or la malice de l'homme, qui attaque Dieu, n'est-elle pas infinie comme la bonté de Dieu qui a sauvé l'homme? ou faudroit-il que Dieu, par un prodige contraire à ses voies, annihilât une âme pour désarmer sa justice? Exigeroit-on que dans la vie des indemnités, après un laps de temps révolu, le crime usurpât le salaire de

l'innocence? Que dis-je? Ah! si ce ne fut pas trop, pour la charité d'un Dieu, du calvaire et de la mort, seroit-ce trop, pour notre ingratitude, de l'enfer et de l'éternité? Au reste, M. F., cette éternité n'est douteuse que pour les méchans qui s'y précipitent en aveugles. La conscience gagne la raison, la raison se révolte contre la foi, parce qu'avec la foi il y a des remords, et qu'on voudroit arracher Dieu de son tribunal pour ne pas entendre sa foudre. Enfin on cesse de croire, parce qu'on a le besoin de ne croire plus. C'est la marche des passions : impatientes de tout frein, les iniques qu'elles sont! toujours elles accusent l'éternité des peines, et ne glorifient jamais l'éternité des récompenses. Quant au dogme de la rémission des péchés, je répondrai que J.-C., pour le marquer de son sceau lorsqu'il le promulguoit, rendoit en même temps la santé à un paralytique de trente-huit ans : *Tunc ait paralytico : Surge; tolle lectum tuum, et vade in domum tuam.*

Enfin, seroit-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de la résurrection des corps? Prêtez l'oreille : la mort, avec toutes ses embûches, échoue contre notre âme; elle n'est pas capable de nuire à cette noble partie de nous-mêmes qui n'a rien à redouter

que de son auteur. Toutes ses ombres ne pourroient ternir un si beau rayon. Mais comment l'âme et le corps sont-ils unis ensemble? Quel caprice a rassemblé les disparates qu'on appelle l'homme? Prêtez encore l'oreille : c'est que la créature a dérangé l'architecture du créateur : voilà le problême. Le créateur réparera ce qui manque à l'édifice : voilà la solution. Ame vertueuse, ne te plains pas si le créateur laisse tomber ta vieille enveloppe pour la rétablir dans un meilleur état. Cependant il est nécessaire que tu partes, jusqu'à ce qu'il ait refait ta première maison. Il t'offre lui-même son palais, pour y attendre, en repos, l'entière restauration de ton ancienne demeure. Quelle profonde investigation des desseins d'en haut! Ne semble-t-il pas que l'investigateur ait été admis dans les conseils de Dieu?

Je le sais, cette théologie du ciel est étrangère à la logique d'ici-bas : nos efforts s'y consument, mais la dignité de l'homme s'y retrouve. Ce qui nous anéantit à nos propres yeux semble en même temps nous agrandir par le contraste entre l'espace que nous occupons dans le monde et l'étendue que la foi ose parcourir. Il y a dans les sommités extraordinaires de la foi quelque chose qui opprime,

mais il y a aussi quelque chose qui relève. On rampe avec la science humaine; on plane avec la science divine. Avec la science divine, mon entendement s'enorgueillit de ce qu'il ne peut saisir, sûr que ce qu'il ne peut saisir lui vient de celui qui dispose tout, qui connoît tout, et diffère l'*intuition* de tout pour d'autres jours. L'incrédulité est une sécheresse froide qui déplaît aux têtes supérieures: le doute lui-même, qu'est-il, sinon la conscience que l'esprit a de sa foiblesse, et comme le regard troublé d'une raison qui s'éteint? Aussi tous nos vrais grands hommes ont été de vrais grands chrétiens; on a vu même d'admirables génies retourner à la foi par le chemin de l'incrédulité. Leur pensée vigoureuse, arrivée au néant, ne s'arrêtoit pas au bord de ce vide immense; elle s'y plongeoit tout entière, si j'ose ainsi dire, le traversoit sans regarder derrière elle, et alloit donner la main à la vérité de l'autre côté de l'abîme. Ces mâles esprits sentoient que l'incrédulité n'est que le chaos moral; qu'on ne peut rien concevoir sans un maître de toutes les conceptions; que la raison doit avoir une règle; que c'est une erreur féconde en désastres de se persuader qu'elle n'est soumise à aucune loi; qu'affranchir la raison de toute obéissance et de tout devoir, la décla-

rer indépendante, c'est transporter la licence dans le monde intellectuel, d'où elle tombe tôt ou tard dans le monde social; que l'univers doit avoir une croyance, et que si, dans cette croyance, il y a des mystères, il faut s'en tenir à l'autorité du plus grand nombre, et surtout à celle des gens de bien, parce qu'il vaudroit encore mieux se tromper avec la vertu qu'avec le vice, et qu'au surplus toute la création n'est qu'un mystère; que le plus sûr est de tout ramener à un seul fait, puisque ce fait qui domine ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, c'est Dieu : et ces nobles âmes, trop grandes pour se croire aussi grandes que celui qui les a formées, descendoient ainsi de leur renommée à la simplicité de la foi, précisément parce qu'elles différoient en tout des sophistes de nos jours, qui ne sont exercés qu'à l'ostentation et ne s'enflent que de grands mots, très-souvent inintelligibles pour eux-mêmes. Ils ne tourmentoient point comme eux de leurs énigmes l'enthousiasme crédule; ils avoient cultivé les sciences positives, ou s'étoient signalés par d'utiles découvertes : plusieurs s'étoient approchés de ces grandes lumières suspendues à la voûte du firmament; mais, après s'être élevés de sphère en sphère, ils avoient perdu la force

d'admirer ce qui est au-dessus de toute admiration : n'ayant ni les ailes ni l'œil perçant des chérubins, ils avoient été contraints de reculer devant d'autres infinis cachés dans l'infini.

C'est l'ignorance altière et la médiocrité tranchante qui plantent sur la citadelle de la foi les bannières de la curiosité indiscrète et de la vanité turbulente, tandis que l'humble savant se dit à lui-même : La révélation nous met en commerce avec un être propice et consolateur ; dois-je ne pas estimer à toute sa valeur une secourable union qui me fortifie ? D'ailleurs, M. F., la philosophie avoit en quelque sorte devancé les oracles de la foi ; on les lit, avec un mélange d'erreurs, consignés dans les écrits de presque tous les anciens. Pourquoi ce même Dieu, qu'ils supposent, n'auroit-il pas voulu les dégager de ce mélange par une volonté expresse ? et notre orgueil seroit-il choqué d'un pareil précepteur ? Mais que de faux sages commencent, pour l'honneur de la raison, par douter de tout, et, par le plus insigne abus de cette même raison, finissent par n'avoir honte de rien !

Hélas ! il étoit réservé à nos jours que l'incrédulité filtrât dans toutes les classes. Depuis nos malheurs, qui n'ont corrigé personne, ne

voit-on pas encore de ces fanfarons d'impiété, qui exhalent leur audace en horribles blasphêmes contre celui qui les a rachetés de son sang, et, par je ne sais quelle solidarité vengeresse qui nous fait responsables du crime de quelques hommes, réveillent les fléaux que sa miséricorde laissoit dormir? Ne voit-on pas encore de ces brochuriers incurables dont la science, achetée sans peine, se borne à grossir des libelles contre la foi, à calomnier sans pudeur le siècle chrétien, où les belles actions étoient presque toujours à côté des beaux ouvrages; à décocher sans trève des flèches impuissantes contre la mémoire d'un roi dont la piété, égale à sa grandeur, en même temps qu'elle élevoit des temples à la religion, des asiles au malheur, des palais au courage, créoit par son irrésistible ascendant les chefs-d'œuvre du génie, animoit tous les arts de son suffrage auguste, creusoit des canaux pour le commerce, des ports pour l'alliance des deux mondes, dotoit de ses enfans les trônes de l'Europe, les cours étrangères des charmes de sa politesse, et les monarques eux-mêmes, dont il étoit ainsi, en quelque sorte, le bienfaiteur, de la noble ambition de copier le recueil de ses ordonnances? Ne voit-on pas encore de ces écri-

vains qui, au lieu de s'instruire des matières qu'ils traitent, de n'avancer que ce dont ils ont la certitude, d'être des guides probes et éclairés auxquels on puisse s'abandonner sans crainte, tournent à tous les vents de l'opinion, indifférens sur le vrai comme sur le faux, ne tiennent à rien qu'au désir de se distinguer du reste des hommes, en combattant ce qu'ils révèrent, compilent dans ce dessein les objections les plus contradictoires, comme s'ils se faisoient un jeu d'essayer jusqu'où va la confiance en tout ce qu'il leur plaît d'enseigner?

Ne voit-on pas encore de ces Mathans, vils déserteurs du sanctuaire, transfuges de l'Église qui les porta dans son sein et les nourrit de son lait, fils dénaturés d'une mère dont ils affligent la tendresse par le scandale d'une apostasie sans remords; de ces imprudens chefs de famille qui, non contens d'être les ennemis de Dieu, inoculent à leurs enfans les plus funestes doctrines, prennent leur athéisme pour du bon ton, boivent avec eux les poisons du néant, et leur légueront pour héritage le malheur d'être repoussés de la terre et du ciel? Ne voit-on pas encore de ces misérables histrions qui versent le ridicule jusque sur ces modestes instituteurs, riches de privations, dont le luxe est dans l'éducation des pauvres, mou-

rant eux-mêmes pauvres et oubliés, après avoir enseigné aux petits à lire dans le livre où J.-C. bénit ceux qui pleurent? Ne voit-on pas encore de ces jeunes gens, émancipés dès le berceau, qui souillent leur imagination novice des plus hideux tableaux, les étalent avec une complaisance dont ne rougissent pas même les auteurs de leurs jours, et se rendent les tristes échos des railleries entassées dans un poëme, que je ne nommerai pas, contre la libératrice de notre royaume envahi, contre la vierge belliqueuse et prophétesse tout ensemble, contre la fille forte, terrible, intrépide, dont le bûcher éclaira l'innocence? Ne voit-on pas encore de ces femmes hardies, amantes et complices de toutes les perversités, qui rassasient de mets exquis l'infamie parasite, rivalisent avec elle en d'obcènes entretiens, ou dévorent en secret jusqu'à ces ouvrages dans lesquels une fusion sacrilége a amalgamé tous les venins?

Ne voit-on pas encore des magistrats, infidèles à leurs illustres devanciers, saper, par leurs exemples, le fondement de toute justice, contempler avec moquerie l'image du juge sans appel qui seul sanctifie la loi du serment, compromettre l'importance de leurs fonctions par la légèreté de leurs dis-

cours, la versatilité de leurs principes, et quelquefois par la bassesse de leurs sentimens; des administrateurs, chargés de nos destinées, regarder la religion comme nuisible au progrès des lumières, ou au moins comme inutile au bonheur des États, ne la souffrir dans la machine politique que comme un rouage usé dont on se passera bientôt, affoiblir peu à peu le respect qu'on avoit pour elle, détendre ainsi le lien nécessaire qui unit les subordonnés à leurs conducteurs, et ouvrir aux générations futures de nouvelles sources de larmes; des législateurs, sur la conscience desquels pèsent de si chers intérêts, s'indigner au nom seul du *palladium* de la tranquillité publique, le reléguer dans la poussière gothique des temps de fanatisme, et désavouer le souvenir de ces jours qui commencent à reluire sur nous, où la France étoit heureuse parce qu'elle étoit tout ensemble catholique et monarchique; des harangueurs effrontés poursuivre d'une égale *répugnance* la religion et la légitimité, tourmenter les consciences par les axiomes d'une fausse tolérance qui n'est que l'intolérable oppression de tous au profit de quelques-uns, pousser à l'échafaud les victimes trop tard repentantes de leurs déclamations, et attrister le cœur paternel d'un monarque

qui, en remontant sur le trône de ses ancêtres, ne demandoit qu'à pardonner? Enfin, ne voit-on pas encore des guerriers qui, au lieu de suivre les modèles dont nos fastes ont conservé les services et les exploits, s'imaginent que, la foi et la valeur étant incompatibles, il faut, pour être brave, cesser d'être croyant, comme si la religion excluoit la valeur qu'elle consacre? Oui, il étoit réservé à nos jours de ne plus vouloir de J.-C., parce qu'il a une croix, ni d'Évangile, parce qu'il a des préceptes, ni de foi, parce qu'elle a ses menaces. On est donc incrédule par lâcheté! et devoit-on l'attendre de la postérité de la vieille nation des Francs?

Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, qui avez toujours eu des trésors d'amour pour la France, sauvez la foi, qui peut seule nous sauver sur la terre et pour le ciel!

DE L'EMPIRE
DE LA RAISON ET DE LA FOI.

Ne transgrediaris terminos antiquos quos posuerunt patres nostri.

Ne franchissez pas les antiques bornes posées par nos pères.

PROV., c. 22, v. 28.

QUE j'aime à reposer ma vue sur un chrétien élevé dès le berceau dans l'étude de la religion, et qui lui est toujours resté fidèle; dont les exemples domestiques furent la première instruction, les exercices pieux le premier plaisir, et le commerce des gens de bien la première école; qu'on accoutuma de bonne heure à lire dans l'Évangile, à prier dans le temple, à vivre de la vie des élus; dans l'âme duquel, grâces à la vigilance paternelle, ne germa en aucun temps, depuis sa naissance, ni un désir inutile, ni une pensée illicite, ni un besoin répréhensible; qui marquoit son adolescence par les progrès rapides de son éducation, et les charmes prématurés de sa douceur; dont toutes les familles envioient la

sagesse, la retenue, la modestie; qui, initié à nos mystères, s'étonnoit qu'on pût former aucun doute contre des témoignages péremptoires, surtout sur le sol auquel la foi appartient, et dans la monarchie qu'elle a fondée; croyant, avec une simplicité d'autant plus exempte d'aucun retour, que sa conduite étoit plus exempte d'aucun reproche, et ne se plaisant qu'aux autels de J.-C., dont il adoroit les rayons et les nuages; qui, parvenu à la moitié de sa course, s'affligeoit de ne pas être arrivé à la moitié de la perfection; toujours en garde contre la fièvre enchanteresse des passions et le dard cruel du remords; dont le mérite, le savoir et la réputation, avoient pour relief l'humilité, la charité et la sainteté; toujours la gloire de ses proches, toujours le modèle de ses égaux, toujours l'édification de l'Église; qui, sous les glaces de la vieillesse, se rajeunit par la fraîcheur de son innocence, coule des jours sereins avec une conscience pure, attend dans la résignation le signal de son départ, et laissera à ses enfans l'héritage de ses œuvres, à son pays le souvenir de ses services, à ses frères le touchant spectacle des honneurs et des regrets dont on chargera sa mémoire; qui respira toujours à son aise à la hauteur de l'éternité, de laquelle il mesure les

fragiles grandeurs de la terre, désabusé des illusions qui en égarent tant d'autres, indifférent à la haine des pervers, ne cherchant que l'estime de Dieu, et mourant sans inquiétude! Voilà pourtant, M. F., le salaire d'une adhésion éclairée et docile aux oracles du ciel : et qu'il en coûte peu pour l'obtenir, si on veut reconnoître la supériorité de la foi sur la raison! C'est mon sujet, dont je régularise ainsi le plan. Sans presser tous mes moyens, sans réclamer, dans l'intérêt de ma cause, une considération importante, le vice qui résiste à l'évidence, et la vertu qui l'embrasse, je viens, avec un zèle sans amertume, combattre, malgré ses prôneurs, les droits exagérés de la raison humaine, et défendre, contre ses ennemis, les droits inaliénables de la foi divine. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oh! que la souveraineté de la raison a fait de mal à la terre! que de larmes elle lui a coûtées! Et lorsque cette raison usurpa le titre de philosophie réformatrice, n'a-t-elle pas été le fléau du monde? brouillant tout, divisant tout, prétendant à tout, non-seulement dans la religion, mais encore dans la paix, dans la guerre, et jusque dans le cabinet des rois; trop

adroite d'abord pour expliquer l'ordre par le hasard, l'univers par le chaos, et la justice par la force : daignant admettre la différence du bien et du mal; tolérant même quelques dogmes à l'exclusion de tous les autres; sollicitant par des manœuvres insidieuses le suffrage des grands; apprivoisant les petits à des innovations que d'autres innovations suivent bientôt : puis, changeant tout à coup de tactique, haussant sa voix qui retentit comme le tonnerre, et arborant l'étendard d'une ligue dont nos annales conservent les exploits; rompant avec l'Église pour se mettre à sa place; l'accusant de tyrannie pour établir la sienne; se targuant d'une infaillibilité personnelle à laquelle aucun orgueil n'avoit encore osé aspirer; accumulant les *symboles* les plus opposés, et les *articles* les plus disparates; un instant terrassée et muette sous la main du génie de l'érudition et de l'éloquence, et relevant ensuite sa tête superbe qui demande des couronnes; allant sans fin de système en système, de discordances en discordances, de récriminations en récriminations; tour à tour sophiste et prophète, sans fixer jamais sa turbulence; quelquefois honteuse de ses aïeux, et étendant sa filiation imaginaire jusqu'aux premiers jours : condamnée au double châti-

ment de ne pas voir dans nos livres ce qui y est, et d'y voir ce qui n'y est pas ; souffrant les haines implacables, les dissensions orageuses, les chocs désastreux ; offrant asile à toutes les impostures, droit de cité à toutes les apostasies et pardon à tous les excès; élaguant de sa croyance tout ce qui lui porte ombrage ; menant par ses étranges variations à l'indifférence totale qui n'est que la plénitude du mensonge ; feignant de ne pas savoir que, dans la religion, rien ne doit être isolé, que chaque vérité découle d'une autre vérité, qu'elles s'identifient, en sorte que de l'une à l'autre on remonte jusqu'à la source éternelle de toutes les vérités ; si *endormie*, dit Bossuet, et si appesantie dans son erreur, qu'elle y demeure en repos, sans être réveillée au bruit des malheurs dont elle est la cause : que dis-je ? ne sommeillant jamais, toujours l'oreille dressée au moindre son ; écrivant, agissant, diplomatisant, enrôlant des adeptes ; accaparant les emplois, les dignités, les faveurs ; accablant ses rivales de ses calomnies et de ses violences ; armée tout ensemble du niveau de l'égalité et du sceptre de la domination, et flattant par des bassesses l'autorité qui la flatte par des concessions ; ne voulant jamais convenir que la trahison est infâme, le blasphême impie, la révolte parricide ; que l'a-

mour de la patrie est dans le courage des dévouemens; que l'intime union du monarque avec son peuple est la première condition de leur sécurité; que lorsque des princes ne sèment que des bienfaits, ils ne devroient recueillir que des bénédictions; que c'est dans la légitimité, le réservoir commun de toutes les garanties, que les gouvernans puisent le droit de commander, et les gouvernés le devoir d'obéir. M. F., si tels sont les égaremens de la raison abandonnée à elle-même, ils rappellent à la foi.

Et de nos jours, quelle est cette raison que nous avons entendue prôner avec tant d'emphase ses essais et ses résultats, lorsque ses essais n'étoient que des bévues, et ses résultats des absurdités? Elle a régenté les nations, escaladé les trônes, fasciné les simples; jusqu'à la mode étoit *devenue sa complice*. Elle a parlé tous les langages, emprunté tous les masques, copié toutes les formes : endoctrinée par ses leçons, une redoutable coalition de verbeux discoureurs et de bouffons sacriléges, forte de toutes les ressources de la plaisanterie et de la science, et frappant la fille du ciel avec autant d'effronterie que de succès, et des traits du ridicule et des coups du raisonnement, avoit mis la religion de J.-C. à des épreuves

auxquelles nulle autre ne résistera jamais. Aussi, l'entraînement devint général, la corruption universelle, l'impiété européenne. La foi s'enfuit au ciel, épouvantée de l'idole que la raison s'étoit faite. Les ténèbres s'étendirent sur la cité coupable comme au jour du déicide; les trônes chancelèrent; les tombeaux s'ouvrirent, non pour rendre leurs victimes, mais pour en engloutir de nouvelles; le voile se déchira, mais pour montrer à la place du Seigneur absent l'impudicité triomphante. Que cette fière raison contemple maintenant à loisir ses trophées! Elle devoit couvrir la terre de fleurs et de fruits, et elle ne l'a couverte que de décombres; peupler la France de sages, et elle lui a donné des athées pour législateurs, des tyrans pour maîtres, et des citoyens meurtriers des enfans de ses rois; aplanir au char de l'État une voie facile et sûre, et elle a creusé des abîmes où il s'est fracassé et englouti; transformer le monde en un séjour de délices, et ses vanteries n'ont été que de cruelles déceptions. Enfin, on a proclamé sa souveraineté, que dis-je? elle a eu des temples; mais ses temples étoient des repaires, ses autels des échafauds, ses hymnes des chants de proscription, son culte la mort, et le néant l'immortalité de ses adorateurs.

Voilà pourtant cette despote qui, si la révélation ne vient point à son aide, ne règne que par le faux et par le mal : toute vaine qu'elle est, comme elle abjureroit son funeste empire, si elle pouvoit rougir de la troupe factieuse qui marche sous ses enseignes! Comme elle renonceroit à de nouvelles conquêtes, si, n'enviant plus à la foi les siennes, elle consentoit à avouer que, outre la sagesse et la bonté qui caractérisent nos mystères, telle est leur grandeur, que la Divinité y respire dans l'harmonie de tous ses attributs. C'est la révélation seule qui déroule devant nous l'éternité, dont le temps n'est que le portique, en nous découvrant dans ses perspectives, comme une suite de degrés par lesquels, nous élevant sans cesse, sans cesse nous nous acheminons au terme. Tandis que la philosophie, commençant par l'ignorance, veut que sa raison bâtisse sans aucun secours sur ce fondement ruineux, la foi, investie de son autorité suprême, dépose dans notre esprit la vérité tout entière; en sorte qu'avec elle l'homme n'a plus rien à chercher : il connoît l'être nécessaire; il se connoît lui-même; il connoît sa destination. Il a appris que la carrière de ses vœux se prolonge au delà des confins étroits de la vie; et alors la vie n'est plus pour lui

qu'un besoin immense d'arriver, une confiance imperturbable, un détachement complet, et la jouissance anticipée du ciel. Il ne remarque dans les vicissitudes passagères de son exil que de courtes angoisses dont une félicité sans mélange sera la couronne. Ses pleurs mêmes ont leur joie, parce qu'ils sont comptés; et s'élancer vers les sommets de l'infini est tout l'enchantement de son existence. Car, M. F., le mystère de notre sort futur est à la tête de nos mystères. J.-C. est le seul qui ait paru au milieu de nous en disant que notre inquiétude d'un bonheur parfait n'est point une séduction; que cet avenir, qui nous occupe si vivement, nous appartient en réalité; que tout ce que nous sentons au dedans de nous, avec un attrait toujours nouveau, y est gravé du même doigt qui a tendu les pavillons du firmament; que celui qui nous a dotés d'espérances si magnifiques savoit bien qu'il trouveroit dans sa richesse de quoi les acquitter; que l'indication précise du but, et la route directe qu'il faut choisir pour le toucher sont dans ces paroles d'une briéveté si énergique et si instructive: *Ego vivo, et vos vivetis;* enfin que sans nos mystères, qui nous familiarisent en quelque sorte avec l'infini, l'éternel, le parfait, nous succomberions sous le poids de la

gloire qui nous est annoncée, comme, sans l'aveuglement des incrédules, nous aurions peine à concevoir la foiblesse de leurs interminables plaidoyers à la louange de la souveraineté de la raison.

Cette prétendue souveraine, qui ne connoît le tout de rien, demande sans cesse à quoi bon des mystères révélés? A quoi bon des mystères révélés! Parce qu'il y en a partout; parce que votre raison trébuche à chaque pas; parce que vous êtes trompeurs de vous-mêmes et des autres. Mais pourquoi Dieu se cache-t-il? Parce que Dieu étant incompréhensible dans toutes ses œuvres, même dans celles de la nature, et la religion étant la première de ses œuvres, c'est dans la religion qu'il doit être le plus inaccessible à nos yeux; parce que c'est la politique de sa munificence de verser la lumière sans être aperçue; parce que le sanctuaire de la foi est un rocher environné de ténèbres contre lequel il faut que toutes les curiosités de l'esprit viennent échouer. Il vous sied bien de ne pas vouloir de nos mystères, parce que leur hauteur offense votre petitesse! Mais vous, déistes, expliquez-nous le mystère de la liberté et de l'immutabilité divines? vous, matérialistes, celui de la pensée dans les corps? vous, athées, celui d'un effet sans cause et

d'un ouvrage sans ouvrier? Il vous sied bien, lorsque nous ne savons rien, nous ne voyons rien, nous ne comprenons rien de nous-mêmes, de vouloir, de vous-mêmes, comprendre Dieu et ses opérations les plus secrètes! Mais, réplique-t-on, où seroit le danger d'avoir mis la religion à la portée de toutes les intelligences? Le danger! C'est que la religion, privée de ses mystères, seroit moins digne des attributs de Dieu et des attributs de l'homme; c'est qu'elle descendroit du rang où elle est placée au rang des institutions vulgaires; c'est qu'alors jusqu'à nos passions s'arrogeroient la faculté d'examen sur elle, quoiqu'il n'y ait pas de vérité qu'elles n'aient l'intérêt, ou l'adresse, ou la témérité d'obscurir. C'est donc avantage pour l'homme, et miséricorde à Dieu, que, dans la religion, il y ait plus à se taire qu'à disputer, afin que l'homme obtienne la conviction que Dieu ne veut pas de notre science; que la folie qui vient de Dieu est au-dessus de la sagesse qui vient de l'homme; qu'il n'y a d'avéré que l'enseignement de Dieu; qu'à force d'être philosophe, on cesse de l'être, et que la souveraineté de la raison, dont nos ennemis font tant de bruit, n'est qu'une fastueuse puérilité.

Ils nous reprochent souvent d'attenter à ses

droits. D'abord, M. F., qu'on se garde de croire que nous entreprenions de lui enlever ce qui lui appartient légitimement : en lui montrant son insuffisance et ses chutes, en lui rappelant qu'elle chancelle lorsqu'elle marche seule, que sans doute on ne lui doit, comme on le vouloit aux jours de la démence, ni autels, ni culte, ni sacrifice; nous pensons néanmoins qu'elle a aussi son trône, et sa juridiction. Ferions-nous l'homme plus religieux, en lui persuadant qu'avec la seule raison il ne peut même avoir la certitude de son existence? Pourquoi fuir les routes battues, et se jeter en des sentiers infréquentés? Quelle étrange logique, qui mépriseroit les décisions du sens intime, cette lumière domestique, vrai présent du ciel; qui compteroit pour rien la raison, devant laquelle, quoi qu'on dise, s'instruira en dernier ressort, tout procès qu'on lui intente et qui, en dernière analyse, demeure juge des torts qu'on lui impute!

Toutefois, M. F., on ne rend à la raison qu'un perfide hommage, si on exagère ses limites. La raison n'est infaillible que par une soumission raisonnable à la foi. Alors, sans aucune hésitation, elle cède, éclairée par deux flambeaux que le même souffle a allumés, à la nécessité d'admettre ce qu'il seroit injurieux

à Dieu de n'admettre pas. Au contraire, si la raison présomptueuse recule, à son gré, son domaine; si elle est impatiente de toute borne; si elle se fatigue à creuser des sillons dans un champ dont la culture lui est interdite; si elle veut faire la souveraine partout, elle ne moissonnera que les poisons de l'erreur. Au reste, M. F., il sera toujours plus facile de concevoir quelques sophistes s'obstinant à trouver des absurdités dans nos mystères, que des millions de chrétiens qui, depuis le christianisme et sans interruption, et sous le nom de mystères, adorent des absurdités. Et encore ces sophistes disent-ils que notre Évangile n'est pas un ouvrage humain, et *que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros*. Mais si notre Évangile est plein de choses fabuleuses, et qui soulèvent la raison, qui les y a mêlées? Est-ce la synagogue? Sont-ce les apôtres? Est-ce au commencement? Est-ce plus tard? Qui a donc *interpolé* un livre d'un caractère si singulier? Sophistes, ne vaudroit-il pas mieux plier votre orgueil sous le joug de la foi, que de dévorer tant d'extravagances? Eh quoi! une voix qu'on peut, sans se rappetisser, soupçonner être la voix de Dieu, daigne retentir à tous vos sens; et vous exigeriez qu'elle retentît à votre manière? Y auroit-il moins à gagner à ses oracles

qu'à vos rêveries? Que recueillez-vous de ces arides investigations où votre temps se consume? une continuelle anxiété qui tantôt accorde à la révélation des motifs déterminans, tantôt repousse ces motifs comme dénués de preuves, flotte entre l'admission et le rejet, et ose quelquefois, pour couvrir la honte de sa défaite, articuler brusquement et sans craindre d'encourir les anathêmes de la raison elle-même, que, *vous ressusciteriez un mort en sa présence*, elle n'y *croiroit pas*.

O M. F.! si l'univers est un miroir dont tous les points sont comme autant de facettes qui réflechissent l'image du Créateur, l'Évangile est un ouvrage dont toutes les lignes racontent la divinité de J.-C. Et seroit-ce un arrangement bien digne de l'Etre-Suprême d'avoir scellé nos mystères du cachet de sa divinité, pour départir ensuite à la raison le privilége de les réduire à la classe des problêmes? Tant de siècles de prédictions, d'inspirations, de vertus extraordinaires, qui ont précédé l'Évangile pour en constater la source, ne nous auroient-ils légué que la doctrine du scepticisme? Le scepticisme calomnie la Providence; et qui de nous pourroit se résoudre à quitter la vie avec un tel conducteur? De quelle terreur, de quelle pitié n'est-on pas

saisi à la vue de l'incrédule blasphémant la religion sur sa couche funèbre ! Quelle horrible duperie d'épuiser son esprit, et de tourmenter sa raison à combattre la foi, pour n'apercevoir à la mort que de glaçantes ombres ! *Tenez votre âme*, et ce conseil vient de Genève ; *tenez votre âme en état de désirer qu'il y ait une religion révélée, et vous n'en douterez jamais*. Que ce conseil, s'il étoit suivi, nous épargneroit de fastidieuses controverses ! La religion est toujours prête à se justifier devant nous ; mais elle ne se découvre qu'aux cœurs droits. Or, ses ennemis ressemblent à un homme prévenu de graves délits, récusant les témoins qui l'accusent, atténuant les faits qui le chargent, se débattant contre ses juges dans l'appréhension du supplice, et se jugeant lui-même au fond de sa conscience. Ainsi, que l'incrédule ramasse tous ses moyens, qu'il entasse toutes ses arguties, qu'il ressasse toutes ses invectives : non, il ne se fait point illusion à lui-même ; sa haine contre le christianisme est une admiration secrète ; il croit tacitement : ce n'est point sa raison qui murmure, mais ses passions qui sont toujours les maîtresses. Je ne saurois me représenter un incrédule assis sur le tribunal de sa raison, pesant nos mystères dans sa balance, et les effaçant, d'une

main froide, des livres de la croyance publique. Dieu seroit-il à son égard comme un prince qui envoie des ordres à l'un de ses sujets? Celui qui les a reçus met en question si le prince existe, si du moins ses ordres ont été communiqués dans les formes; si le messager n'est pas un fourbe, et l'écriture qu'il produit, supposée; si le commandement n'est point équivoque ou superflu..... et en définitive, le sujet n'obéit pas à son prince: c'est, M. F., la rébellion de l'incrédule envers Dieu, surtout depuis que l'impiété circule entourée de tout le charme des talens suborneurs; depuis qu'on rencontre partout de ces esprits superbes, toujours en révolte contre l'ordre, contre la morale, contre leur propre cœur; depuis qu'on se plaît à oublier que les maximes qui bouleversèrent les anciennes sociétés sont les mêmes qu'on a répandues depuis dans une société moderne, qui a failli en périr; que ces principes si fatals au monde, et les charlatans qui les ont renouvelés, sont la cause de tous les maux que nous avons soufferts; depuis qu'il existe encore des sectateurs de ces faux sages, assez aveugles pour n'être pas désabusés, pour ne pas soupçonner que ces grands philosophes pourroient bien s'être trompés dans leurs recherches, et qu'il seroit

prudent d'écouter enfin leurs adversaires si long-temps dédaignés, quoique peut-être ils ne soient pas aussi déraisonnables qu'on voudroit le croire; depuis qu'on ferme les yeux à l'évidence des faits, desquels il résulte que les sophistes actuels ne sont ni plus clairs, ni plus modestes, ni plus conséquens que leurs pères, qu'ils rajeunissent de vieilles erreurs sous des expressions nouvelles, hasardent des notions vagues, et ne font pas un seul pas sans être arrêtés par des autorités qu'on ne peut ni décliner ni combattre.

Ces réflexions, dont la simplicité égale la franchise; voilà les armes éprouvées par l'usage, qui nous ont été données contre cette sagesse, mère de tous les excès; cette sagesse devant laquelle tout est vide de sens si elle ne l'a pas créé, tout indécis si elle ne l'a pas fixé, tout médiocre si elle n'y a point apposé sa marque; cette sagesse, adulatrice obséquieuse de la multitude dont elle caresse les penchans déréglés; cette sagesse que rien ne peut contenir, excepté la révélation. Prise dans ses entraves, elle se plaint d'abord et s'irrite, pour s'applaudir bientôt de son utile contrainte. Est-ce qu'il est plus noble d'obtempérer à la science de l'homme qu'à la science

de Dieu? Notre raison déroge-t-elle quand c'est un Dieu qui l'enchaîne? Un autre qu'un Dieu seroit-il l'auteur d'une religion qui se montre bienfaisante, même envers l'impie réclamé par la loi du sépulcre? Dans l'exercice de nos pénibles fonctions, nous en faisons la consolante expérience, et un miracle de quelques instans nous dédommage quelquefois des scandales d'une longue vie. Alors, la philosophie, sur laquelle l'impie se reposoit, l'abandonne; il ne rivalise plus de puissance avec le Tout-Puissant; sa fierté se dément, il pâlit, il se trouble, et la souveraineté de sa raison lui échappe avec tous ses prestiges : il entre dans un autre ordre de choses; il est devenu trop grand par la foi qu'il a recouvrée pour se croire aussi grand que celui qui la lui a rendue : on diroit que la nouvelle splendeur, sortie des tabernacles du ciel, et prenant possession de sa nouvelle conquête, lui a dévoilé en un moment les secrets qui choquoient son orgueil, et que les torches de la mort, qu'on secouera bientôt sur sa cendre, ont dissipé l'obscurité des mystères, si long-temps l'objet de ses dérisions. C'est, M. F., que les passions qui tyrannisoient son intelligence s'éteignent, que leurs objets se flétrissent devant la nuit du tombeau; que le dogme de l'immor-

talité ne trouve plus d'objections dans ses désordres ; qu'il n'y a plus d'autre néant pour lui que le néant des vanités ; et enfin, que les jugemens de l'esprit sont changés, parce que les sentimens du cœur ne sont plus les mêmes.

Oui, il faut le publier à la gloire de la religion de J.-C., presque toujours on désire finir dans le sein de ses espérances. La raison récalcitrante pendant un grand nombre d'années, maintenant soumise et tranquille, reconnoît que la domination de la foi est inexpugnable, malgré tous les sophismes. Voilà le triomphe de la miséricorde, qui a le mérite d'un nouveau prodige ; le triomphe du repentir, qui a le mérite d'une nouvelle innocence ; le triomphe de la vérité qui a le mérite d'une nouvelle victoire ! Non cependant, je frémis de le penser et de le dire, non cependant, qu'on ne puisse rendre le retour à la foi impossible à la dernière heure. Lorsque l'incrédulité, volontaire, et croissant avec l'amour propre, s'est enracinée dans une âme, il n'est point de miracle plus rare qu'une conversion soudaine. Il ne faut rien moins qu'une suspension des lois de la nature morale. Ne pas croire, lorsqu'on voudroit croire, c'est le signal de la réprobation qui arrive, c'est le premier son de la trompette des vengeances ; c'est la pu-

nition trop fréquente de s'être jeté dans les périlleux hasards de l'impiété, sans songer que si Dieu laisse dormir ici-bas les méchans, s'il paroît sourd à leurs outrages, s'il ne daigne pas même agiter contre eux son tonnerre, il en remet les formidables éclairs pour le temps de ses justices.

Partisans insensés de la souveraineté de la raison, qu'avez-vous à répondre à nos preuves, à nos témoignages et à nos grands chrétiens qui avoient tant de raison et tant de foi? N'est-ce rien pour vous que cette foule de croyans qui, depuis J.-C., se groupent, se pressent, se confondent autour de ses autels pour y déposer l'offrande de leurs illustrations? Que sont auprès d'eux vos devanciers en incrédulité? Et ne sentez-vous pas combien le parallèle, qu'il me seroit facile d'établir, tourneroit à l'avantage de notre doctrine qui, sans avoir besoin de ce fragile appui des grandeurs humaines, se trouve pourtant, par une économie qu'il faut admirer, avoir attiré à elle, depuis son origine, les savoirs les plus imposans, les naissances les plus distinguées, les renommées les plus brillantes? Imprudens déclamateurs, pour vous dérober à cet argument de fait, viendrez-vous nous harceler avec vos indécentes parodies, vos chronologies menson-

gères, vos paradoxes récrépis? Contre le jactancieux étalage de votre érudition, nous avons pour nous l'autorité des monumens, la voix des générations, et la plume des plus beaux génies, tandis que, dans les tristes libelles éclos de votre cerveau malsain, on jugeroit que votre ambition se borne à rallier autour de vous toutes les imaginations déréglées, toutes les passions effrénées, toutes les réputations déconsidérées. Mais pourquoi nous mesurer avec ces petits champions de l'incrédulité, qui n'ont dans leurs arsenaux rouillés que des sarcasmes? Que peuvent leurs débiles mains, qui n'ont jamais entamé d'aucune brèche les fondemens de la foi? Ne savent-ils pas que l'édifice est toujours resté debout sous la garde de son architecte? Ne savent-ils pas que tout lui assure une perpétuelle durée; le choix de ses matériaux, la solidité de son assiette, l'immobilité de sa base? Enfin, ne savent-ils pas que tous les traits se sont usés contre lui? Quelle pitié d'espérer encore dans une cause désespérée! Quelle pitié de tenter de nouveaux assauts contre la cité éternelle, lorsqu'elle a résisté au plus terrible des assauts donné sous nos yeux! Quelle pitié, pour parler sans figure, de ne pouvoir pas même colorer de l'apparence du vraisemblable la doctrine qu'on

adopte, ni de l'apparence du faux la doctrine qu'on abjure; d'être aussi incertain de ce que l'on veut que de ce que l'on ne veut pas; d'être aussi embarrassé de ce que l'on ne croit pas que de ce que l'on croit. Si c'est là ce qu'on appelle un esprit fort, qu'on me dise donc ce que c'est qu'un esprit foible. La force de l'esprit n'est-elle pas de reconnoître un empire de six mille ans, l'empire de la foi dont je vais défendre, contre ses ennemis, les droits inaliénables?

SECONDE PARTIE.

Ô foi! que votre souveraineté est auguste! Votre origine, c'est le sein de l'Éternel; votre fondateur, le verbe incréé; votre ministre, la nature en prodiges; votre trône, l'univers; votre diadême, la douceur; votre sceptre, un faisceau divin de lumières et de ténèbres; votre palais, la conscience des élus; votre force, la persuasion; votre trésor, la charité; votre cortége, la soumission ennoblie et l'orgueil abattu: ô foi! vos moyens sont des bienfaits; vos soutiens, des martyrs; vos amis, tous les bons; vos ennemis, tous les méchans; vos courtisans, toutes les vertus; vos contempteurs, tous les vices, et surtout l'indifférence, la déloyauté et la dépravation que je voudrois

génient en recherches superflues, qu'ils trouvent dans la foi ou d'humiliantes petitesses ou des sublimités plus humiliantes encore; qu'ils s'érigent en censeurs des faits prodigieux, parce que leur jugement ne distingue ni causes, ni effets, ni résultats; qu'ils ne voient que des faits naturels dans une religion qui a conduit par la main à embrasser sa doctrine les princes et les peuples les plus jaloux de leurs doctrines; dans une religion à laquelle le monde a toujours suscité des querelles, et qui a toujours dompté le monde; dans une religion qui surnage, pleine de vie, sur les fleuves de sang et de larmes, où des persécutions furieuses ont voulu la submerger; dans une religion à la voix de laquelle les idoles fuient épouvantées par une croix, la tyrannie confondue rend les armes, et les nations étourdies sont emportées, comme des figures tracées sur le sable; dans une religion qui renferme assez de lumières pour *éclairer* ceux qui le désirent sincèrement, et assez de ténèbres pour *aveugler* ceux qui se plaisent dans leur obstination; dans une religion riche d'événemens rapides, mémorables, divers: quoique ces miracles dispensent largement d'en solliciter de nouveaux, j'aime mieux pour eux les violences de la haine que les molles langueurs de l'indifférence; que

cette paix léthargique avec laquelle il n'y a plus de chrétiens magnanimes ; que cette froide apathie propre seulement à glacer le cours des actions de foi héroïque qui ont immortalisé nos aïeux... et voilà, M. F., où nous en sommes !

Car, de nos jours, l'indifférence est tellement à son comble, que ce ne sont plus les graves affaires de la religion qui occupent ; ce ne sont plus ces efforts du raisonnement, ces argumentations hautaines du dernier siècle ; on diroit que la raison, épuisée par ses longs combats contre la foi, n'a plus la force de combattre. On vit dans une sorte de scepticisme pratique, comme s'il n'existoit rien de vrai ni rien de faux. L'âme se dessèche, l'esprit se tue, le cœur se fane à de stériles découvertes qui, loin d'étendre la science fructueuse et profitable, décolorent, défleurissent, dépriment tous les objets. Autrefois l'on s'entretenoit avec le ciel, dont la terre n'étoit que l'observatoire : louer les œuvres de Dieu, aimer sa parole, admirer ses prodiges, croire à ses dogmes, c'étoit tout l'homme, tout le chrétien, tout le Français. Aujourd'hui on s'exile de Dieu, parce qu'on a peur du voisinage de sa colère ; on néglige ses œuvres, parce qu'elles accusent les nôtres ; on ferme l'oreille à sa parole,

parce qu'elle trouble la sécurité coupable; on traite ses miracles de fables, parce que, s'ils sont vrais, il n'y a plus d'excuse. Nos dogmes, c'est l'art de tendre des piéges à la multitude ignorante, c'est rétrograder, c'est s'enfoncer aveuglément dans l'obscure forêt des préjugés; c'est recommencer la gothique manie qui s'engouoit de chimères, c'est retarder l'*ère* des connoissances transcendantes et de la félicité générale : la religion avec ses mystères n'a-t-elle pas produit toutes les douleurs qui ont été souffertes, et tous les crimes qui ont été commis? Aussi, maintenant on épie la foi, et on surveille la dévotion. Les *missionnaires* de la paix sont plus redoutés que les *missionnaires* de l'anarchie. Que de négociations, que de lenteurs, que d'affronts à dévorer pour enseigner aux peuples à servir Dieu, à honorer le Roi et à pardonner à ceux qui nous ont fait du mal! Une mauvaise intrigue est une voie sûre à la confiance, une mauvaise brochure un brevet d'estime, une mauvaise action une lettre de crédit; et nos vétérans de la piété, si on ne leur interdit pas précisément le feu et l'eau, on leur interdit la capacité et le bon sens. Avec la foi nos pères savoient tout; avec elle aujourd'hui on ne sait rien, pas même former des vœux pour le salut de son pays.

Ici, d'odieux transfuges de la religion catholique, mais effrayés du vide que laisseroit dans l'économie sociale l'absence de toute religion, proclament qu'il en faut une, moins tel ou tel dogme, moins telle ou telle pratique, sans songer que, plus il y a de pièces détachées d'un édifice, plus la voûte est près de s'écrouler, et plus le travail de la démolition devient facile : se moquant ainsi de l'autorité de l'Église dont ils ne se soucient pas plus que de la divinité de son auteur ; ne faisant du christianisme qu'une ombre vaine qu'il est impossible de saisir à qui y chercheroit un appui, et aimant à se persuader que partout où il n'y a plus de gouvernail, la violence du courant tendoit à détourner de plus en plus ceux qui s'y trouvent abandonnés. Là, de petits écrivains, infatués de leur clientelle, enivrés de leur influence, émerveillés des succès de leur plume vénale, à force de tapisser les colonnes de la foi de leurs manifestes, pensent sans aucun doute qu'elles vont tomber, qu'au même lieu où elles soutenoient le temple importun du fanatisme, l'athéisme élevera bientôt ses portiques consolateurs, et qu'il ne restera désormais que la doctrine de l'égalité, la morale de la licence et l'évangile des droits de l'homme. Les misérables! qui ne veulent

pas de nos vieilles renommées, comme s'il étoit en leur pouvoir de briser nos trompettes monarchiques; comme si, tenant le milieu entre l'idolâtrie exclusive du passé et l'amère détraction du présent, il étoit permis d'oublier que la France n'a pas attendu la souveraineté de la raison pour renfermer dans son sein toutes les grandeurs. Eh quoi! M. F., nos hommes, si justement célèbres, cesseroient-ils de l'être pour leurs enfans dégénérés, parce qu'ils s'inclinoient humblement sous la souveraineté de la foi?

Mais la déloyauté n'est pas moins ennemie de nos dogmes que l'indifférence. Hélas! qu'est la foi du chrétien de nos jours? Une lâche antipathie pour tout ce qui lui en rappelle les menaces: car ce qu'on doit faire dépend nécessairement de ce qu'on doit croire, et quiconque est maître de sa foi, l'est de ses œuvres. N'est-il pas vrai qu'intérieurement il souhaiteroit que la religion n'existât point, et qu'il a toujours évité l'occasion de s'en instruire, par une appréhension secrète d'être obligé de changer de langage ou de conduite? N'est-il pas vrai qu'il s'attriste lorsqu'on articule en sa faveur des preuves décisives? N'est-il pas vrai que les objections, dirigées contre elle, lui causent un plaisir d'autant plus vif qu'elles lui

semblent plus embarrassantes? N'est-il pas vrai qu'au lieu de gémir, il se réjouit avec ses complices, lorsqu'il entend dire autour de lui qu'un délire presque universel s'est emparé de l'aînée des nations, et qu'après une trève de plusieurs siècles, elle a repris contre la foi, avec le levier des opinions, ces longues hostilités qui émoussèrent le glaive des empereurs? N'est-il pas vrai qu'il gronde, lorsque vous soutenez devant lui qu'il y a un malin vouloir et une pernicieuse témérité à mettre en équilibre le bon avec le mauvais; que le moindre mouvement peut agiter les balances, et soulever le côté que les passions ont incessamment affoibli; que les États les plus robustes cèdent à la puissance des systèmes; que les révolutions naissent par l'impiété; que les nations vivent par leurs croyances, et que sans elles leurs éphémères succès ne sont que des prospérités maudites; que cette commotion, prolongée d'un bout de l'Europe à l'autre, annonce qu'elle vacille sur sa base; que cependant la religion, avec ses vieux axiomes, est le seul fanal des intelligences; avec ses vieux conseils, la seule ancre du repos; avec ses vieux appuis, la seule planche dans la détresse; qu'on construiroit inutilement un nouveau temple avec des débris, un sol volcanisé

et les ouvriers de la tour de Babel; que la foi, avec son code, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir les uns des autres, et que sa souveraineté embrasse tout l'ordre social?

N'est-il pas vrai que la religion a des preuves de tel caractère que, si l'on en avoit de semblables en tout autre sujet que celui de la religion, sur lequel on fût obligé de choisir un parti, on seroit manifestement déraisonnable de ne pas s'y rendre, bien qu'on pût y opposer quelque argutie frivole? N'est-il pas reconnu que l'objet de la prudence, mobile de toute conduite sensée, n'est pas de voir, aussi clairement que l'exigeroit une curiosité outrée, les choses sur lesquelles on délibère avec soi, mais de nous déterminer, d'après les bornes de notre intelligence, au parti le plus judicieux et le plus convenable pour nous attacher à un point fixe? N'est-il pas vrai que, malgré toutes les hésitations, tous les doutes, toutes les perplexités qui arrêtent dans l'étude de la matière dont il s'agit, tout, en définitive, aboutira au triomphe de la religion, si on a de la justesse dans l'esprit? N'est-il pas vrai que l'empire de la foi est d'attirer à elle, et de gagner, au premier abord, le mérite, la gloire et la vertu solide; qu'elle n'éprouve d'obstacle que du côté des médiocrités présomptueuses, de ré-

sistance que du côté des passions séditieuses, et de guerre que du côté des appréhensions onéreuses? Le remords est le pire des logiciens dans les âmes dégradées, parce qu'il est le plus incommode des censeurs. N'est-il pas vrai que l'incrédule est forcé de rougir, lorsqu'on a le courage de lui démontrer que ces aggressions ouvertes et cachées, ce choc des subtilités captieuses, cette tendance à tout refaire, n'aboutissent qu'à glisser des assertions à la place des certitudes, et des apostasies à la place des fidélités; que l'autel peut exister sans le trône, mais que le trône ne peut exister sans l'autel; enfin, que si tous les Français n'ont pas oublié leurs princes, c'est que tous les Français n'avoient pas oublié leur Dieu?

Que l'incrédule, pour excuser son obstination, allègue maintenant sa loyauté : est-ce que la loyauté lutta jamais contre l'évidence? Nous invoquons de confiance son propre jugement. Eh! que lui importeroit-il de mentir à lui-même? A-t-il du moins promené ses yeux sur les titres de la révélation, avant de les livrer au ridicule? D'où vient que les mêmes principes, qu'on auroit honte de contredire ailleurs, ne sont plus que des inventions, dès qu'on les applique à notre doctrine? Pourquoi décréditer avec acharnement des motifs consignés dans

jours, à l'aide de ses suppôts mutinés, a rompu toutes les barrières; c'est elle qui, en attaquant la souveraineté de la foi, a ébranlé la souveraineté des monarques. Quand on ne veut plus de la foi pour reine, on a la souveraineté du régicide.

La religion met un frein aux passions : las de ce frein réprimant, on le brise pour vivre plus à son aise dans l'absence de toute loi : car, M. F., l'aversion pour les dogmes n'est que l'aversion pour les préceptes. Si on ne redoutoit pas ceux-ci, on admettroit volontiers ceux-là; mais, contrarié par la règle de la foi qu'on ne peut séparer de la règle des mœurs, l'impie cherche la licence des actions dans la licence des pensées; il veut douter et il doute; il veut à tout prix ne pas croire; la souveraineté de la foi lui paroît un despotisme de fer, et sa raison travaille sans relâche à s'affranchir elle-même. Il y auroit un moyen de la guérir de son aveuglement, s'il n'étoit pas incurable, et si tout, jusqu'à l'évidence, ne s'éteignoit dans la fange des passions. Mais la raison dépravée a trop d'intérêt à se dérober à ses rayons pour ne pas détourner les yeux d'un tableau qui la précipiteroit à genoux devant la raison divine. Ce tableau est le tableau du monde sous Tibère, époque à laquelle il ne falloit rien

moins que l'intervention d'en haut pour établir la religion d'un crucifié. Qu'y a-t-il de plus surnaturel qu'un gibet qui, d'une montagne aride, va conquérir la terre, enrichir l'indigence, amollir la dureté, guérir toutes les plaies, et devenir le plus beau diamant des couronnes? Cette révolution n'est-elle pas un prodige plus grand que la résurrection d'un mort? La parole qui rappelle un cadavre à la vie, est-elle aussi merveilleuse que la parole qui enfante le monde à la vérité? C'est donc le ciel et la terre qui pressent de toutes parts l'incrédule; mais il n'écoute de la terre que ses plaisirs, et du ciel que ses foudres, lorsqu'il ne devroit écouter que les oracles de la foi, racontés par tous les temps, proclamés par toutes les bouches, et sanctionnés par toutes les vertus.

Il y auroit, je l'avoue, une partialité peu équitable de ne pas discerner ce que les incrédules ont publié de judicieux et de bon d'avec ce qu'ils ont débité d'erroné et de nuisible. Nous leur applaudissons quand il leur arrive d'être sages : c'est une rareté si précieuse! et dans ce cas, leurs maximes copiées dans nos livres dont ils sont les échos et les plagiaires, leurs maximes appartiennent non à la sagesse moderne, mais à la foi elle-même, co-éternelle à son auteur. Néanmoins c'est aussi une stricte

obligation de notre ministère et un engagement inviolable que nous avons contracté, et une dette sacrée qui nous chargeroit devant Dieu si nous étions insolvables, et une promesse solennelle qui nous lie étroitement à vous, M. F., de poursuivre, de notre charité et de notre zèle, les aplanisseurs des institutions conservatrices de la foi; de comparer les principes tutélaires aux principes désorganisateurs; d'opposer aux écrivains, prédicateurs de mensonge, les écrivains prédicateurs de vérité, d'autant plus raisonnables qu'ils étoient moins raisonneurs; d'autant plus éminemment utiles qu'ils avoient encore plus de cœur que d'esprit, et qu'en portant si loin le don de penser, ils n'aspirent jamais à être penseurs : bien différens en tout de ces réformateurs irréformables dont le temps présent abonde, et qui eussent été baffoués par l'ancien; charlatans gonflés de présomption et d'ignorance qui eussent fait mourir nos ancêtres d'ennui et de dégoût; également prompts à la révolte et dociles au joug; sachant être esclaves et ne sachant pas être gouvernés; courbant la tête sous la verge des tyrans, et ne voulant point de la clémence des bons rois; barbouillant d'ignobles sottises les chiffons de leur fécondité, et quelquefois les imbibant de l'écume impure de la fureur

haletante qui vomit des blasphêmes; s'agenouillant devant le crédit du matin et devant le crédit du soir; tendant une main avide à la bassesse qui soudoie leur bassesse, et ne se disant philosophes que pour devenir opulens.

Ah! M. F., il n'en étoit pas ainsi des grands talens qui furent la parure des grands jours: mais, au tribunal des incrédules, c'étoient sans doute de pauvres docteurs, ces savans recommandables qui s'élevèrent jusqu'au faîte de la science, puisqu'ils humilioient leur front sous la doctrine commune! C'étoit sans doute un esprit étroit, cet orateur aux accens prophétiques qui sembloit assister d'avance au convoi du monde à travers les débris épars du genre humain, puisqu'il osa défendre la foi, après l'avoir scrutée avec une respectueuse frayeur! C'étoient sans doute des âmes petites et sans ressort, ces nobles fidèles qui nous ont transmis le patrimoine de leurs nobles exemples, puisqu'ils furent les premiers à croire et à justifier leur croyance par leurs œuvres! Quoi! des nouveautés si formelles, et ils s'y attachoient! Quoi! des contradictions si palpables, et ils les adoptoient! Quoi! des sacrifices si révoltans, et leur fierté muette les subissoit! Si les Socrate et les Cicéron ont décrié les folies du Polythéisme, expliquez-moi comment des chré-

tiens qui honorèrent aussi leur patrie, ont, en des temps plus favorables, adoré avec le vulgaire la folie de la croix? L'impiété vante ses héros; mais en quoi éclipseroient-ils les héros de l'Évangile? Leur mérite est-il donc si attesté? Quel prix auroit à nos yeux et cette immoralité qui veut avoir l'incrédulité pour compagne; et cette frénésie d'être absurde qui substitue la déraison au bon sens; et cette légèreté risible, si elle n'étoit pas dommageable, qui prononce sans appel et dont les sentences trahissent l'impéritie; et cette érudition superficielle, sujette à tant de méprises, et riche seulement en paradoxes artificieux qu'elle orne de couleurs dignes de servir de fard à l'imposture? Les impies, en travaillant à saper les bases de la religion ont fait l'irréligion odieuse: et, quoique l'on ne doive pas toujours juger l'ouvrage d'après l'auteur, non plus que l'auteur d'après l'ouvrage, ici, du moins, l'un ne fera jamais triompher l'autre.

Je ne le dissimule pas, M. F., il est des hommes qui jouissent de quelque considération solide, et que pourtant les mystères de la foi déconcertent: n'est-ce pas qu'absorbés dans le tourbillon des jouissances, ou dans la mollesse des habitudes, la religion leur est étrangère? N'est-ce pas la sévérité de sa morale, l'obscu-

rité de sa doctrine, l'autorité qu'elle exerce sur les sens qui les arrêtent sur le seuil de son sanctuaire? N'est-ce pas qu'avant de secouer le joug de la foi, on avoit secoué le joug de la pudeur? N'est-ce pas qu'ils oublient qu'au milieu de ces variations sans fin de la face de la société, et même de celle de la nature, au milieu de ces tableaux dont les aspects divers ont été tant de fois renouvelés, au milieu de ces nations inquiètes et jalouses, qu'on voit à toutes les époques se heurter, se déplacer, se renverser; au milieu de ces rapides successions de princes, de trônes et de grandeurs, une seule chose est toujours restée la même, la foi de J.-C., autour de laquelle tombent les monumens les plus durables en apparence, sans qu'elle en soit ébranlée! N'est-ce pas qu'ils oublient que son royaume, avec sa croix de bois, s'est perpétué sans autre accident que de sortir plus brillant des épreuves auxquelles on l'a soumis! N'est-ce pas qu'ils oublient que la monarchie de la foi, avec sa politique de charité, sa police de douceur, et sa législation de paix, est demeurée ce qu'elle étoit au commencement, tandis que les plus colossales monarchies n'ont fait que changer de nom, ou de maître, ou d'oppresseur? N'est-ce pas qu'au lieu d'envisager le christianisme dans son en-

semble, ils en décomposent toute l'ordonnance? N'est-ce pas que méconnoissant le doigt qui l'a affermi contre tant d'efforts redoublés, ils n'en ont jamais étudié l'indivisible charpente? N'est-ce pas qu'ils ignorent que l'incrédulité est un fléau où pullulent les autres fléaux?

Hélas! nous le savons : c'est elle qui, dès avant nos tribulations, a engendré cette troupe d'intarissables argumentateurs tout extasiés de leurs insipides jeux de mots, de leurs anecdotes controuvées, de leur chicane tortueuse; c'est à elle que nous avons dû cette secte de régénérateurs, encouragés à l'audace par la foiblesse; qui, dans le dernier siècle, avoient entrepris d'abattre l'arbre aux feuillages divins, de priver toute la civilisation de son ombrage, et avec la coignée de l'ingratitude, de frapper si violemment son tronc invulnérable, que le bruit de leurs coups en troublât au loin la piété timide, qui vient chercher sous son abri la fraîcheur des consolations religieuses, au lieu de la sécheresse des indemnités profanes.

Quelles devoient en être les conséquences? Tous les bouleversemens. Bûcherons téméraires, vous êtes donc les artisans de toutes nos infortunes; vous êtes donc, (n'en frémissez-

vous pas dans vos tombeaux où les vers rongent votre orgueil?) vous êtes donc les pères de cette race bouillonnante de rapines dont vos principes ont armé les bras; vous êtes donc la souche de ces factieux sans génie qui, hors de la foi, dépassèrent toutes les limites du mal, trempèrent leur plume dans le sang pour en faire l'émule du poignard; et félons envers le Roi du ciel, cherchèrent dans l'athéisme un appui contre le remords; vous êtes donc encore de nos jours les *excitateurs*, car il faut de nouvelles expressions pour des abominations nouvelles : oui, vous êtes encore de nos jours les *excitateurs* de ces nouveaux *Séides* qu'un art nouveau façonne dans la nuit du secret à de parricides tentatives, de ces nouveaux conspirateurs que l'impiété tient en laisse pour toutes sortes de forfaits, et qu'elle lâche au signal, à l'instant et à l'endroit convenus pour rendre les nations orphelines! Bûcherons téméraires, déjà l'indignation céleste a revendiqué ses droits contre la plupart d'entre vous; déjà la religion et la société vous ont demandé compte de tout ce qui a été enduré pour l'honneur de vos monstrueuses opinions; déjà l'inexorable histoire qui, d'accord avec la charité, rappelle les grandes erreurs pour inculquer de grandes leçons et

prévenir de grandes calamités; déjà l'inexorable histoire, qui grave toujours et n'efface jamais, car, avec leur toute-puissance, ces hommes-là n'ont pu en arracher un seul feuillet, et les empires finiront avant qu'il soit retranché un *iota* de ses registres, déjà l'inexorable histoire, car les rois pardonnent, mais l'histoire ne pardonne point; déjà l'inexorable histoire a buriné vos noms sur ses tablettes.

Cependant, M. F., je dois en avertir, ces disciples si dignes de l'école de leurs maîtres, avoient-ils prémédité la longue série des crimes dont nous avons été les témoins? les circonstances n'ont-elles pas beaucoup fait? ne se sont-ils pas, fortuitement peut-être, rencontrés à la tête du torrent qui mugissoit contre l'autel et le trône? Peut-être qu'ils n'ont été forts que de sa force et de sa rapidité : mais aujourd'hui, que nous avons recouvré une famille auguste qui devroit servir d'exemple à toutes les autres, cachons-nous dans la honte, si nos larmes étoient taries pour un jeune héros qui apprenoit en silence avec son héroïque épouse le grand art de régner par la justice. Que notre éternel hommage à cette noble victime soit de dire anathême à l'impiété qui est la haine de tous les pouvoirs, et de nous réfugier dans le sein de la foi, la sou-

veraine de tous les gens de bien, et l'inspiratrice de tous les dévouemens.

Repoussons cette philosophie qui est essentiellement, et par son caractère spécial, l'ennemie déclarée de notre bonheur ; qui, s'il advient d'elle quelque chose de louable en apparence, cache, sous le voile de la droiture, ses astuces et ses tromperies, feint de nous éclairer pour nous fasciner davantage, médite notre ruine en affectant la philantropie, déploie les ressorts les plus actifs, lors même qu'elle semble ne respirer que la modération ; avec laquelle la science est meurtrière et la raison anarchique ; qui a amené, dans tous les temps, les convulsions des empires ; par laquelle, naguère, on a vu cette France, jadis si belle, calcinée au feu de la destruction et remise tant de fois sur l'enclume et sous le marteau des novateurs qui se vantoient de la retremper et de la rajeunir ; avec laquelle toute moralité n'est plus qu'un vain mot, l'unique bien le plaisir, l'unique mal la douleur ; qui, semblable à l'imprudent nautonnier, dirigeant son vaisseau sans le secours des astres, nous fait perdre route en nous désaccoutumant du ciel ; dont le premier contentement seroit de porter la mort chez tous les États, si sa puissance égaloit sa malignité ; et

qui, si elle vouloit être repentante des malheurs dont elle est la cause, auroit besoin de plus d'un siècle pour abolir la trace de ses ravages; par laquelle les lettres sont transformées en furies qui insultent à la royauté sur le trône, dans les fers et jusque dans le tombeau; qui, au lieu d'élever les âmes jusqu'à la sainte noblesse de leur origine, les enfonce dans le mépris d'elles-mêmes; dont le privilége ordinaire est de refroidir tous les élans, de ternir tous les objets, d'obscurcir toutes les lumières, d'enlaidir toutes les beautés, de rétrécir toutes les perspectives; avec laquelle enfin l'homme est entendu renier son avenir, et se ravalant au-dessous de la brute. L'impiété est une démence cruelle qui exclut toute crainte, toute dignité et toute consolation.

Et plût au ciel qu'elles fussent vaines les craintes qui tourmentent notre ministère! On l'a dit souvent que l'athéisme est une chimère: cependant qui ignore les doctrines meurtrières qu'on sème de nouveau autour de nous (1)? Que l'athéisme, dans nos contrées, ne soit point une illusion, nous en avons la preuve dans la

(1) Allusion au *Système de la nature*, réimprimé à Paris, en 1821.

résurrection, au grand jour, des ouvrages qui nient l'existence de l'être nécessaire; la preuve en est dans l'effronterie cupide des spéculateurs qui trafiquent publiquement de leurs désolantes *éditions*; la preuve en est dans l'avidité avec laquelle on les achète, dans les louanges fastueuses qu'on leur prodigue, et dans le nombre des lecteurs passionnés qui les dévorent : quoique le nom seul de l'athée ait quelque chose d'invraisemblable, et qu'on éprouve malgré soi une secrète incrédulité en voyant un homme plongé dans un délire qu'on a le droit d'appeler la mort de la raison, un homme qui se dépouille volontairement de ses facultés, un homme qui se condamne au supplice de son abaissement, un homme qui parle de morale, et ne sait quel est son principe; de justice, et ne peut la définir; de devoir, et n'en connoît pas la source; de crime, et l'athéisme est la cause immédiate et rigoureuse de tous les crimes : un homme précipité dans l'ignominie d'une doctrine qui mine la société par sa base, ronge les liens qui en réunissent les membres, rend la vie abjecte, ne voit dans la nature que des cadavres.

Au contraire, la foi, dépositaire des trésors de l'immortalité, explique cette soif ardente que nous éprouvons d'une félicité qu'on cher-

che en vain ici-bas, cette immensité de désirs dans un être aussi fragile que nous, ce besoin de joies immuables en des cœurs qui trouvent la satiété partout. Oui, M. F., la foi met l'infini dans l'homme; avec elle, et d'avance, nous sommes à Dieu. La souveraineté de notre raison nous pèse; nous ne voulons plus que la souveraineté de la religion. Nous savons avec la foi que les siècles marchent, sans doute, mais que tous leurs mouvemens sont calculés pour de plus grands desseins, sous la volonté suprême du régulateur de l'univers. O foi catholique! avec vous, pour le chrétien, cette vie n'est que l'attente d'une autre vie, où tous vos secrets seront révélés; où notre triomphe sera de chanter les vôtres; où, lorsque le temps ne sera plus, nous répéterons à l'envi, en l'honneur de notre reine, que sur la terre toutes les cohortes ennemies échouèrent contre votre tribu désarmée; que vous avez duré autant que le monde, que vous lui avez survécu, et qu'après avoir rempli votre mission, vous êtes venue, avec vos élus, rejoindre l'auteur de tout le bien que vous aviez opéré; que votre pourpre royale a été quelquefois mouillée de vos larmes maternelles, mais que son éclat ne fut jamais souillé par aucune tache; que votre roseau, si foible qu'il sembloit, ne plia

jamais sous aucune tourmente ; que votre tête étoit couronnée d'épines, mais que ces épines étinceloient de tous les rayons de la Divinité. Gloire à la foi ! gloire à la souveraine de notre exil ! Gloire à la rémunératrice de ses humbles sujets pour lesquels un jour il n'y aura plus de mystère que la certitude de l'éternité de leur bonheur !

SUR LE CULTE CATHOLIQUE.

Sacerdotes Sion induam salutari.

Je couvrirai les prêtres de Sion des vêtemens du salut.

Ps. 131.

Si le ciel avoit revêtu d'une si grande puissance les prêtres de l'ancienne loi, quels doivent être les prêtres de la loi nouvelle, les ministres de cette religion dont la première n'étoit que la figure; de cette religion qui, par une suite d'oracles incontestables, remonte au jour où naquirent les jours; de cette religion écrite d'avance sur d'ineffaçables registres, tels que l'homme n'en eût jamais imaginé de semblables; de cette religion, née sur une croix, dans le sang de son fondateur, dont l'établissement est tellement surnaturel, que, s'il ne l'étoit pas, il n'est plus possible d'en concevoir la durée, et qu'en excluant le prodige on le ramène; qui, durant dix-huit siècles, a résisté à la paix et à la guerre, aux délices et aux tribulations, à la pauvreté et à l'opulence, à la violence et à la ruse, aux diadêmes et aux échafauds; de

cette religion jamais plus tranquille que lorsque toutes les chances paroissent être en faveur de l'impiété, qui presse de toutes parts ses ennemis alors même qu'ils se vantent de l'avoir réduite au silence, et qui nous défendoit malgré nous, lorsqu'on la traitoit chez nous en étrangère; de cette religion que rien n'effraie, ni calomnie, ni adresse, ni oppression, pas même l'autorité qui lui ôteroit imprudemment son appui; de cette religion si nécessairement une qu'on ne peut renoncer à aucun des articles de sa croyance sans renoncer à tous, et dont les preuves sont tellement lumineuses qu'on ne peut les révoquer en doute sans ébranler la base de toutes les connoissances; de cette religion, barrière sacrée qui entoure la conscience du juste et l'abrite contre les orages du remords; de cette religion, médiatrice assidue dont les espérances sont des leçons, et qui, pour nous rendre meilleurs, nous montre notre dernier jour si voisin du premier; de cette religion dont l'athéisme lui-même, qui nie tout, rougiroit de nier les services; de cette religion qui, lorsque leurs colonnes penchent, étend la main pour soutenir les États; de cette religion qui place la charité comme une fontaine intarissable dans les solitudes de la vie; de cette religion qui, si elle ne redevient

point ce qu'elle doit être, ne peut communiquer qu'une partie de ses largesses, ni remplir qu'imparfaitement sa glorieuse et magnifique destinée ; de cette religion si essentielle au bonheur des sociétés, surtout dans un temps où l'on joue le bonheur des sociétés dans les folles tentatives du mieux ; où l'homme attentif trouve partout les signes précurseurs des plus épouvantables catastrophes ; où l'ordonnateur suprême semble avoir retiré son bras de toute chose, pour laisser tomber toute chose dans la confusion ; où une cruelle manie d'innover travaille la ville et les champs, le philosophe et le laboureur, les illétrés et les gens de lettres ; où une imprévoyante habileté, cachée dans les replis d'une politique étroite, a eu trop long-temps à se reprocher d'avoir infirmé les principes éternels et sacrifié les moyens de conservation solidaire des trônes ; où, malgré les gages de réconciliation que le ciel offroit à la terre, on a trop long-temps oublié que le salut de l'Europe est dans la lutte opiniâtre de la sagesse contre la déraison, de la probité contre la fraude, de la loyauté contre la perfidie ; de cette religion qui fortifie le cœur, élève l'âme, éclaire l'esprit, nourrit le feu du courage, fait de l'amour de la patrie un exprès commandement ; de cette religion le véritable patrimoine des misérables,

le véritable trésor des rois, et la véritable liberté des peuples; de cette religion, enfin, divine dans son culte par la richesse de ses sacremens : *première partie ;* par la grandeur de son sacrifice : *seconde partie ;* par l'utilité de ses fêtes : *troisième partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nommerai-je le baptême par lequel nous devenons les enfans de Dieu, où J.-C. brise nos chaînes, nous délivre de l'empire des ténèbres, et, par l'étendue de ses mérites, nous transporte dans la lumière qui est la jouissance des saints; le baptême, où celui que les séraphins contemplent dans le tremblement veut être notre père, exige que nous l'appelions ainsi, en contracte pour nous toute la tendresse, et change en devoir la reconnoissance filiale; où le régénérateur ne fait plus avec nous qu'un seul corps dont il est le chef, dont nous sommes les membres, et qu'il réunira un jour dans son héritage; où les ineffables attributs du créateur s'identifient pour ainsi dire avec les attributs de la créature par les secrètes effusions de sa miséricorde, et les inspirations persuasives de sa grâce, comme l'or dans le creuset, lorsque la flamme le pénètre et l'inonde, n'est plus lui-même avec

elle qu'un fleuve de feu ? Gloire au christianisme, qui de l'enfant fait un être sacré! Oui, M. F., le baptême sauve plus d'enfans que la guerre ne détruit d'hommes. Inutilement l'ignorance philosophique ne verroit dans le baptême qu'une vaine superstition; cette institution, envisagée sous des rapports uniquement politiques, seroit encore une merveille de prévoyance. Les gouvernemens de la terre ont une marque pour distinguer leurs enfans, et pourquoi le gouvernement du ciel n'en auroit-il pas pour distinguer les siens? Mais le gouvernement du ciel a des faveurs plus signalées encore. Enfans de l'Église, approchez: un nouveau bienfait vous attend. Tandis que ses pontifes vous imprimeront le second sceau du chrétien, Dieu vous imprimera le premier sceau de sa milice; tandis qu'ils verseront sur votre tête l'huile des athlètes de la foi, il versera dans votre âme son irrésistible onction; tandis qu'ils vous imposeront les mains, il vous couvrira de son bras tutélaire; tandis qu'ils le prieront d'être votre égide et votre soutien, il descendra en vous avec la plénitude de ses dons, il vous communiquera l'esprit de sagesse pour séparer les intérêts du ciel des intérêts de la terre, l'esprit de prudence pour éviter les écueils dont notre carrière est se-

mée, l'esprit de force pour ne pas succomber à la témérité des opinions dominantes, l'esprit de science, non pas celle qui enfle et qui damne, mais celle qui enseigne le bonheur, l'esprit de crainte pour se dérober aux jugemens de l'inexorable avenir, l'esprit d'intelligence pour discerner la vérité de l'erreur, enfin l'esprit de piété pour ennoblir nos actions, affermir nos espérances et agrandir nos destinées.

L'impiété ôte tout à l'homme, excepté sa misère. Aussi, quand la première illusion s'est évanouie, combien n'en rencontre-t-on pas qui jalousent le sort des croyans? Oh! disent-ils, si je pouvois être chrétien! Ils sentent que nos sacremens feroient du bien à leur âme: le spectacle que nous leur donnons les frappe d'étonnement; le calme du juste, qui repose sur le sein de la religion, a je ne sais quoi d'attrayant qui commence souvent pour l'indifférence elle-même le goût des plaisirs célestes : voilà ce qui leur arrache des soupirs involontaires. Et que seroit-ce s'ils connoissoient cette paix de la foi, cet abandon de la confiance où tous les désirs de la terre viennent se perdre, et qui s'élance jusqu'aux récompenses sans mesure; cet amour de l'Être infini, qui s'abreuve à longs traits de ses per-

fections; cette possession intime de la divinité conversant avec l'humanité, ainsi qu'un ami avec son ami, et se livrant à elle tout entière pour être sa libératrice dans le naufrage de son innocence, et sa nourricière quand elle l'a recouvrée! Que seroit-ce s'ils avoient la preuve que rien n'est comparable à l'innocence reconquise; que le contentement de soi-même est le premier de tous les contentemens; que l'entendement est plus sain lorsque le cœur est sans remords; que les larmes de la pénitence ont plus de douceur que les fautes qui les firent couler; que les jours du chrétien, sincère dans son retour, sont des jours de fêtes continuelles; qu'il jouit plus de ce qu'il se refuse, pour être exact à ses engagemens, que l'impie ne jouit de ce qu'il se permet pour être fidèle à ses apostasies; qu'heureux dans le témoignage de sa bonne concience, il gagne d'un pas tranquille le séjour des immuables délices, dont nos sacremens sont l'unique chemin! Que seroit-ce, s'ils savoient que l'homme simple et contrit qui prie avec droiture sur les marches usées d'un autel solitaire, qui est humble parce qu'il est foible, qui se cache dans le silence, parce que les choses du siècle font du bruit, et que les choses de Dieu n'en font pas, savoure une fé-

licité que le monde ne donnera jamais avec son luxe, ses joies et ses prestiges! Ah! la pensée qui le rassure à tous les instans est qu'après le sacrement qui l'introduisit purifié dans la vie, si sa vie a été souillée de quelques taches, un second sacrement est là pour les effacer, et un troisième pour lui restituer sa beauté primitive.

Oui, M. F., s'il fut glorieux à la terre le jour où le Fils de Dieu voulut être le fils de l'homme, s'abaissa pour nous élever et s'anéantit pour nous reproduire, prit notre indigence pour nous enrichir, accepta nos dettes pour les acquitter sans retenue, et devint, par bonté, ce que nous sommes, afin que nous pussions devenir, par adoption, ce qu'il est; unissant une seule personne en deux natures, l'une toute-puissante, l'autre sujette; les rapprochant malgré leur distance, les conciliant malgré leur opposition; soumettant la nature divine sans l'altérer; divisant la nature humaine sans la changer; faisant l'Être éternel vassal du trépas, et l'Être mortel roi de l'éternité: oui, M. F., si ce jour fut glorieux à la terre, combien il lui fut précieux le jour où, prêt à mourir pour notre rançon, et ne s'occupant que de nos besoins, J.-C. plaça sur nos autels, pour y résider avec nous

jusqu'à la consommation des temps, cette humanité docile qui alloit souffrir sur la croix, et cette divinité suprême qui remplit tout, à laquelle tout obéit, et devant laquelle tout fléchit le genou ! Inénarrable eucharistie, singulier holocauste, où le sacrificateur détruit une substance sans lui rien ôter de ce qu'elle a de visible, en produit un autre sans lui rien donner qui la rende sensible, crée ce qui n'est plus signe de ce qui est ; où le prêtre, exerçant une sorte de souveraineté sur J.-C., le met pour nous non-seulement dans un état d'adoration devant son père, mais dans un état d'humiliation devant nous ! Charité inouïe, tu n'es pas de l'homme, mais de son auteur !

Et afin de perpétuer tous ces miracles dans le sein du christianisme, la sagesse de son fondateur ne devoit-elle pas établir *un ordre* qui perpétuât aussi la tribu sacrée des lévites de l'alliance nouvelle ? Ne sont-ils pas nécessaires à la conservation de la doctrine de l'Église, à la fixité de sa hiérarchie et à la continuité de son enseignement, ces hérauts évangéliques, chargés par elle de convertir, surtout en nos jours mauvais, une race d'hommes qui, tenant dans le mépris la religion des ancêtres, se croient prudens parce

qu'ils doutent, et éclairés parce qu'ils nient ; d'instruire une autre race d'hommes qui languissent dans une cécité intellectuelle si profonde qu'on leur demanderoit en vain les notions premières d'où dérivent toutes les autres; ces missionnaires laborieux dont le zèle remue les âmes engourdies, corrige les mœurs dépravées, enchaîne les passions séditieuses; ces pasteurs sur lesquels la politique trop souvent ne daigne pas arrêter ses regards ; ces bienfaiteurs des affligés, ces tuteurs des petits, ces guides sûrs qui vous dirigent vers la patrie du ciel, en servant, toute ingrate qu'elle est, la patrie du temps ; ces ministres, relégués dans l'obscurité des campagnes ; hommes de Dieu, sans armes pour sa cause que les vertus dont ils donnent l'exemple, hommes de l'État, dont le triomphe qu'ils ambitionnent le plus est de calmer la souffrance et la plainte, qui désabusent le pauvre des vœux trompeurs et des regrets inutiles, lui ouvrent d'autres trésors dans le sacrement de la dernière heure, lui offrent d'autres palmes, lui promettent un autre héritage bien supérieur aux trésors, aux palmes et aux héritages d'ici-bas? Appréciateurs inconsidérés, mettez dans la balance avec l'éminence de leurs services, l'aridité de vos préceptes, l'in-

certitude de vos principes et le danger de leurs conséquences, la fausse magie de vos prétendues réformes, et le faux savoir de vos prétendus réformateurs; et que la raison prononce entre les prêtres et vous. Vous avez entrepris de les dépouiller de ce qu'il y avoit de si noble, de si honorable, de si paternel dans leurs fonctions, leurs rapports de tous les momens avec la société : ils marquoient le passage de la naissance au berceau, et du berceau à la mort; et le prince, qui dotoit leur ministère de sa confiance, dotoit aussi sa puissance de leur fidélité, jamais plus inébranlable que lorsqu'elle a sa racine dans la religion. Alors les bergers et les troupeaux, accoutumés à reconnoître la même sanction aux lois divines et humaines, avoient le même respect pour celles-ci que pour celles-là. Dans le sanctuaire et hors du sanctuaire, c'étoit toujours le même bercail dévoué, dans lequel on ne rivalisoit que de soumission : Qu'est-il arrivé?

Lorsqu'il y a quelques années tout se démolissoit autour de nous, dans le chaos de nos folies, on a dissous jusqu'aux nœuds indissolubles du mariage dont le christianisme s'étoit emparé, et qu'il avoit restreint par de saintes ordonnances; on a mêlé de la philoso-

phie au sacrement de l'union conjugale, de l'indépendance au devoir de la concorde, et de l'anarchie à la famille domestique; on a dénaturé toutes les idées, déconsidéré toutes les règles, bafoué tous les scrupules; on a remplacé par la torche de division le flambeau nuptial; et on a enfanté le divorce, le pire de tous les maux, le divorce qui transforme une réalité solide en un fantôme volage. Cependant, la religion seule féconde les ménages bénis par l'Église; la religion seule commande la protection au fort, qui est l'époux, et la douceur au foible, qui est l'épouse; la religion entre avec les conjoints sous les foyers de la pudeur, répète à la conscience ce que sa voix n'oseroit dire à l'oreille, quoique toujours entendue des âmes pures, suppléé par les réminiscences de la foi à ce qu'aucune autorité n'a le droit de prescrire, travaille au bien général à l'insu de tous; et par son influence cachée, mais constante, veille sans relâche à ce que l'ombre même du secret soit irréprochable. La religion s'interpose encore pour assortir les humeurs, prévenir les querelles, assoupir les défiances, quelquefois sépare les corps, en laissant aux cœurs l'espoir de se retrouver; mais alors elle place, entre les époux, la séparation comme un

voile officieux, tandis que la philosophie élève, entre eux, le divorce, comme un mur impénétrable. Que nous sommes légers et frivoles! Si je vous annonçois le premier la découverte authentique de nos sacremens, quelle ne seroit pas votre reconnoissance? Ainsi, c'est l'usage du bienfait qui en émousse chez vous le sentiment; ou si la sagesse païenne les eût inventés, et qu'ensevelis jusqu'à nous dans la nuit des temps, ils parussent enfin au grand jour sous le nom imposant d'un législateur de l'antiquité, trouveriez-vous des paroles assez riches pour exprimer dignement votre hommage?

Quant à moi, je n'en trouve point pour une religion au-dessus de toutes nos louanges par la sublimité de ses motifs; pour une religion, la quotidienne instigatrice des bonnes œuvres; pour une religion à laquelle on doit de si douces harmonies entre les mystères de l'âme et les mystères de la foi; pour une religion sans laquelle les opprimés n'ont plus de vengeur, les nécessiteux plus d'asile, la patience plus de salaire, les châtimens plus d'effroi, et le crime plus de répression; pour une religion à l'école de laquelle on apprend que le drame de la vie a un dernier acte qui ne se passe point ici-bas; pour une religion

qui seule produit ces trop rares dévouemens, dont le caractère est de dédaigner l'admiration du monde, ainsi que, trop souvent, un des travers du monde est de ne pas savoir les admirer; pour une religion sur le terrain de laquelle croît la tige de l'honneur; pour une religion qui, seule, oblige à rentrer dans leur lit les passions soulevées, défend mieux un pays que le courage de ses habitans, et n'a point peur des injures des méchans, parce que les méchans ont peur de ses menaces; pour une religion victorieuse dans tous les combats, et qui anime les siens du laurier de l'immortalité.

Quant à moi, je n'en trouve point pour un culte qui ne vit que d'amour, toujours reluisant de la gloire de celui qui étoit hier ce qu'il sera demain, où Dieu est en vue de toutes parts, où sa grâce parle tous les langages, revêt toutes les formes, emploie tous les moyens. Quelquefois c'est une rosée qui tombe goutte à goutte et amollit imperceptiblement; quelquefois un torrent impétueux qui déborde et inonde: quelquefois c'est une fleur dont la parfum et les couleurs nous séduisent; quelquefois une épine qui guérit par les blessures même qu'elle fait. Tantôt c'est un rayon vif qui perce tout à coup les nuages les plus

sombres; tantôt une lueur foible qui se développe à mesure qu'on est plus attentif; tantôt c'est un éclair qui déchire en un instant le bandeau; tantôt un jour tempéré qui, par une action plus lente, l'entr'ouvre peu à peu. Ici c'est le tonnerre qui ébranle par ses retentissemens, brise les cèdres, et réduit en poudre les montagnes orgueilleuses; là un souffle léger, un murmure insensible de l'esprit de paix qu'on recueille en silence : point de figure que la grâce, dans nos sacremens, ne prenne tour à tour. Elle s'accommode à tous les âges, à toutes les situations, à tous les lieux. C'est elle qui relève ceux qui tombent et redresse ceux qui sont froissés : elle donne au pécheur le repentir, et au juste la ferveur.

Mais notre culte n'est pas seulement divin dans la richesse de nos sacremens; il l'est encore dans la grandeur de notre sacrifice : c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le temple de Jérusalem, que nos livres dépeignent avec tant de magnificence, n'étoit que la figure de nos temples; son propitiatoire n'étoit que l'ombre de notre propitiatoire; l'arche des Hébreux n'étoit que le simulacre

de l'arche des chrétiens ; et les victimes, qu'on immoloit dans leur parvis, qu'étoient-elles, comparées à notre victime? A Jérusalem tout étoit représentation et promesse : ici tout est vérité, dans l'accomplissement littéral des oracles; ici, à toutes les heures, la bonté divine épanche ses trésors avec une profusion qui remueroit jusqu'aux entrailles de l'impie, s'il consentoit à étudier la supériorité de notre sacrifice. En effet, M. F. notre sacrifice est celui qu'on devoit offrir au Seigneur depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'aux lieux où il se couche; celui qu'on devoit offrir au Seigneur non pas une fois, mais tous les jours, et chez tous les peuples de la terre; celui qu'on devoit offrir au Seigneur, partout où le Seigneur est connu et invoqué. Notre sacrifice n'est point un reste de l'ancien culte, puisque les sacrifices anciens ont été abrogés, et qu'on ne les offroit que dans un seul temple. Notre sacrifice est donc le sacrifice annoncé par les prophètes, dont l'avantage unique est d'entrer dans les incompréhensibles desseins de l'amour par lequel Dieu, lorsque la chair avoit isolé l'homme du ciel, se revêt de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'isoloit de lui : et, quoiqu'on ait sans doute le droit de s'étonner que l'homme puisse s'élever jusqu'à

Dieu, voici bien un autre prodige : C'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme. Ce n'est point assez : pour appartenir de plus près à sa créature chérie, *il entre dans l'homme*, et tout juste est un temple habité par lui... Merveille qui satisfait la raison en l'accablant, parce qu'elle ne sauroit trouver ailleurs d'analogie plus frappante d'intentions et de moyens, d'effets et de causes, de maux et de remèdes.

Et ce sacrifice que je ne me propose point de considérer en lui-même, mais seulement dans ses rapports intimes avec l'ensemble de la religion, ce sacrifice est l'objet essentiel de notre culte dont il est l'âme et le mérite. Ne s'y rapportent-elles pas en effet la majesté de nos rites, leur exacte précision dans l'ensemble, et leur noble gravité dans les détails, la mélodie simple et lente qui soupire le nom du Très-Haut, l'innocence, en habits de lin, disposée avec ordre autour de l'agneau, le nombre symbolique des flambeaux qui éclairent la table des oblations, la prière publique qui monte avec l'encens des adorateurs consolés ? Ne s'y rapportent-elles pas cette solennité annuelle, ces décorations triomphales, cette amende honorable de tous les chrétiens à la divinité de J.-C., outragée par les méchans ? Quelle affluence spontanée ! Quelle pacifique

agitation! Quel pieux tumulte! toutes les conditions se précipitant au devant du Seigneur; les chefs de la nation, qui ne conservent de leur dignité que l'émulation de servir de modèles; la région de l'exil devenue l'image de la patrie; tous les cœurs sur les pas du bien-aimé; toutes les intelligences recueillies dans la même foi; toutes les voix s'accordant pour entonner les mêmes hymnes; la nature prodiguant ses richesses; le carillon sacré, interprète de l'allégresse de tous; le zèle dressant des pavillons à son roi; enfin l'époux de l'Église qui voyage sur la terre en même temps qu'il règne dans le ciel! Ne s'y rapportent-elles pas les émotions du premier âge, lorsqu'il est admis pour la première fois au grand mystère de la religion? Avec quelle affectueuse véhémence leurs pères dans la science ne leur retracent-ils pas l'importance de cette démarche! Quelle charitable énergie ils déploient! Avec quelle pénétrante effusion il les recommandent au protecteur des petits! Ne s'y rapportent-elles pas ces saintes émigrations, arrangées par la même confiance, ces rendez-vous concertés par l'espérance des mêmes bienfaits, ces pèlerinages tant calomniés de nos jours, qui ne font de mal à personne et font tant de bien aux âmes droites?

Quelle est cette croix, autel privilégié de notre sacrifice, et aujourd'hui centre unique de tous les mouvemens d'un peuple affamé de son rédempteur? De toutes parts, on y arrive à flots pressés : il n'y a plus d'enfance, ni de vieillesse, ni de maladie; rien n'est obstacle, et tout est entraînement. L'élévation de la colline, la singularité pittoresque du site, les airs qui retentissent d'attendrissantes symphonies, le même sentiment empreint sur tous les fronts, l'impulsion de la joie qui, donnée par chacun en particulier, revient sur tous avec le poids d'une impulsion générale, la foule éperdue qui semble tressaillir à l'aspect du *bois toujours vert*, le repentir, baigné de larmes, jurant persévérance à son Dieu qui va s'immoler pour lui sur un nouveau calvaire : oui, nos rites, par la vertu de notre sacrifice, sont des prédications muettes. Chaque mot de nos liturgies a une intention, et cette intention est une condescendance à notre foiblesse : rien de vague, rien de superflu, rien de chimérique. Plus on les approfondit, plus on y découvre de libéralité divine. C'est un dépôt de grâces qui s'accroît de ce que l'on y puise; c'est un échange journalier entre le ciel et la terre : le ciel, qui est intarissable dans ses largesses, et la terre, qui ne sauroit être trop fidèle

dans sa reconnoissance; et c'est notre sacrifice qui opère cet échange! Qu'il disparoisse de notre culte, notre culte est sans puissance. C'est encore notre sacrifice qui appelle toutes les infirmités autour du nouveau serpent d'airain : dans le sang qui y a été répandu germent tous les prodiges : chaque goutte de ce sang précieux efface une tache, cicatrise une blessure, dompte la lèpre la plus invétérée.

Notre sacrifice ne divinisoit-il pas ces temples d'où nos besoins sembloient avoir moins d'espace à franchir jusqu'à celui qui entend nos plus intimes pensées; ces vieilles abbayes, noircies par le temps, dont la cime, fière de l'étendard de la pauvreté, arrêtoit souvent la vanité, fière de son luxe, qui couroit peut-être à des crimes; ces monastères, conservateurs de la foi antique, qui rappeloient, parmi nous, les héros de la Thébaïde; ces basiliques du trépas sur les murailles desquelles on lisoit de sérieuses réflexions au profit de tous; où parloient des sépulcres, tribunes révérées par les siècles, qui, datant de notre origine, renfermoient dans leur sein les chroniques de notre monarchie épargnées par les vers; où dormoient trois races : et quelles races! qui nous laissè-

rent des lois, des souvenirs et des remords; vastes cercueils vides d'une poussière jadis ornée du diadême, qu'une tempête soufflée par la bouche de celui qui balaie les rois quand il le veut a dispersée sur des rivages inconnus; augustes réceptacles des souverainetés finies, dont on a voulu expier les profanations en les couvrant des magnificences de la religion en deuil, et de la France à genoux au pied de ces monumens déshonorés; trônes pompeux de la destruction, dont la morne solitude étoit réveillée autrefois par *les incroyables tristesses du génie*, qui troubloit leur silence au bruit de son tonnerre, et, dans les antres de la mort, semoit à lui seul plus de lumières sur la vie, que tous les docteurs de nos aréopages? Notre sacrifice ne consacre-t-il pas encore, et nos supplications pour la gloire de l'État, et nos vœux pour la conservation des enfans de saint Louis, et nos rogations pour la maturité des fruits de la terre, et nos chants de bonheur pour la paix rendue aux nations, et nos litanies dans lesquelles on invoque les habitans d'en haut pour les habitans d'ici-bas? Oh! qu'il y a loin de nos rites, sublime expression d'une foi sublime, à ces glaciales lithurgies presque entièrement composées de formules sèches, emphatiques, étran-

gères à la langue éloquente du cœur ! Culte sans appareil, qui, réduit à une contemplation ardente, sombre et mélancolique, aboutit dans les têtes oisives à un fanatisme dangereux, et dans les esprits occupés, au néant absolu de croyance ! Notre sacrifice n'anime-t-il pas en quelque sorte les peintures qui embellissent nos temples ? Et ces peintures n'invitent-elles pas à la pratique des devoirs, en formant un cours d'exhortations visibles ? Oui, les tableaux de nos grands saints, dont plusieurs ont été de grands hommes, assurent à notre enseignement un caractère spécial, en le gravant par le double organe de l'ouïe et des yeux. Notre sacrifice n'imprime-t-il pas sa force aux instrumens de notre culte, qui la communiquent à leur tour à tous les actes de la religion, dirigent la famille spirituelle vers la commune demeure pour solliciter des faveurs communes, signalent la naissance de vos fils, et les joies si douces, si pures, et si chrétiennes de la paternité, vous accompagnent de leurs plaintifs tintemens aux funérailles de vos proches, à ces derniers tributs de la douleur et de la tendresse ? Enfin notre sacrifice emprunte lui-même les couleurs du tombeau : et l'humble gazon, qui couvre la sépulture du pauvre, lui est-il plus indifférent

que le mausolée superbe qui couvre la sépulture du riche?

Le culte des morts est fondé sur la raison elle-même, non cette décevante et présomptueuse raison qui se jette en des routes infréquentées, mais cette raison qui compte pour quelque chose les coutumes de la patrie, les traditions des ancêtres et l'autorité des gens de bien. Vous n'ignorez pas, M. F., quels hommages ont été décernés, dans tous les temps, aux trépassés; vous n'ignorez pas que la piété envers eux est une loi que son observance immémoriale dispenseroit d'être écrite; vous n'ignorez pas le nombre des sacrifices, l'opulence des catafalques, la réputation des éloges dont les illustres défunts ont toujours été l'objet; vous n'ignorez pas la sincérité des larmes, la vivacité des regrets, la naïveté des adieux dont la bière des petits a toujours été chargée; vous n'ignorez pas comment la nature, toujours semblable à elle-même, n'a jamais interrompu les relations qui existent entre les morts et les vivans; vous n'ignorez pas que ce commerce appartient à tous les âges, à tous les peuples, à toutes les religions. C'est la foi catholique ainsi que c'étoit la foi païenne; c'est l'acquit d'une dette sacrée; c'est le besoin de l'amour,

de la reconnoissance, de l'admiration; c'est une obligation de stricte justice, et il faudroit avoir le malheur de ne rien croire ou de n'avoir jamais aimé, pour offenser un usage universel qui remonte au berceau de la création. Nous y contemplons l'aurore de notre immortalité; nous y goûtons l'espoir de retrouver un jour nos frères, et il nous semble qu'ils nous savent gré de prendre soin de leur âme; nous nous y rappelons qu'il n'y a plus de liens solides, si toutes les affections mutuelles s'évanouissent dans les ombres du cercueil, et que l'ingrat qui n'arrosera pas de ses pleurs la dernière habitation des auteurs de ses jours, ne les aura pas chéris pendant sa vie; nous y apprenons la doctrine qui empêche le chrétien agonisant d'accuser la Providence, et laisse à l'inconsolable ami qui vient de perdre un ami inconsolable, la douce idée qu'il peut encore le servir dans l'autre monde.

Nous y sommes avertis qu'il n'importe pas aux grands que leurs cadavres pourrissent avec le même faste qu'ils étaloient aux temps de leur grandeur, lorsqu'ils ne se distinguoient que par la bassesse de leurs dédains envers le foible qui imploroit humblement leur crédit, ou que, riches nouveaux, ils accabloient de leur pitié dérisoire la veuve et l'orphelin qu'ils

avoient lâchement dépouillés ; que l'unique chose nécessaire et utile est d'intercéder pour eux, de faire le bien à leur exemple, si par hasard il leur est arrivé d'en faire, d'achever ce qu'ils ont commencé, si leur orgueil s'est occupé d'entreprises louables, de réparer le mal qu'ils ont commis, à moins qu'il ne soit irréparable ; que c'est par la vertu des enfans que les pères doivent être recommandés au ciel ; que les bonnes actions de ceux-là obtiendront grâce pour les fautes de ceux-ci ; que Dieu se rend à la charité, qu'à sa voix la sévérité devient clémence, et que par elle les foudres de la colère s'éteignent dans le sang de J.-C. Voilà, M. F., ce qui distingue notre Église de toutes les autres Églises, et notre ministère, de tous les autres ministères, et nos obsèques, de toutes les autres obsèques, et notre deuil, de tous les autres deuils, et notre sacrifice, de tous les autres sacrifices : voilà les honneurs véritablement profitables aux vivans et aux morts : aux morts dont ils accélèrent le triomphe ; aux vivans dont les morts deviennent les médiateurs : *hæc sunt funera pulcherrima, hæc et remanentibus et abeuntibus proficientia.*

Mais une autre considération bien décisive en faveur du culte des morts, c'est que le mé-

pris ou la violation de leurs cendres a toujours été suivi de quelque éclatante calamité. Lorsque la barbarie outrageoit, chez nous, la religion des tombeaux ; lorsque le vandalisme promenoit sa hache sur les restes de notre gloire, jadis l'entretien du monde ; lorsque le régicide, après avoir immolé le meilleur des princes, désensevelissoit ses aïeux couchés dans l'éternel repos, vous savez quels outrages on y prodiguoit à la religion de l'humanité ; et si dans le royaume des Francs il y avoit autre chose que des bourreaux ou des victimes : comme, lorsque l'impiété avoit fermé nos temples, vous savez encore quels temples on avoit ouverts ; lorsqu'on n'offroit plus le sacrifice d'expiation, vous savez quels sacrifices de fureur l'avoient remplacé ; lorsque les prêtres du vrai Dieu étoient condamnés à souffrir et à mourir, vous savez quels étoient les ministres des cachots ; lorsqu'on avoit aboli les cérémonies du christianisme, vous savez le culte qui succéda au nôtre, et quelles furent les cérémonies du paganisme moderne ; lorsqu'on brûloit les tribunaux du repentir, vous savez à quels tribunaux l'innocence étoit obligée de comparoître ; lorsqu'on habilloit les animaux à la manière des pontifes, vous savez si on n'égorgeoit pas les pontifes à la manière des

animaux ; lorsqu'on renversoit les monumens de la croyance, vous savez quels monumens de démence ou de scélératesse fouloient une terre muette de terreur, de stupéfaction ou de connivence ; lorsque des mains sacriléges, aux acclamations d'une multitude insensée, abattoient les tours retentissantes et changeoient nos instrumens de paix en instrumens de carnage, vous savez si toutes les vengeances du ciel ne tonnèrent pas sur une nation qui ne correspondoit plus avec lui. Alors le crime fut souverain et la vertu esclave. Le crime, despote au nom de la liberté, régna par le brigandage et par l'assassinat, tantôt ordonnant le supplice de la médiocrité, sans accusation et sans jugement ; tantôt, dans un commerce lucratif avec la mort, surfaisant l'opulence qui marchande la vie, sans qu'aucune plainte, aucune résignation, aucun désespoir pût toucher ces horribles trafiquans, uniques dans l'histoire des forfaits.

Et si la légèreté inconséquente nous reprochoit de mêler à nos discussions sacrées de fâcheuses réminiscences, nous répondrions à ce grief aussi inconvenant qu'il est peu nouveau : est-ce que le bonheur des États, ainsi que la foi et les mœurs, n'est pas dans la compétence rigoureuse de nos fonctions? Indiquer des préservatifs dans les causes et les effets de nos

malheurs, n'est-ce pas un droit, trop chèrement acheté, que nous tenons des blessures de la religion et de la patrie? D'ailleurs, est-il sage d'oublier, lorsque l'anarchie rugit hors de nos frontières et qu'elle murmure chez nous, lorsque des écrits sans nombre nous menacent de la réapparition du spectre, et que les germes désorganisateurs fermentent encore jusque dans les chaumières?... Mais détournons les yeux de ces tristes objets, et rafraîchissons-les par le tableau des fêtes chrétiennes; c'est ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

On a beaucoup écrit, M. F., sur les fêtes chrétiennes, les uns pour en falsifier l'origine, les autres pour en dénaturer l'intention, plusieurs pour y verser le blâme ou l'injure. Cependant, quel est l'objet de nos fêtes dont le caractère sublime ou tendre, joyeux ou lugubre, doux ou terrible, s'accorde si bien avec tous les souvenirs des commencemens, avec toutes les périodes de l'année, avec toutes les scènes de la vie? De faire l'homme meilleur fils, meilleur citoyen, meilleur sujet; de varier ses jours par des devoirs à remplir et par des devoirs à remettre au lendemain; de retracer la ligne qui sépare le sacré du profane; de réchauffer la tiédeur par les cantiques de

la foi; de resserrer les nœuds qui unissent le conducteur au troupeau; de réitérer le précepte de l'obéissance au souverain et aux supérieurs; de remontrer l'injustice de convoiter le bien d'autrui; de rapprendre aux uns ce que leur mémoire a déjà oublié, et aux autres ce que leur cupidité a déjà obscurci; de rapprocher toutes les conditions par le même symbole : et où rencontrer ailleurs que dans une religion divine un symbole aussi simple, aussi pur, aussi clair que le nôtre? L'oraison dominicale ne peut être que l'ouvrage de celui qui connoît tous nos besoins : la salutation angélique, en sortant de notre cœur, monte au cœur de Marie. Quelle loi vaut le *confiteor* du pauvre au pied de nos sanctuaires? et si on reprochoit à notre culte la langue étrangère qu'il emploie, je dirai qu'une langue qui ne change jamais s'adapte assez heureusement au culte de l'Être immuable.

Oh! qu'ils sont vils, ou plutôt dignes de pitié, ces détracteurs mal avisés qui trouvent plus commode d'opposer à la foi des passions que des raisons; auxquels il paroît suffisant d'afficher avec le bel esprit le mépris de la religion; pour lesquels la philosophie n'est que l'incrédulité, et l'incrédulité la corruption du cœur; qui, calomniant la sagesse de nos institutions, res-

semblent à ces insensés qui, après avoir souillé l'habitation du Seigneur, s'écrioient dans leur folle audace : Effaçons, effaçons les jours destinés à son culte, *quiescere faciamus dies festos Dei à terrâ*. Et qu'on ne s'y trompe point, le zèle qui les meut n'est point le zèle de la vérité. Ignorent-ils le discours de Moïse à sa nation ? *Gardez vos fêtes, custodite sabbata vestra*, et vous aurez la sécurité sur vos frontières, ainsi que le sommeil sous vos toits ; vous mangerez votre pain dans l'abondance, et le sceptre de la tyrannie ne pèsera plus sur vos têtes. Ignorent-ils que nos fêtes ont amené la civilisation européenne ; suspendu quelquefois par des trèves soudaines, des guerres opiniâtres, et souvent, au sortir de la maison de Dieu, réconcilié d'implacables ennemis ? Ignorent-ils que de nombreux croyans savourent encore avec délices les heures qu'ils passent sous l'œil immédiat de leur premier ami, comme ils abhorrent les crimes de l'impiété qui se félicitoit sur des ruines d'avoir armé les bras et affranchi les consciences ? O temps regrettables, où un acte de religion étoit une fête de famille, et où toutes les fêtes de famille se lioient à la religion, où nos fêtes *chomées* n'étoient pas des jours d'une pernicieuse oisiveté, mais des jours de graves méditations que l'on nourrissoit de la pensée de son auteur ;

mais des jours d'un loisir, saintement occupé, dans lequel l'esprit s'élevoit jusqu'à la grande intelligence, tandis que le corps se délassoit de ses travaux dans un repos fructueux, après lequel l'artisan étoit plus gai, plus robuste et plus patient; mais des jours de salut, pendant lesquels nos anciens violentoient en quelque sorte le ciel, s'animoient ensemble à la confiance en leurs saints protecteurs, s'excitoient à suivre leurs traces par le récit de leurs combats et de leurs récompenses, bâtissoient à l'envi l'édifice de leur gloire future, en jetoient les fondemens près du tabernacle, et trouvoient un adoucissement à leurs peines dans ces psalmodies toujours nouvelles, depuis trois mille ans, qui se répètent encore aujourd'hui dans toutes les parties de l'univers, qui seront à jamais la plus noble expression de la reconnoissance des créatures envers le créateur, et semblent avoir reçu leur charme éternel de celui qui les a inspirées! O temps prospères! hélas! de cette ferveur qui embrasoit autrefois les chrétiens, que reste-t-il? à moins que votre souffle, ô mon Dieu, ne se hâte de la rallumer. Dieu de nos pères, sauvez une nation qui, en vous abandonnant, s'abandonne elle-même, abjure sa propre existence, et se débat, victime infortunée de ses modernes

précepteurs, dans le choc aveugle des opinions discordantes.

Que dis-je? non, non, la religion n'est pas disparue du milieu de nous. Elle est non-seulement dans les miracles journaliers, où vous ne pouvez l'atteindre, impies, dans les continuels bienfaits dont elle est la source, dans les monumens de notre histoire, où elle parle à tous les yeux, mais encore dans l'affluence des justes qui inondent nos temples. Grâces à vous, ils ne sont plus ornés, mais ils sont toujours augustes : la magnificence est loin, mais le Dieu magnifique est près : on n'y foule plus les marbres et les tapis précieux, mais on y pleure sur des débris : l'appareil est simple, mais l'adoration est profonde : on y cherche en vain les tombeaux, mais on y prie humblement pour les morts. Non, non, M. F., la religion n'est pas disparue du milieu de nous : elle est plus forte que toutes les innovations, que toutes les agressions, que toutes les persécutions : la fille du ciel n'a rien à redouter des enfans de la terre. Toujours elle sera leur princesse, malgré certains alarmistes qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, se persuadant à eux-mêmes et voulant persuader aux autres que la religion est finie, parce qu'il n'y en a plus dans

leur cœur. Qui ne sait la cérémonie mémorable (1) dont la capitale vient de nous offrir le spectacle? Sous ces mêmes voûtes témoins de tant de blasphêmes, et desquelles l'ingratitude avoit exilé la sainte patronne de la reine des cités, sous ces mêmes voûtes ont retenti les cantiques des vierges, les *Te Deum* des pontifes et les vœux des Bourbons : ce qu'il y a de plus grand s'est montré là où l'on avoit encensé ce qu'il y a de plus vil; toutes les vertus sont descendues aux mêmes lieux qu'on eût pris autrefois pour les portiques de l'enfer. Elle n'est plus la voierie du Panthéon! la religion est vengée!

Enfin, M. F., le dimanche a-t-il cessé plus d'une fois d'être un jour de recueillement dans les temples, et d'allégresse dans les foyers? Lorsque toute une nation se tut devant tous les forfaits, on essaya de le rayer du calendrier, et de la mémoire des chrétiens; mais ils n'avoient point oublié que la religion seule peut faire des solennités obligatoires. Le dimanche, dès qu'on a eu la liberté d'appeler les choses par leur nom, a recouvré sa place, et il ne la perdra plus. La miséricorde a succédé à la justice, et nos malheurs sans doute ont

(1) L'église de sainte Geneviève, rendue au culte.

expié nos fautes. Oui, M. F., nous le célébrerons à jamais ce jour que nos pères nous ont transmis, et que nous transmettrons à nos derniers neveux; ce jour où les affaires divines obtiennent le premier rang, et les distractions innocentes le second; ce jour qui s'écoule rapidement dans les effusions de la piété et de l'amitié; ce jour qu'insultent, hélas! trop souvent les jeux de la perversité, les tréteaux de la folie, les *chaires* de scandale qui enivrent jusqu'à l'ingénuité villageoise des poisons de l'infamie, mais où pourtant l'autel est encore chargé de fleurs qui embaument comme un doux parfum l'assemblée des fidèles; ce jour où le pasteur est écouté dans un silence avide, et où le bercail s'unit à sa voix avec une harmonie sincère; ce jour de résolutions utiles, de déclarations *efficaces*, de pacifications *édifiantes*, ce jour où l'on rentre dans son modeste asile, plein des bons conseils qu'on a entendus sous les parvis sacrés; ce jour où les fronts sont sereins, et les âmes tranquilles, où les chagrins ont un rémunérateur qui les note, et les plaisirs un approbateur qui les sanctifie. M. F., le dimanche est le grand jour du Seigneur, de sa gloire, de ses attributs; le grand jour de l'homme qui y chante la puissance de son maître; le grand jour des riches,

auxquels les œuvres serviles sont interdites et les œuvres charitables ordonnées ; le grand jour des petits, ennoblis par la confiance et par l'amour ; le grand jour des enfans dont tout relève la foiblesse, exemples, enseignemens et mystères : le grand jour par excellence qui luira sur le monde catholique, tant qu'il y aura des jours.

Car sans examiner les motifs trop suspects qui poussent un trop grand nombre d'hommes vers l'incrédulité, sans approfondir les causes personnelles de leur aversion pour ce qui tient à la foi et à son culte, sans scruter les maladies secrètes de leur âme qui offusquent les lumières de leur esprit ; il faut pourtant convenir d'un fait : c'est que plusieurs, instruits par l'expérience, ne veulent plus immoler la société à la chance de leurs systèmes, avouant qu'ils lui ont fait assez de mal, et que la religion est nécessaire au peuple, ou, ce qui est la même chose, qu'elle est faite pour lui : mais ils réclament une exemption spéciale, convaincus qu'ils peuvent se tenir lieu de tout à eux-mêmes, et qu'ils n'ont besoin, pour trouver la sagesse, que de leur propre capacité. En acceptant de ces docteurs si débonnaires la permission d'être chrétiens, nous demanderons celle d'observer que leur exemption

est aussi peu modeste qu'elle est peu raisonnable. L'idée qui s'offre d'abord est que la religion, pour être nécessaire au peuple, doit être vraie. Ce seroit un abus de raisonnement bien contraire à toute logique, un prodige d'arrogance bien folle, un égarement d'intelligence bien déplorable, un oubli bien coupable de toute pudeur, un outrage bien grave à la Providence que d'établir sur une chimère la stabilité des gouvernans et de cautionner l'obéissance des gouvernés sur une imposture. Il faut donc que la religion soit vraie pour être nécessaire au peuple; et si elle est vraie, comment seroit-elle inutile à ses chefs? Expliquez-moi d'ailleurs la bizarrerie du privilége qu'ils s'arrogent, si les passions qui, selon eux, rendent la religion nécessaire au peuple, sont aussi l'apanage de ceux qui rougiroient de l'être : l'orgueil, la plus commune de toutes, est-il donc si étranger aux philosophes, aux riches et aux grands, qu'ils puissent en dédaigner le remède? Si on consulte l'évidence et la publicité des résultats, l'orgueil ne s'est-il pas accru de nos jours dans une proportion effrayante? ne s'est-il pas porté à des excès presque invraisemblables? de telle sorte que ce qui les éloigne de la religion, devroit précisément, pour leur bien et pour le

nôtre, les attacher à son joug. Enfin, est-ce que la foi n'a pas une énergie admirable pour créer les grands talens comme les grandes vertus? La suprématie dans la science n'appartient à l'Europe que parce qu'elle est chrétienne. La science greffée sur la religion trahit sa sève divine par sa végétation immense. Le peuple, à les entendre, n'est pas heureux; il souffre également de ce qui lui manque et de ce dont les autres jouissent; il gémit: son pain est trempé de ses sueurs et quelquefois de ses larmes. Il faut donc lui promettre qu'on lui fera un jour justice, de peur qu'il ne se la fasse à lui-même... Ainsi, M. F, on jette la religion au peuple comme on jette l'aumône au pauvre, pour contenir sa misère. Mais la prospérité n'a-t-elle pas ses lourdes charges, ses dangers imminens, ses soucis rongeurs? Sans la religion, est-il même si facile de supporter la bonne fortune? et les maux de l'âme, y êtes-vous donc insensibles? Ah! si vous ne sentez rien, adressez-vous à la religion qui vous donnera un cœur. Quoi! est-ce que les philosophes ne souffrent pas comme les autres, et plus que les autres, puisqu'ils souffrent sans espoir? La souffrance venge la foi de ce qu'on ne cherche point la consolation auprès d'elle. La religion, ajoutent-ils, est nécessaire

au peuple, dans l'ignorance où il est des régles de la morale : et, dans les écrits de nos sages, que d'erreurs on récapitule pour une vérité! l'instinct du peuple le sert mieux que vos livres. Loin d'inventer, vous n'avez que défiguré ce que vous aviez appris avec le peuple, à l'école de la religion. D'ailleurs aucun de vous n'est d'accord avec soi-même : vous soutenez le faux, parce qu'il est à vous, et vous attaquez le vrai, parce qu'il vient des autres.

Et quel est encore cet apostolat qui enjoindroit la religion au peuple comme un épouvantail? Ne jugeroit-t-on pas que la religion n'est que l'enfer, elle dont l'essence est la charité! Sans doute la religion arrête le crime par ses menaces; mais ce n'est que le premier de ses soins, le commencement de la sagesse. N'attire-t-elle pas au bien par ses récompenses? Avec ses récompenses, elle met la plus haute perfection dans la vie la plus ordinaire, et forme des héros dans les conditions les plus inférieures. Ainsi, selon vous, l'héroïsme et la perfection ne seroient donc que pour la multitude. Et alors pourquoi votre défiance s'obstineroit-elle à stipuler une garantie de la part du peuple qui auroit le droit d'en stipuler une, à son tour, surtout de la part de

ceux qui, par leur opulence, leurs emplois et leurs lumières ont tant d'influence sur la société, et de qui dépendent ses mœurs et ses habitudes? Philosophes, ne songez pas tant à votre prééminence; songez un peu plus à vos devoirs. Si vos titres doivent vous être chers, que vos obligations vous le soient également. Vous exigez qu'on respecte vos personnes; vous nous imposez Dieu même pour sûreté; et nous, nous devrions vous croire sur parole! où sont vos répondans? L'infaillibilité ne consiste pas à avoir plus de talens qu'on ne peut en conduire, à ne voir que le côté brillant des hommes et des choses, à placer le bonheur dans l'éclat, la vie dans le mouvement et le bon sens dans l'imagination: enfin, lorsque vous persévérez à dire que la religion est faite pour le peuple, et que vous n'avez pas besoin d'elle, n'est-ce pas le prévenir de se tenir sur ses gardes? Philosophes, si vous êtes assez vains pour aimer à vous distinguer de la multitude par les conquêtes de l'esprit et les prestiges de la gloire, soyez assez prudens pour vous confondre quelquefois avec elle dans les exercices de la religion, mère de toutes les sécurités. Et combien n'en est-il pas dans vos rangs qui ne se distinguent de ceux qu'ils appellent peuple,

que par une suffisance qui se pique d'habileté, et n'impose qu'à la sottise, par une assurance hardie qui va de bévue en bévue avec une pleine satisfaction d'elle-même, par une vanité dédaigneuse qui offre le contraste perpétuel d'une morgue excessive et d'une excessive médiocrité?

La religion est faite pour le peuple! Téméraires, tremblez qu'il ne se persuade bientôt qu'il n'est pas fait pour elle; et un peuple sans religion est une mer sans cesse agitée, dont les flots salissent sans cesse leurs rivages d'un limon infect, et d'écumes impures : nous l'avons vu. Mais aujourd'hui qu'on est si enclin à séduire les autres et à se séduire soi-même, est-ce que les temps instruisent les temps? Humides encore d'un naufrage récent et fameux, nous courons après de nouveaux dangers; et il ne manqueroit plus qu'un si fatal aveuglement gagnât les maîtres de l'équipage! Ne ressembleroient-ils point alors à un pilote dont l'école des orages auroit dû mûrir l'expérience, s'endormant la nuit aux sourds murmures de la tempête qui gronde, laissant échapper le gouvernail, lorsque le péril redouble; et le matin à son réveil, sentant son vaisseau qui tourbillonne sur les vagues furieuses, écoutant la colère mugissante des

vents qui déchirent ses voiles et en amoncellent les lambeaux sur son tillac; signalant, mais trop tard, les écueils qu'il ne peut plus éviter; lisant sa destinée sur le front des matelots pâlissans, et mesurant l'abîme entr'ouvert qui va le dévorer avec les compagnons de son infortune et les victimes de son imprévoyance.

La religion est faite pour le peuple! Amère dérision, lâche mépris, commisération barbare, qui soulèvent d'indignation, de honte, et de pitié! Hypocrites ennemis, qui, sans doute par intérêt pour le peuple, proscriviez naguère, avec un zèle si ardent, les fêtes du christianisme, vous convenez donc qu'elles sont bonnes pour lui; établissant ainsi la plus funeste division dans la même famille, comme si la religion n'étoit pas la propriété inaliénable de tous! Eh! que vous sert-il d'alarmer les âmes foibles, de dérouter les esprits simples, et d'affliger les cœurs droits? La religion est faite pour le peuple! Il y a, dans ce proverbe *satanique*, un sens dépravé, qu'on seroit tenté de nommer délire, l'énoncé formel d'un schisme, qui auroit des suites pires que la peste, une déclaration de guerre à mort contre la société : cécité indéfinissable, vous étiez réservée à notre âge, et notre âge a-t-il été la

proie d'assez de fléaux? pauvre peuple! le plus grand de tous, c'est la bienveillance des philosophes; leurs caresses donnent la mort. La religion est faite pour le peuple! Prêtez l'oreille, M. F., je vous en conjure.

Est-ce que la religion n'étoit pas faite pour ces princes, jaloux d'asseoir leur trône sur l'autel, d'économiser le sang de leurs sujets et de protéger les mœurs avec la religion, l'unique base des empires? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces ministres équitables qui mettoient, dans la balance politique, le poids de leur intégrité, surprenoient de leur franchise dans le séjour du mensonge, et ne goûtoient de leur élévation que le bonheur de servir la religion et le peuple? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour les dépositaires des traditions conservatrices et les immobiles gardiens de ces axiomes éternels qui donnent aux royaumes la prospérité et la perpétuité? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces hommes d'Église qui rehaussoient la modestie par le génie, tantôt déployant contre les novateurs la force d'une dialectique à laquelle tout doit céder; tantôt, pareils à un voyageur qui remonte un fleuve pour en découvrir la source, s'élançant dans le sein de l'intelligence suprême pour y trouver le principe de notre intelligence; ou sous les

traits d'un simple prêtre, répandant plus de secours sur toutes les misères, qu'elles n'en reçurent jamais de tous les rois ensemble? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces colosses sains et robustes, le boulevard des monarchies, bien différens de ces pygmées de nos jours qui roidissoient envain leurs petits bras contre les décombres sous lesquels ils s'étoient placés? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces hommes d'État qui régissoient avec un égal scrupule les affaires de leur pays et les affaires de leur conscience, dont la fermeté triomphoit dans les conjonctures les plus épineuses, et qui, par l'ascendant de leur réputation, menoient à heureuse fin les négociations les plus importantes? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces guerriers aussi intrépides que pieux, plus contens d'essuyer les larmes de la foiblesse que de moissonner les lauriers de la vaillance, toujours chrétiens dans les succès comme dans les revers, et dont la devise étoit que le Dieu des armées est encore le Dieu des vertus? est-ce qu'elle n'étoit faite pour *Turenne*, chez lequel elle nourrissoit cette simplicité touchante qu'il sut allier à tous les mérites, cette inaltérable égalité de caractère et cette constante uniformité de vertu qui le signalèrent toujours, cette morale militaire où il puisoit sa modération, les

sacrifices de son désintéressement, les prodiges de son humanité et de sa bienfaisance ? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ce Condé, plus grand, lorsque, pour instruire des élémens de la foi les plus humbles de ses serviteurs, il descendoit aux fonctions de catéchiste, que lorsque, pour arracher la victoire, il développoit les plus étonnantes ressources ?

Est-ce que la religion n'étoit pas faite pour ces magistrats, éclairés comme la justice dont ils étoient les flambeaux, impassibles comme la loi dont ils étoient les organes, fervens comme le peuple dont ils étoient les modèles, luttant tour à tour contre les caprices du pouvoir et les fureurs de l'insubordination, forts parce qu'ils étoient indépendans, respectés de tous parce qu'ils faisoient tout respecter? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces dames illustres qui, moins fières de leur naissance que du titre de mères des indigens, réchauffoient de leurs aumônes l'artisan transi de froid sur la paille où il veille? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour leurs illustres époux, qui n'apprécioient leurs dignités que par le pouvoir d'être plus utiles, se dépouilloient pour les nécessiteux de toute représentation superflue, et empruntoient les ruses sublimes de la miséricorde pour porter à la veuve en pleurs

leurs pudiques largesses? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces nobles patriarches, chez lesquels le livre le plus feuilleté étoit la *Bible*, le meuble le plus recherché la croix, et l'instant le plus désiré, l'instant de la prière? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces chastes écrivains dont les plumes irréprochables amusoient les loisirs de ce roi, toujours roi dans ses paroles et dans ses manières, toujours roi sans contrainte et sans fatigue, toujours grand par lui-même et par ses sujets, élevant des temples et des palais à ses soldats usés par la victoire, appuyant sur la religion sa majestueuse hauteur, et, par une sorte d'inspiration naturelle, saisissant avec un tact singulier tout ce qui en pouvoit propager les influences? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces artistes célèbres, dont le pinceau ou le ciseau immortel ressuscitoient, en quelque sorte, sur la toile ou sur le marbre ses fondateurs, ses héros et ses martyrs? est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces instituteurs de la jeunesse, moins avides de bruit que d'estime, qui cultivoient avec un zèle infatigable les pépinières auxquelles on a dû de si belles fleurs et de si beaux fruits? Est-ce qu'elle n'étoit pas faite pour ces défenseurs généreux des saines doctrines qu'on auroit

vus, accourant de toutes parts dans nos jours mauvais, retenir la civilisation sur le penchant de sa ruine, couvrir de leurs corps le sanctuaire envahi par l'impiété, et soutenir contre toutes les tourmentes les deux ancres seules solides, la religion et l'honneur?..... Est-ce que la religion n'étoit pas faite, dans le temps de nos désastres, pour ces admirables Vendéens, se soulevant d'accord pour reconquérir leur Dieu et leur roi, puisant dans cette croix, gravée sur leur poitrine et sur leurs drapeaux, le courage de mourir pour les deux seuls maîtres qu'ils puissent reconnoître; et, tombés vainqueurs au champ de bataille, se ranimant d'un dernier effort pour demander le pardon de ceux qui ne savoient jamais pardonner?

Est-ce qu'elle n'est pas encore faite aujourd'hui pour tous ceux dont l'habitude est de mettre la probité au rang de leurs premières obligations, la fidélité au rang de leurs premiers besoins, la bonté au rang de leurs premières jouissances; pour tous ceux aux yeux desquels Dieu est tout, le monde peu de chose, la fortune rien; pour tous ceux enfin dont l'espérance, justifiée par les œuvres de la foi, est qu'en servant la patrie de la terre, ils arriveront à la patrie du ciel?

SUR LA BEAUTÉ
DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Ideò dilexi mandata tua, super aurum et topazion.

Seigneur, votre loi m'a toujours été chère; elle est plus belle que l'or et la topaze.

Ps. 113.

Si la loi du Seigneur ne brilloit point de son propre éclat, et si, pour l'admirer, il falloit remonter à sa source, je vous montrerois la religion à laquelle elle doit son existence et ses charmes, je vous montrerois la religion ébauchée dans les jardins d'Éden, figurée sous les tentes des patriarches qui saluent de loin le Messie par leurs vœux, chantée par la lyre des prophètes qui, racontant l'avenir comme le passé, décrivent les circonstances de sa vie et les ignominies de sa mort avec la confiance, la précision et l'exactitude des évangélistes, écrite sur la poussière des trônes qui tombent et se relèvent à cause d'elle: je peindrois la

nature obéissant à son fondateur, l'aveugle qui voit marcher le boiteux, et le muet qui parle au sourd étonné de l'entendre : j'ajouterois, comment la religion, toujours d'accord avec elle-même et avec les parties qui la composent, trouve dans ses mystères la garantie de sa morale, et dans sa morale la liaison la plus intime avec ses mystères ; comment les dogmes qu'elle propose servent à résoudre le problême de notre origine ; en sorte que l'homme ne commence à cesser d'être une énigme pour lui-même que lorsqu'il s'étudie au jour de la révélation.

Je vous entretiendrois de son culte et de ses sacremens, intarissables canaux de charité, de bénédictions et de grâces : je dirois ce qu'elle a fait pour notre bonheur, offrant partout, dans ses enseignemens, dans ses cérémonies, dans ses prières, des sentimens pour le cœur, des motifs entraînans pour l'esprit, des règles faciles pour les intelligences ordinaires, de hautes considérations pour les intelligences supérieures, et des harmonies sublimes pour les intelligences privilégiées ; prescrivant à la terre des devoirs et des vertus qu'aucune autre religion n'avoit encore devinées ; créant des rapports nécessaires entre les obligations de l'homme chrétien et les obligations de l'homme

résider dans leur âme, et s'enivrer de toute la splendeur de celui qui leur a envoyé sa lumière. Quel attrait pour les lieux obscurs! Quelle sobriété dans l'usage de toutes les choses! Quel renoncement aux plaisirs! C'est la paix d'un cœur dont l'objet est rempli et qui respire dans son propre élément. Il faut lire, M. F., souvent pour notre instruction et quelquefois pour notre honte, l'histoire de nos aînés dans le christianisme. La loi du Seigneur les a transformés en d'autres hommes, qui, délivrés de toute vaine sollicitude, ne sont plus entre eux qu'un esprit : ils étoient jaloux, injustes, vindicatifs; ils se heurtoient les uns les autres dans les avenues de la fortune : on ne les rencontre plus que dans les avenues du ciel. Ils s'agenouilloient devant les idoles des passions : maintenant les idoles des passions sont muettes pour eux; plus d'encens que pour celui qui les a réduites en poudre. Si leur culte persécuté n'a point de temple, ils ont les entrailles de la terre; et si l'œil des méchans les y découvre, l'œil de Dieu les y protége. Avec les regards de Dieu et une conscience sans reproche, ils possèdent tout. Leur plus douce volupté est de se visiter mutuellement, de s'assembler à des heures convenues pour se communiquer, dans le recueillement, l'innocence de leurs consola-

tions, unir leurs vœux et persévérer en commun dans les exercices de la grâce.

Personne n'appeloit sien, ni son champ, ni sa vigne, ni sa maison; il n'y avoit point de pauvres parmi eux, ou plutôt il y en avoit afin qu'ils cessassent de l'être. Les secours étant distribués selon les besoins de chacun, avec la plus scrupuleuse exactitude, aucun gémissement n'échappoit à la misère; elle n'avoit de voix que pour remercier Dieu de cette miséricorde jusqu'alors inconnue. C'est que, chez les disciples de la loi nouvelle, une charité, immense comme celui qui la leur inspire, absorbe toutes leurs pensées et féconde toutes leurs affections. Plus on est infortuné, plus on leur est cher; et les adversités incurables ont un droit de préférence à des soins encore plus tendres. Devant eux, il n'y a point d'ennemis, point d'étrangers, il n'y a que des frères; aussi, quelle sainteté n'est pas la leur? Les humiliations sont leur gloire, les douleurs leur lit de repos, leurs demeures des asiles de concorde et de frugalité; ils y rompent en silence le pain de chaque jour, et une gravité simple assaisonne leurs repas modestes. Enfin la sainteté présidoit à toutes leurs actions, à tous leurs discours et à tous leurs momens. Écoutez, M. F.: quelquefois dans ce temps,

la philosophie s'assit sous le dais avec les empereurs. Que produisit cette sagesse du despotisme? Il y avoit alors, dans l'Empire, des chrétiens sans crédit, sans argent, sans patronage, et ils exécutoient avec leur religion captive ce que ne pouvoit accomplir la philosophie couronnée. Ils instituoient des lois, corrigeoient les mœurs et fondoient la société la plus heureuse et la plus digne d'envie.

Grands génies qui vous plaignez avec tant d'amertume de tous les changemens qui ne sont point votre ouvrage, en voulez-vous un qui calme vos murmures, si inutiles d'ailleurs à la félicité des États? Prêchez l'Évangile dans vos livres, sur les toits, dans vos gymnases; prêchez l'Évangile autour des trônes, dans les sanctuaires de la justice, dans les places publiques; que votre amour pour vos semblables s'abaisse jusqu'aux enfans des petits: notre catéchisme est la richesse des chaumières, ainsi que les chaumières sont la richesse des palais. Oui, semez en tout lieu la morale de J.-C., et vous renouvellerez la face de la France, et nous applaudirons à vos efforts, et nous seconderons de notre ministère, que vous diffamez sans raison comme sans trève, nous seconderons vos projets régénérateurs, nous bénirons vos succès, et ces succès vous

sont assurés comme notre reconnoissance. Mais l'argument le plus solide de la divinité d'un code de morale, est que rien ne lui manque pour que ses disciples, ne fléchissant jamais à aucune épreuve, conservent une énergie en dévouement, qui s'accroisse dans les plus dures tribulations.

O dévouement de nos aînés dans le christianisme, vous n'avez qu'un Dieu pour auteur! Les confesseurs de la loi nouvelle savoient d'abord qu'il est pour chacun de nous un martyre habituel, un sacrifice de tous les jours, dont la pénitence est le glaive; la charité, le feu; le vice, l'holocauste; où le chrétien, en s'immolant lui-même, est tout ensemble le sacrificateur et la victime; que ce martyre est proprement le témoignage du cœur; que le martyre de sang est confirmé par le renoncement à la vie, et l'autre par le renoncement à ses pompes dangereuses; que par le premier on meurt pour Dieu, et que par le second on ne vit que pour Dieu, par Dieu, de Dieu; que le second ne cessera jamais, parce qu'il sera toujours nécessaire au maintien de notre doctrine, bien plus combattue encore pour l'austérité de ses principes que pour l'obscurité de ses dogmes; que de toutes les erreurs, l'erreur la plus injurieuse à

Dieu, l'hérésie presque universelle, est de croire et de dire que la pratique de l'Évangile est impossible, tandis que, dans les premiers âges de l'Évangile, on étoit heureux d'en observer tous les articles; que, si nous n'avons pas Dieu pour guide et son évangile pour règle, nous sommes exposés aux plus fâcheuses déceptions; que si, au contraire, nous nous attachons à la loi qui paiera notre confiance des trésors immortels, la terre n'est plus que le ciel anticipé; que les insensés, qui abjurent l'Évangile, n'ont à attendre que le triste sommeil de l'indifférence, ou le supplice des soucis vengeurs; et, à leurs derniers momens, le désespoir, le plus cruel des supplices : *Qui conservat legem multiplicat oblationem; sacrificium salutare est attendere mandatis.*

Hélas! quelle différence entre le dévouement des confesseurs d'alors et le dévouement des confesseurs d'aujourd'hui! Alors, tous oublioient la terre autant qu'aujourd'hui nous oublions le ciel. Alors, la tyrannie resserroit les fidèles au lieu de les désunir : ils alloient par bandes visiter dans les cachots leurs frères condamnés; ils alloient par bandes environner de leurs vœux les amphithéâtres, et faire par l'exemple le noviciat de la souffrance; ils

alloient par bandes tremper leurs vêtemens dans le sang des martyrs, et recueillir clandestinement leurs débris; ils élevoient à la hâte des autels solitaires à ces débris précieux : Hier, disoient-ils, nos frères sont morts pour la Loi, puissions-nous demain mourir comme eux! Voilà l'Église primitive. O piété de nos jours! ô ferveur moderne! ô foi du dix-neuvième siècle! ou plutôt, ô mollesse! ô langueur! ô scepticisme! O fils dégénéré des *braves* de la religion, viens, que je te mette à l'essai d'une disgrâce, d'une injure, d'une maladie! Tu ne peux le soutenir, piété sans force et sans énergie! tu n'es donc qu'un vain simulacre de la piété antique, tu n'es qu'un or faux qui s'évanouit dans le creuset; tu n'es pas même l'ombre de ces étonnantes vertus que l'admiration propose à notre imitation, de ces modèles achevés, dont la vénération place les saintes dépouilles sous nos tabernacles, afin que la voix de leurs mérites se joigne à la voix des mérites de J.-C., de ces soldats éprouvés de l'armée catholique, qui formoient autrefois l'Église militante, et qui forment aujourd'hui l'Église triomphante. A la vue, ou au récit de leurs exploits, la lâcheté elle-même prenoit les armes. Voilà, M. F., ce qui embarrassoit le plus les sages

du paganisme, stupéfaits de voir le *juste*, aux *prises* avec l'*infortune*, se réfugier dans l'Évangile, sans aucune raison d'être chrétien, et avec toutes les raisons de ne l'être pas, l'Évangile ne faisant alors que des malheureux selon le monde : prodige plus incroyable que tous ceux qu'on refuse de croire! Voilà l'irrécusable moyen que les Tertullien et les Lactance pressoient dans les apologies, d'où arrivoient jusqu'à l'oreille des Césars les cris de la religion opprimée; voilà par où notre morale ne ressemble à aucune autre, puisqu'il n'a pas tenu à la terre que toutes les passions ne l'étouffassent dans son berceau ; voilà ce qui amenoit des curieux autour des prétoires, pour y comparoître bientôt eux-mêmes, et frapper leurs juges du miracle de la même sérénité.

Piété de nos jours, ose entrer avec moi dans ces retraites profondes, silencieux asiles où se mûrit le froment des élus ; et ton indifférence se réchauffera peut-être au zèle brûlant des premiers confesseurs! O humiliant contraste! vois et rougis ; vois la résignation des lévites dont la mort ornera bientôt les fêtes de l'idolâtrie ; vois la modestie des vierges couvrant de fleurs le parvis de catacombes et répétant le nom de Marie dans leurs chastes cantiques ; vois l'imperturbabilité des pontifes,

chargés d'ans et de bonnes œuvres, qui célèbrent à la dérobée, et à la lueur d'une lampe sépulcrale les mystères du *crucifié*, se cachant dans la nuit pour adorer le dieu de la lumière; vois la joie des nouveaux convertis qui s'applaudissent d'avoir quitté le pays du mensonge; vois ces jeunes néophytes dont les plaies sont la plus riche parure; vois ces infirmiers compatissans qui se glorifient de leurs soins, et ces malades reconnoissans qui se glorifient de leurs douleurs; vois tous ces affligés, aux yeux de leurs ennemis, qui prient ensemble pour les artisans de leurs maux, n'ignorant pas qu'ils leur devront bientôt le ciel, la seule ambition de leur courage.

O courage de nos aînés dans le christianisme, vous n'avez qu'un Dieu pour auteur : le courage des martyrs ! Descendez avec moi dans les prisons où on les entasse : quel ordre parmi ces vaillans émules de patience et ces magnanimes complices d'intrépidité ! Ils désarment les persécuteurs idolâtres et les gagnent à la foi, tandis que de nos jours les chrétiens persécuteurs ont été sans repentir comme sans pitié. Entendez-vous ces transports, ces hymnes à la Providence, ces actions de grâces qui précipitent à leurs genoux les geoliers déconcertés ? Une inviolable paix est

leur lien, une constance inébranlable leur bonheur, l'oubli des outrages leur vengeance. La loi du Seigneur les avoit accoutumés à respecter dans leurs implacables ennemis des maîtres légitimes; ils ne désobéissent que lorsqu'ils ne peuvent plus obéir sans crime. Le courage des martyrs! Montez avec moi sur les échafauds où on les traîne ou plutôt où ils volent : ce n'est ni dégoût de la vie, ni jactance, ni opiniâtreté. Quel empire sur eux-mêmes! Ils tombent en attestant des devoirs dont ils ont l'évidence, et c'est en tombant pour la morale de J.-C. qu'ils lui rendent hommage. Ainsi étoient tombés sous la loi de Moïse ces jeunes héros, bravant les supplices et la mort, d'après le livre ancien dont toutes les syllabes sont comptées comme dans le nouveau, préférant une fin cruelle à la violation des saintes règles; ne craignant pas de faire retentir leurs accens inspirés; entendant la voix d'un sang que la nature leur a appris à chérir et que la religion leur ordonne de révérer; vouant au mépris et à l'exécration les symboles qui les environnent; renversant les trépieds sacriléges, proclamant leur attachement aux ordonnances du dieu de l'univers; et, des déchiremens alternatifs de la tendresse et de la douleur, passant dans un tré-

pas glorieux, à un éternel repos. Non, il n'y a que la vérité qui puisse donner à une religion de tels garans, il n'y a qu'une loi divine qui puisse inspirer des sentimens de cette nature. Direz-vous que c'est une fable ? Vous ne l'oseriez pas : il y a sur tous ces faits le plus rare et le plus *édifiant* accord entre vos écrivains et les nôtres. Direz-vous que des philosophes sont morts pour leur système ? Nommez-les : Quoi ! vous compareriez deux ou trois fanatiques, victimes de leur orgueil, mourant pour des opinions qu'ils avoient inventées, à des millions de chrétiens, victimes de leur fidélité, mourant pour une cause sur laquelle on ne se trompe point ! Écoutez : les païens mouroient pour la liberté de leur patrie : mouroient-ils pour leurs dieux ? Sous Constantin, lequel d'entre eux songea à s'ensevelir sous les débris de leurs temples écroulés ? C'est le Dieu de l'Évangile qui réserve aux siens le courage de mourir pour lui.

Le courage des martyrs ! Déroulez avec moi les annales de l'Église : les chefs d'un peuple qui avoit subjugué tous les autres peuples déclarent la guerre à cette Église, assemblent des conseils, fulminent des édits, tirent le glaive. D'un côté la politique, et de l'autre la simplicité ; le diadême, et une croix ;

le Capitole, et le Calvaire : les tyrans menacent, les chrétiens meurent; les sophistes calomnient, les chrétiens meurent; les bourreaux frappent, les chrétiens meurent; les cités nagent dans le sang; les fleuves en sont teints; on eût dit que toute l'Église de la terre se hâtoit de la quitter pour aller se réunir à l'Église du ciel..... Et vous durez, loi sainte dont on avoit prédit la chute! vous vous appuyez sur vos enfans, toujours au-dessus des tentations auxquelles on les soumet, et des tourmens qu'on exerce contre eux; vous subjuguez à son tour le peuple-roi, aveugle instrument des projets divins! Les lauriers ne croissent plus pour lui dans la cendre de vos martyrs; et Rome, devenue votre sujette par le courage de vos invincibles phalanges, devient la nouvelle maîtresse d'un nouvel univers : quelle législation humaine n'eût pas succombé à tant de violences? Enfin l'Église, ce vaisseau mystérieux dont le ciel est le pavillon, la foi la boussole, l'espérance l'ancre, la charité le gouvernail, l'éternité le port, quel autre pouvoit conserver sa morale au milieu de la dépravation de toutes les autres morales, que celui à qui sa volonté suffit pour tout conserver comme pour tout faire? Avec quel autre bras qu'avec le bras d'un Dieu,

notre loi pouvoit-elle réduire toutes les passions soulevées?

Et si on cherchoit à atténuer le nombre des martyrs, je combattrois l'incrédulité elle-même avec les armes des païens, ses dignes auxiliaires. A les en croire, les chrétiens étoient séditieux et turbulens, ils troubloient les cérémonies de la religion dominante, insultoient les magistrats, renversoient les statues des dieux. En ce cas, si les châtimens ont été rares, les empereurs, les gouverneurs des provinces, les préposés au maintien de l'ordre étoient donc des insensés qui ne tenoient aucun compte de la tranquillité publique? Est-ce qu'on ne sait pas d'ailleurs quels orages soufflèrent à l'apparition du christianisme? Est-ce qu'on n'a pas lu les pompeuses inscriptions où ses désolateurs se vantoient, en des médailles conservées jusqu'à nous, d'avoir effacé jusqu'au nom de chrétien, *nomine christianorum deleto?* Est-ce que l'antiquité profane elle-même n'appelle pas le règne de Dioclétien l'ère des martyrs? Est-ce que vous n'avez jamais rien entendu dire de ces réunions vénérables où il n'y avoit pas un chrétien qui ne portât des marques de son triomphe? L'un n'avoit qu'un bras; l'autre avoit perdu la vue, celui-ci n'avoit que son cœur pour louer Dieu. Est-ce que la foi,

poursuivie dans les déserts les plus sauvages et jusque dans les tombeaux, n'avoit pas tout contre elle, les trônes, les tribunaux et les sanctuaires ? Est-ce que la persécution ne s'étendoit pas des bords du Tibre aux extrémités de l'Empire ? Est-ce que le père ne dénonçoit pas son fils ? Est-ce que l'époux ne guidoit pas l'œil de l'inquisition dans la retraite de son épouse ? Est-ce que l'ami voyoit autre chose qu'un ennemi dans un *baptisé* ? Est ce qu'on ne croyoit pas faire grâce en n'employant que les rigueurs ordinaires ? N'est-il pas vrai qu'on raffinoit les supplices avec la plus ingénieuse barbarie ; qu'on avoit peur de trahir les dieux, si un mouvement de pitié naissoit au fond du cœur ; qu'on s'accusoit de foiblesse, si on n'ôtoit que la vie ; que c'est une fureur de trois cents ans ; que l'Empire change de maître et que les chrétiens ne changent pas de destinée ; que s'ils obtiennent quelque relâche sous des princes plus clémens, l'indulgence n'est sentie que dans le voisinage du trône ; que, loin du centre, l'autorité subalterne viole leurs ordres, sans craindre d'encourir la disgrâce des Césars ?

Le courage des martyrs ! Détracteurs orgueilleux qui fouillez dans la poussière stérile des âges et glanez dans leurs ruines muettes,

ne nous enviez pas notre antiquité chrétienne, ni son pénétrant langage, ni ses doctes réminiscences ! Est-ce que vous seriez insensibles au trépas glorieux de l'illustre Maurice et de ses compagnons d'armes, généreux vétérans qui, accoutumés à donner la mort, tendent la gorge à la hache des licteurs comme des agneaux paisibles, et lions indomptables dans les combats, ne savent plus se défendre dès qu'il s'agit de la loi de leur maître qui est dans le ciel ? Oh! qu'elles sont instructives les traces de nos ancêtres !

Sur leurs traces, on étudie la religion dont la vieillesse inaltérable n'a de rides que les cicatrices du fer ennemi ; sur leurs traces, on apprend à être le disciple, le confesseur et le martyr de la loi de Dieu ; sur leurs traces, on s'anime à vivre, à souffrir et à mourir pour elle. Et n'ai-je pas le droit, M. F., de m'écrier avec le royal psalmiste : Seigneur, votre loi m'a toujours été chère, elle est plus belle que l'or et la topaze, *ideo dilexi mandata tua, super aurum et topazion?* N'est-elle pas en effet la source de toutes les beautés, une loi qui est elle-même la source de toutes les saintetés, de tous les dévouemens, de tous les héroïsmes? Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble qu'une loi qui a opéré de si grandes choses

doit être encore embellie par le charme des bienfaits.

SECONDE PARTIE.

Les bienfaits de la morale chrétienne! Ici notre ministère ne craint que d'être accablé sous la richesse du sujet. Les bienfaits de la morale chrétienne! Ici, amis et ennemis, notre admiration est commune. Les bienfaits de la morale chrétienne! M. F., quoiqu'aucun pinceau ne soit en mesure avec cette fille du ciel, j'oserai cependant essayer de la peindre.

Mais où trouver des couleurs pour cette morale dont il est évident que les ordonnances n'ont point été écrites par la main des hommes; cette morale qui oppose une digue à l'orgueil, trace la route aux désirs, assigne des limites à la pensée; cette morale qui ne considère dans la société que l'ordre, et dans ses rangs que l'harmonie; cette morale qui ne cesse de nous inculquer que c'est moins par la science que par la vertu, moins par l'art de bien dire que par l'art de bien vivre que nous acquittons notre vocation sur la terre; cette morale qui est empreinte sur nos monumens, liée à notre histoire, la continuelle inspiratrice de tout ce que nos aïeux ont fait d'utile; cette morale dont les préceptes se retiennent sans effort,

parce qu'elle a substitué le langage d'un maître qui a tout appris dans le sein de son père, au langage de la nature qui tout au plus avertit et conseille; cette morale avec laquelle le chrétien rend un service comme il l'accepte, supporte le pervers et croit toujours le voir devenir meilleur; cette morale qui dictoit au roi-martyr l'immortel codicille dans lequel *il recommande à son fils, s'il avoit le malheur de devenir Roi, de songer qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment, et nommément tout ce qui a rapport aux chagrins qu'il éprouve;* cette morale sans laquelle on s'amollit pour la volupté et on s'endurcit pour la bonté; cette morale qui marque tous les fronts de la même poussière, pour les ceindre un jour du même diadême; cette morale devant laquelle la gloire ne justifie pas plus le crime en le cachant sous des lauriers, que la victoire, l'usurpation, en la cachant sous des trophées; cette morale qui invite à tout faire pour la multitude et à ne rien faire par elle, une bonne multitude étant plus rare qu'un bon chef?

Mais où trouver des couleurs pour cette morale qui va au devant du despotisme qu'elle désarme, en plaçant sous ses yeux les suites inévitables de ses sanglans caprices : au devant de l'égalité qu'elle presse de renoncer à

son fatal niveau qui, en aplanissant toute supériorité, abolit tout devoir, toute subordination, toute paix : au devant de la liberté, non de cette liberté généreuse que les rois équitables ont toujours aimée parce qu'elle s'allie merveilleusement avec la soumission aux lois, et qu'elle la rend honorable surtout pour celui qui commande, non de cette véritable gardienne de nos véritables attributs, que notre morale dirige, mais de cette perturbatrice sauvage de notre repos, qu'elle enchaîne : au devant de la licence, ce monstre aux cent têtes qui refuse souvent ce qu'il promet, empoisonne toujours ce qu'il accorde, et détruit bientôt ce qu'il a donné ; cette morale qui, ainsi que l'amour de Dieu, transforme en obligation rigoureuse l'amour de la patrie ? Malheur, dit-elle, malheur à ceux qui dédaignent ce noble sentiment! Que la patrie se lasse d'être ingrate avant que vous cessiez de l'aimer ! ayez le cœur plus grand que ses injustices.

Mais où trouver des couleurs pour cette morale qui nomme la fidélité envers les princes, la *religion de la seconde majesté ?* Idée sublime qui relève l'obéissance par un motif auguste, défend les princes contre l'ivresse du pouvoir, courbe toutes les volontés sous la vo-

lonté suprême de la Providence, et présente aux méchans l'image du dominateur absolu qui les frappe au jour de sa colère : cette morale qui protége *la légitimité* sur le sol monarchique qu'elle féconde de ses sucs nourriciers, et qui, si sa sève vigoureuse vient à être desséchée dans ses canaux par l'haleine meurtrière des passions, la fait reverdir après l'orage, comme une plante dans sa terre natale; cette morale, qui, aux temps regrettables que nous appelons barbares, couvroit l'Europe de ses institutions, surveilloit tous les besoins publics et particuliers, suppléoit aux ressources des gouvernemens, créoit une pitié riche en effets qu'on n'avoit jamais soupçonnés, bâtissoit des asiles au malheur, au désespoir, au repentir, arcs de triomphe élevés par la charité à son divin Auteur !

Et si ce n'est pas d'en haut, d'où notre morale tiendroit-elle la prérogative unique et singulière d'assurer notre bonheur dans la vie qui passe et dans la vie qui ne passera point? Les passions montrent à l'homme le bonheur dans la volupté : mais la volupté obsède l'homme, l'asservit et le dégrade. Notre morale n'admet d'autres plaisirs que les plaisirs de l'âme contente d'elle-même, blâme les souhaits exagérés qui appauvrissent, re-

commande l'ordre et le travail qui enrichissent, prêche la résignation dans les disgrâces et les infortunes qui ennoblissent. La loi humaine ne maîtrise que les corps : dès que l'impunité enhardit, on la transgresse sans scrupule; avec la loi humaine, quel sera le mobile de notre conduite? La réputation? Mais que peut avoir de solide ce qui ne s'appuie que sur l'inconstance de nos jugemens? D'ailleurs, l'estime publique n'est trop souvent qu'un calcul plus subtil et un intérêt plus raffiné : avec la loi humaine, il faut une ordonnance contre chaque espèce de mal : que dis-je? il en faut une pour chaque espèce de bien; avec notre morale, il n'est rien d'honnête qu'on ne fasse, rien d'inique qu'on n'évite; les dignités, la considération, l'opulence, avec notre morale, ne sont plus l'apanage exclusif de quiconque a manqué à ses engagemens.

Loin d'elle cet axiome flétrissant qu'il n'y a d'habile que le prévaricateur! Avec notre morale, on prévient les divisions, on assoupit les haines, on jette sur les fautes de ses frères le voile de l'indulgence; avec notre morale, il ne faudroit à l'homme ni injonction ni menace; il ne faudroit à la société ni juges ni châtimens. Avec la loi humaine, on a des esclaves façonnés à la dissimulation par la

crainte ; avec notre morale, on a des hommes libres, inclinés au devoir par conviction. Que de circonstances où la loi humaine reste sans action! il n'en est aucune pour la loi de Dieu. L'adresse plie souvent la loi humaine, et l'autorité la rompt : que peut contre la loi de Dieu la ruse ou la violence? Souvent la loi humaine se tait, jamais la loi de Dieu n'est muette ; elle a des foudres pour les oreilles qui ne veulent pas entendre, comme elle a des aiguillons pour les consciences endormies : et on n'émousse pas les aiguillons du remords avec la même facilité que le glaive de la justice. L'orateur romain ne pouvoit concevoir la loi humaine, dès qu'on la regarde comme la pensée de l'homme : à ses yeux tout dérive d'une loi première, immuable, ou plutôt de la raison éternelle. La loi de Dieu est au corps social, ce qu'est l'âme à notre corps : seule, elle fait jouer ces ressorts qui en sont comme les nerfs, le sang et les membres.

Avec notre morale, le chrétien, dans la place qui lui est assignée, n'a d'autre objet que de ne point laisser de vide entre elle et lui. Sans mépris pour ceux qui sont au-dessous, sans envie contre ceux qui sont au-dessus, il ignore et cet ennui de sa condition qui rend l'homme insupportable à lui-même, et ce cha-

grin de l'élévation des autres qui les lui rend odieux, et cette manie d'être mieux qui l'empêche presque toujours d'être bien : grâces à la sagesse perfectionnée dans le code évangélique, il demeure sur la ligne des bons exemples, met sa joie à les suivre, et compose sa plus douce étude des traditions vénérables. Loin de penser, comme les tristes partisans de l'immoralité de nos jours, que tout consiste à garder le milieu entre le bien et le mal, à négocier avec les opinions et à transiger avec les temps, il sait qu'avec de tels principes il n'y a plus de principes certains, plus de maximes ni de règles fixes; qu'il n'y a plus rien de stable dans les sentimens ni dans les idées; que tout est vrai et que tout est faux; qu'alors la vertu est souvent le crime et le crime la vertu; que la dépravation du cœur gagne jusqu'à l'intelligence; que la foi sociale flotte au hasard dans mille directions aveugles, déplorable symptôme de la perte de tout sens, de toute croyance et de toute sécurité.

Il sait que là où la loi de J.-C. est à la tête de toutes les autres lois, les charges publiques sont remplies avec zèle; que la paix, au-dessus de toute atteinte, se développe et fructifie; que la confiance a ses racines jusque dans le sein de Dieu; qu'elles ne sont jamais

révoquées en doute, les magnifiques relations entre le présent et l'avenir. Il sait qu'il existe une puissance souveraine et attentive qui destine à l'exact observateur de ses commandemens la jouissance d'un bien vers lequel notre impatience gravit avec une énergie invincible; il sait que nous voulons être heureux, et que nous ne pouvons le devenir que par la possession de ce bien; il sait encore, par une expérience journalière, que, dans notre misère, aucune chose terrestre n'est le bien où nous aspirons, qu'en vain nous le cherchons autour de nous, que nous sommes dans un monde d'illusions séduisantes qui empruntent de notre foiblesse une réalité éphémère, mais qui s'évanouissent aux clartés de l'Évangile devant lesquelles tout ce qui n'est pas lui disparoît. Non, rien n'est étranger à la loi du Seigneur; jusqu'à l'honneur, notre morale lui donne une nouvelle vie : l'honneur a toujours couvert le chrétien fidèle de ses nobles rameaux.

Avec notre morale, dans les classes laborieuses, plus de pain d'amertume, plus de querelles domestiques, plus de rivalités de profession : dans la pauvreté, plus de clameurs ulcérées, plus d'outrage contre la Providence, plus d'ingratitude envers la bonté

généreuse : dans la jeunesse, plus de délits précoces, plus de vœux dénaturés, plus de deuil dans les familles : dans le célibat, plus de ces scandales qu'on croit *glorieux* et dont le nom seul fait baisser les yeux de honte, plus de ces attentats à la pudeur qu'on croit des *prouesses* et qui ne laissent que des traces d'infamie, plus de ces jeux cruels où le libertinage épie sa proie pour l'immoler à ses caprices : dans le commerce, plus de ces fortunes improvisées qu'on voit tout à coup grossir comme les fleuves, sans pouvoir comme eux cacher leur source ; mais des fortunes de probité sévère, lentement amassées dans le cours tranquille d'une vie sans tache : la finance, avec notre morale, met son luxe dans sa charité, ses plaisirs dans ses aumônes et les besoins de son cœur dans l'aisance que lui doivent d'estimables artisans dont le seul crime est d'avoir une postérité trop nombreuse.

Dans les lettres, plus de cette frénésie qui dévore tous les poisons pour en infecter tous les sexes, plus de cette audace qui arrache toutes les digues pour jouir de tous les ravages : dans le barreau, plus de ces conseils astucieux qui égarent la droiture, plus de ces délais interminables qui désolent la patience, plus de ces écritures alongées qui ruinent la veuve et

l'orphelin : dans la magistrature, la rigide impartialité tient d'une main ferme, parce qu'elle est pure, la balance redoutable, pèse les droits avec équité et ne lève jamais son bandeau : dans le noble métier des armes, la modération, la clémence et la pitié habitent sous la tente : les ministres des rois, avec notre morale, on les distingue à leur inébranlable persuasion que tout le talent de régner est dans la justice ; que la finesse n'est pas le génie, ni la science de gouverner la science des embûches, et que ce sont les bonnes consciences qui font les bonnes lois : sur le trône, on voit assis des princes, les délices des nations, parce qu'ils sont les images de Dieu, l'ornement du diadême, parce qu'ils sont le bouclier de la religion, le *recours* de leurs sujets, parce qu'ils ne portent le sceptre que pour le tendre aux opprimés : enfin, dans les différentes situations de la vie, la franchise dans les affaires, la retenue dans les discours et le courage dans les tribulations : quelle reconnoissance égaleroit les bienfaits de notre morale ? et pourtant, son auteur ne nous demande que de ne pas en violer les préceptes.

Avec notre morale, la dépravation ne se seroit pas débordée dans les campagnes, lorsque la plupart de leurs habitans s'étoient ac-

coutumés à se passer de religion, lorsqu'ils étoient privés de l'éducation chrétienne, la seule qu'ils puissent recevoir, lorqu'ils n'assistoient plus aux instructions familières du catéchisme, les seules qu'ils puissent entendre. Leur probité n'auroit pas disparu avec leur simplicité, et leur repos avec leur croyance, lorsqu'ils ne jouissoient plus du spectacle de nos saintes solennités qui les distrayoient innocemment de leurs peines; ils ne se seroient pas livrés à des excès d'impiété et de débauche qui semblent réservés aux capitales les plus dissolues, lorsqu'on leur prêchoit l'indépendance pour attiser la révolte, l'anarchie pour braver la loi et l'athéisme pour secouer le remords. Avec notre morale, au lieu de s'exposer au tourment de la jalousie, ils se prosterneroient devant le bienfaiteur suprême qui leur accorde tous les moyens de salut en les dérobant aux dangers de l'opulence; ils mépriseroient des biens qu'on acquiert avec des bassesses, qu'on conserve avec des inquiétudes, qu'on perd avec des chagrins; ils travailleroient en paix, sans jamais convoiter l'héritage des autres; ils ne disputeroient jamais entre eux d'amour propre, mais de résignation : la vigilance dans les pères, l'obéissance dans les fils, la constance dans

les époux, seroient toute leur renommée.

Avec notre morale, plus de ces villageoises qui renoncent à la modestie de leur condition et de leur sexe, se chargent de parures souvent achetées par la séduction, trompent leurs parens ou leurs maîtres pour briller le matin dans la maison du Seigneur, et le soir aux rendez-vous du plaisir, se familiarisent avec le scandale par le voisinage des cités, et s'aguerrissent contre la honte : plus de ces villageois incapables, parce qu'ils en sont indignes, de goûter les douceurs du tabernacle, qui viennent dans nos temples par habitude, par convenance ou par désœuvrement, dédaignent les indemnités de la foi, censurent le zèle qui leur explique l'art d'être heureux, versent la dérision sur la piété attentive, abandonnent les lieux de la sagesse pour les lieux de l'intempérance, et les tribunes de la vérité pour les tribunes de la folie.

Habitans des campagnes, avec notre morale vous embrasseriez la religion qui supplée à tout et que rien ne supplée, resserre les liens des familles, défend la propriété contre l'invasion, et le foible contre le fort, sans laquelle, pour me servir de la belle expression de l'Écriture, on nage dans le vide; vous rejetteriez cette doctrine de nos jours

qui engendre la destruction et le désordre, déplace toutes les notions, exalte les esprits, avilit les cœurs, substitue la tyrannie des passions au règne des vertus, et ne reconnoît de devoirs que les devoirs créés par l'ambition ou par l'intérêt. Vos paroisses ne seroient que des réunions *spirituelles*, où l'adolescence n'auroit jamais ses regards souillés par le vice, où la jeunesse ne savoureroit que des joies pures, où on éleveroit les enfans dans la crainte de Dieu, où la patience arracheroit les épines du ménage, où la même foi, la même espérance, la même charité ne feroient qu'une âme de toutes les âmes. Vous n'envieriez plus aux habitans des villes l'étourdissement de leurs théâtres, la somptuosité de leurs festins, l'insipidité de ces visites où l'ennui fait sa ronde, et de ces entretiens où l'on ne parle que pour ne pas rester muet, ces modes qui naissent et vieillissent en un instant, ces tracasseries puériles qui fatiguent les uns et divertissent les autres, ces détractions perfides sous le masque de l'amitié, avec le langage du bon ton et le sourire de l'urbanité.

Avec notre morale, vous béniriez la Providence qui, lorsque le sang jaillissoit chez nous des veines déchirées du corps social, n'a pas voulu que les entrailles de la terre fussent

d'airain, qui fertilisoit alors vos coteaux et vos plaines, mûrissoit vos fromens et vos raisins et recommençoit sans cesse le cours de ses bienfaits ; vous n'écouteriez pas ces inflexibles méchans qui voudroient recommencer le cours de nos malheurs, ces philosophes de village qui donnent des lamentations hypocrites au présent, ces artisans de discorde dont mentir est le besoin et démolir le but, ces libellistes incendiaires qui mettroient le monde en feu, s'ils pouvoient trafiquer de ses cendres : avec notre morale, vous entr'aider par des offices réciproques, acquitter sans murmure les tributs, dette sacrée qui importe à la sûreté de tous et de tout, obéir au Roi et à ses préposés, célébrer le jour du dimanche par de bonnes œuvres, reconnoître que Dieu est le premier ami de l'homme des champs, et que votre première obligation est de lui plaire ; voilà les douces prémices du ciel.

Avec notre morale, les remèdes sont efficaces, et les guérisons indubitables. Sa bienfaisance est une succession, jamais interrompue, de services journaliers, pour tous les lieux et pour toutes les personnes. Son livre, le seul qui ne craigne pas de censure, parce qu'il est de Dieu, le seul nécessaire, parce qu'il comprend tout, le seul préservatif suffi-

sant, et contre le pouvoir qui abuse, et contre l'indépendance qui murmure, et contre la science qui enfle, et contre l'orgueil qui égare, et contre la cupidité qui aveugle, et contre la misère qui tente; son livre, le livre par excellence, qui est ouvert à tous les yeux, à toutes les conditions, à toutes les heures, et ne se ferme qu'à l'impiété ou à l'indifférence, son livre a fait lui seul plus de bien au monde que tous les autres livres ensemble. Quelle révolution subite, opérée par lui dans la guerre, dans la politique et jusque dans les arts! Quel conquérant plus rapide dans ses entreprises! Sa marche n'a-t-elle pas été celle d'un géant qui franchit les espaces, sans qu'aucune barrière ralentisse ses miraculeux desseins? Quelle contrée n'a pas retenti de ses victoires? Quelle ignorance n'a-t-il pas dissipée? Quelle bonne œuvre n'a-t-il pas indiquée? Quelle mauvaise action n'a-t-il pas empêchée? Quelle passion turbulente n'a-t-il pas calmée? Quelle fondation utile n'a-t-il pas conseillée? Quelle douleur n'a-t-il pas mitigée? Quelle adversité n'a-t-il pas consolée? N'est-ce pas depuis son apparition que le monde respire? Oh! je ne m'étonne point de la bizarre inconséquence des novateurs, qui ne croient plus à la divinité de Jésus-Christ,

et croient encore à la divinité de sa morale.

Mais le plus signalé bienfait de cette morale est dans la certitude des récompenses qu'elle nous promet en une meilleure vie. M. F., on a assez plaidé la cause de notre abjection : je veux plaider la cause de notre noblesse. Oh ! si je pouvois agrandir cette enceinte et tonner de tout mon zèle sur la surface de notre malheureux pays, sur une nation, autrefois l'aînée de toutes les nations pour les doctrines tutélaires ! O France ! m'écrierois-je, tes enfans ne sont-ils que des machines organisées ? N'auroient-ils rien à redouter, rien à attendre ? Ne devroient-ils rien qu'à eux ? Nos pères se seroient-ils brisés tout entiers aux portes du tombeau ? et aurions-nous, comme eux, pour unique héritage, les ressources du néant ? Ce néant, je veux l'anéantir. Taisez-vous, siècle athée, vous n'ouvririez la bouche que pour votre confusion. Effacez, tant qu'il vous plaira, nos titres ; ils sont gravés partout. Oui, quoi qu'en dise une incompréhensible bassesse, les archives de l'homme sont dans sa nature même. Qui oseroit révoquer en doute son auguste origine et le troubler dans ses pensées éternelles ? Et pourquoi l'homme périroit-il ? Faut-il que les morts, épouvantés des blasphêmes des vi-

vans, viennent témoigner en faveur de la bonté de Dieu et de la grandeur de l'homme?

Notre sort futur n'est-il pas écrit d'avance sur la pierre des sépulcres? Ne sont-ils pas scellés, dans leur inflexible idiome, du mot inexorable, *toujours?* Aurions-nous peur d'être immortels, nous dont l'ambition n'a point de bornes? O funeste pusillanimité! dégradante appréhension d'un tribunal indéclinable! honteux conseils donnés à la lâcheté par le remords, comme si la miséricorde divine n'étoit pas un trésor où nos crimes perdent leur noirceur avec le repentir! Enfin, s'il n'y a point d'autre vie, la vie présente n'est plus qu'un combat entre toutes les passions acharnées, le monde une arène où le fort impose la loi au foible, la terre un lieu de supplices où la tyrannie de l'or est une guerre ouverte, où les vainqueurs dévorent les vaincus et où les apôtres du néant trouvent partout l'enfer même qu'ils renient: mais qu'est la voix des méchans, contre la voix des bons depuis six mille ans? Il y a six mille ans qu'aux yeux de la vertu l'immortalité est le salaire de ses épreuves. Que le matérialisme serve donc de refuge au vice, et aux vers de pâture : pour nous, nous voulons Dieu, sa morale et son ciel.

Mais la beauté de notre morale n'est pas seu-

lement dans ses prodiges et dans ses bienfaits ; elle est encore dans les leçons qu'elle donne.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les leçons ne sont-elles pas contenues dans une loi qui oblige à la fuite de tous les vices et à la pratique de toutes les vertus?

Notre morale est une glace instructive, si j'ose ainsi dire, devant laquelle toutes les difformités passent en revue. C'est la calomnie qui peut y contempler à loisir sa laideur; la calomnie dont les charbons ardens noircissent ce qu'ils ne peuvent consumer; la calomnie, de tous les vices le plus facile à subir quand on en éprouve le besoin, et le plus irréparable quand on est parvenu à le satisfaire; de toutes les passions la plus ignoble dans son principe, et la plus fatale dans ses conséquences, trouvant sans cesse des motifs pour exhaler son venin, des libelles complaisans pour le retenir et des bouches toujours prêtes pour le répandre, contre lequel on n'a point encore trouvé d'antidote, lorsqu'on en a découvert contre le poison. C'est la médisance qu'en langage profane on appelleroit *furie* et *syrène* tout à la fois; la médisance, cet aliment de tous les entretiens, cet amusement de tous les cercles, ce passe-

temps de toutes les oisivetés, ce délassement de toutes les occupations, ce soulagement de toutes les exigeances déçues; la médisance qui a la morsure du serpent et le virus de l'aspic: *acuerunt linguas suas sicut serpentes, venenum aspidum sub labiis eorum;* la médisance qui fait et défait à son gré les réputations, d'autant plus aimable, qu'elle déchire en riant, d'autant mieux écoutée, que sa victime offusque davantage la jalousie prétentieuse de son élévation, de son mérite et de son opulence; la médisance qui, tranquillement assise autour des foyers domestiques, n'épargne pas son propre sang, et, en l'absence des enfans de la même mère, scandalise jusqu'à la nature de ses imprudentes révélations: *sedens adversùs fratrem tuum loquebaris, et adversùs filium matris tuæ ponebas scandalum;* la médisance qui, avec une adresse combinée, glisse l'éloge dans le dénigrement, la vraisemblance dans l'exagération, et la gaieté dans la satire; la médisance enfin dont les paroles semblent avoir la douceur de l'olive, tandis qu'elles ont l'amertume du fiel, et que ses traits acérés donnent la mort: *molliti sunt sermones ejus super oleum et ipsi sunt jacula.*

C'est l'anarchie, ce despotisme de chacun, qui amène l'esclavage de tous, où la multi-

tude, tourmentée de vagues désirs, de projets sinistres et de frayeurs idéales, se fatigue à creuser des abîmes, convoite des jouissances jusqu'alors inconnues d'elle, et s'étonne qu'en leur lieu arrivent tous les fléaux, court avec une anxiété pénible après le repos qui échappe toujours à son espoir toujours trompé, réservant ses faveurs pour l'ineptie triviale qui la flatte, ou pour la témérité aveugle qui lui impose, ou pour l'éloquence insidieuse qui l'éblouit, traînant dans la fange ses vieilles affections, achetant de sa souveraineté présente sa servitude à venir, et châtiant avec une sévérité implacable ses bienfaiteurs, ses patrons et ses amis qu'elle pleurera demain. C'est la cupidité unie à l'astuce, la foi publique qui n'a plus de sainteté, la foi privée qui n'a plus d'arrêt, et le système des convenances remplaçant les doctrines de l'équité; ce sont ces faméliques alliances des esprits gâtés, ces lucratives prostitutions du talent qui n'exploita jamais plus savamment à son profit l'art de nuire; c'est l'inquiétude factieuse, turbulente et hostile qui agite ouvertement les nations, au lieu de cette attitude calme, pacifique et bienveillante, ne formant autrefois, de tout un peuple, qu'une seule famille que l'on comparoit alors, avec raison, à

un chêne sain, majestueux, fier de ses racines profondes et de la verte santé des nombreux rejetons qui croissoient autour de lui.

C'est cette démence épidémique qui étend chaque jour ses ravages : inconcevable maladie qui cherche la fin de tout, où tout commence pour ne finir jamais ; égarement si commun parmi nous dans notre émancipation précoce, dans notre ingrat éloignement de ce qui est le ciel, et dans notre froide apathie pour les choses divines, que bientôt il ne restera plus à la vindicte d'ici-bas de coupable à punir, ni à la bonté d'en haut de méchant à pardonner ; crime irrémissible, parce que c'est le seul sans repentir, à moins d'un miracle qu'on n'a pas le droit d'attendre de la miséricorde qu'on outrage ; monstrueuse lassitude d'une âme qui, abjurant toute relation avec son auteur, essaie de s'ensevelir sous les ruines de son corps, ainsi qu'une reine qui, se détrônant elle-même, s'enseveliroit sous les ruines de son palais. C'est l'ambition avec la vénalité et le parjure, immolant jusqu'à ses adorateurs, se desséchant en perfidies, entassant des trésors mouillés de larmes, et, pour les plus minces intérêts, soupirant après de grands désastres.

Enfin c'est l'impiété : une autre vie au delà

de cette vie, des peines ou des récompenses éternelles, voilà le symbole de notre morale. Notre morale place la crainte et l'espérance à l'entrée du tombeau et nous montre deux routes à jamais séparées, dont l'une mène au royaume des ténèbres, des souffrances et de la haine, et l'autre au royaume de la lumière, des joies et de l'amour. Sans s'engager avec nous en débats érudits, elle nous cite au tribunal de l'univers, invoque la foi de toutes les nations, et oppose aux doutes solitaires l'adhésion éclatante de tous les siècles. Car on ne feint de repousser l'avenir que pour s'étourdir soi-même. L'idée d'un châtiment sans terme consterne l'imagination : cette idée pourtant est si fréquente chez l'impie, elle le remplit de si vives terreurs qu'il embrasse, pour s'y dérober, les absurdités du matérialisme. Sans l'enfer, le matérialisme seroit inintelligible. Toutes les créatures répugnent à leur destruction, et la mort n'est si affreuse que parce qu'elle est l'image du néant. Tels sont, M. F., les faits incontestables et les solides inductions de la morale chrétienne pour arracher l'incrédule à l'état de guerre habituelle où il est avec son Dieu, lui apprendre à chanter l'hymne de son immortalité, et le prosterner aux pieds du rémunérateur qui a fait le ciel pour nous

consoler de la terre. N'est-elle pas une préceptrice digne de tous nos hommages, celle qui nous offre déjà suspendues sur nos têtes les palmes que le législateur suprême apprête aux disciples de sa loi?

Avec notre morale, la terre n'est-elle pas, en quelque sorte, le vestibule du ciel pour ce patriarche des champs qui, durant sa longue carrière, a toujours été fidèle à ses devoirs de chrétien, de fils, d'époux, de père et de sujet; qui ne fut jamais infracteur de sa parole; dont l'autorité, fruit de l'estime publique et salaire légitime de quatre-vingts ans de vertus, jugeoit les différens, prévenoit les querelles, versoit les bons exemples; qui, roi de son canton, avoit la bonté pour sceptre; devant les cheveux blancs duquel s'inclinoit respectueusement la jeunesse, contenue par une vie sans reproche et une réputation sans tache; accoutumé à détourner ses regards d'un monde où il est peu de chose, et à les lever vers un autre monde où il sera tout; remerciant l'auteur de la nature de son pain de chaque jour; qui, en même temps qu'il apprenoit à ses voisins à féconder d'ingrats domaines, à défricher des sols rebelles, à retenir les eaux envahissantes du fleuve, à planter la vigne sur des coteaux jusqu'alors sans culture, leur apprenoit le secret

de rendre le travail méritoire pour l'existence future ; donnant peu parce qu'il a peu à donner, mais se rassurant par le denier de l'Évangile ; riche de confiance et de paix sur la couche de sa décrépitude ; plaçant ses bonnes œuvres entre Dieu et lui ; souriant à une famille nombreuse dont il est le chef, le conseil et l'oracle ; ayant toujours aimé son Créateur, son prince et ses enfans ; faisant des vœux pour la prospérité de son village dont ses mains glacées bénissent les habitans en larmes ; laissant dans la mémoire des gens de bien d'honorables souvenirs ; assistant lui-même à la plus belle oraison funèbre du juste, le deuil de la vénération et de la reconnoissance ; qu'une humble sépulture et une glorieuse éternité attendent, et dont le nom, s'il n'est pas gravé sur le marbre, est déjà gravé au livre des élus : M. F., c'est que notre morale avoit disposé toute sa vie.

Objecteroit-on, pour ternir sa beauté, qu'elle étouffe le noble besoin des nobles actions, parce qu'elle condamne la fausse gloire ; qu'elle nuit au commerce, parce qu'elle interdit le luxe ; qu'elle est contraire à la nature, parce qu'elle exige des privations ? Déclamateurs, soyez donc d'accord avec vous-mêmes. La même loi que vous préconisez

comment nous seroit-elle en même temps utile et dommageable ? Avant que nous commencions à vous répondre, c'est bien le moins que vous commenciez à vous entendre. Écoutez pourtant, je vous en conjure : de votre aveu, et que faut-il de plus ? notre morale proscrit tout ce qui est mauvais et prescrit tout ce qui est bon. Elle proscrit l'orgueil par lequel l'homme devient le tyran de ses semblables, si d'heureuses occasions lui en donnent les moyens ; l'avarice, mère de l'usure et de la fraude, et sourde comme elles à la voix de la détresse et de l'opinion ; la colère qui abaisse son esclave jusqu'à la brute, trouble sa raison jusqu'à la fureur, et plus d'une fois l'a poussé jusqu'à l'échafaud ; le duel, déplorable reste des temps d'ignorance, préjugé vainqueur de la sagesse de nos rois, tournois homicide où l'on se bat non pour remporter le prix de l'adresse et de la courtoisie, mais pour donner souvent l'affreux spectacle de l'agresseur qui triomphe tandis que l'offensé succombe : coutume féroce qui lave plus d'une fois dans le sang les injures qu'elle a faites, et pour un mot équivoque, égorge stoïquement un camarade, un ami, un frère. Guerriers, vous n'êtes armés que contre les ennemis de l'État et des enfans d'Henri IV.

Notre morale proscrit la flatterie qui, tantôt obséquieuse et insinuante, se récrie à toutes vos paroles, s'extasie à tous vos gestes, affecte d'étudier vos goûts pour les suivre, vos liaisons pour les cultiver, vos défauts même pour les encenser; tantôt fourbe et dissimulée, vous approuve en public et vous blâme en secret, semble partager vos chagrins qu'il lui tarde d'aggraver, et n'éprouve qu'un tourment dans votre prospérité; tantôt abjecte et rampante, se persuade, pour colorer sa turpitude, que des jongleries sont des habiletés à l'usage de ceux qui veulent supplanter les autres : elle proscrit la vengeance pour laquelle il n'est plus de Dieu, ni de proches, ni de supplices; l'hypocrisie qui, ne pouvant tromper l'infaillible scrutateur dont le nom n'est que sur ses lèvres, commence par se tromper elle-même et finit par ne tromper personne. Notre morale proscrit l'envie qui insulte avec une joie si lâche aux hommes supérieurs, sans pouvoir s'ôter à elle-même le sentiment de sa bassesse, toujours malheureuse, même lorsqu'elle découvre avec une curiosité maligne quelques taches dans ce qui est excellent; la haine qui poursuit l'innocence, en sorte que le mensonge a raison dans la bouche de ses persécuteurs, et que la vérité a menti dans la

sienne, altère dans ses tromperies tous les faits et dans ses diffamations brave toutes les retenues, jusqu'à ce qu'enfin sa rage s'épuise par ses propres excès, comme un incendie s'arrête lorsqu'il n'a plus rien à dévorer ; la débauche, ce péché plus péché que tous les autres péchés, et qui a précipité tant d'âmes dans l'abîme, que la justice divine a été obligée d'en élargir le gouffre, se servant de nous pour nous perdre, se jouant de notre fragilité si nous sommes fragiles, nous attaquant avec toutes ses forces si nous sommes forts, tirant parti de sa défaite s'il nous arrive de la vaincre, à cause de la funeste présomption qui en est la suite. Notre morale proscrit encore ces dévastateurs par instinct, ne voulant relever d'aucun autre droit que de celui de leur épée, cruels dans les succès et plus cruels encore dans les revers, buvant dans des coupes d'or les pleurs du désespoir, assistant d'un œil sec aux funérailles des empires, comptant leurs exploits par leurs forfaits, et ressemblant à ces oiseaux funèbres qui ne vivent que sur les sépulcres, s'engraissent des restes de la mort et importunent les lieux d'alentour de leurs cris menaçans et sauvages.

Mais le plus beau caractère de notre mo-

rale, et la réponse la plus décisive à ses ennemis, si elle pouvoit en avoir, est d'inviter, par ses leçons, à toutes les vertus. C'est elle qui sème les germes si rares du véritable patriotisme, et qui les multiplioit sur cette terre sacrée où elle créa de nos jours un peuple de géans, où l'on vit une race de laboureurs, héros à leur insu, lutter sans peur contre des légions partout ailleurs triomphantes, où il n'y a pas une chaumière qui ne conserve des souvenirs de gloire, où la résistance à l'oppression est écrite sur des ruines historiques, témoignages impérissables d'une constance que rien n'a pu dompter. Notre morale assure le bonheur des époux, par cette maxime pleine de justesse, que la vie d'une femme n'est digne de louange que lorsqu'elle se réduit à une vie sans événemens; que vouloir dominer l'Église, faire la loi à ses ministres, et peser dans les balances légères du monde jusqu'aux prédicateurs de l'Évangile, est une usurpation aussi blâmable que ridicule; que le silence est son ornement le plus précieux, et que sa vanité, s'il peut en exister pour elle, est de se renfermer dans son estime et dans l'estime de Dieu.

Avec notre morale, le soldat sait qu'il faut bannir des camps la violence inexorable, et

la licence sans pitié, verser du baume sur les blessures de la guerre, et, après s'être battu au nom du Dieu des armées, épargner l'innocence au nom du Dieu des miséricordes. Notre morale rappelle aux chefs de famille que, si l'autorité paternelle est la légitimité de la nature, la piété filiale est le fruit de la vigilance; et aux enfans, que le respect, l'obéissance et la tendresse peuvent seuls acquitter le prix des bienfaits qu'ils ont reçus des auteurs de leurs jours : par elle est confondue la frivolité qui, dans les grandes places, ne cherche qu'à étaler une grande suffisance avec une grande médiocrité, dont la conduite salit la pourpre, et qui, arrivée par le hasard au faîte des dignités, sacrifieroit son pays pour ne pas en descendre. Par elle, les dépositaires de l'autorité apprennent que, pour connoître la vérité, il faut la demander aux bouches qui n'ont jamais trahi; aller sans détours à ceux qui ont la réputation d'être sincères, parce qu'alors on écoute et on recueille sans défiance. C'est elle qui dirige et éclaire la sagesse de l'homme d'État qui, s'isolant de lui-même, et se dévouant tout entier à la chose publique, honore à la fois sa nation, sa famille, et la cité qui l'a vu naître. Par elle, les rois sont instruits qu'ils ne règnent que par

celui qui règne sur tout; qu'ils ne tiennent que de lui leur majesté; qu'avec lui leur pouvoir est immense sans être désordonné, comme la subordination des peuples est parfaite sans être servile; qu'ils doivent commander à leurs passions, pour mieux commander à leurs sujets; que la bonté des princes, c'est la justice, et que leur foiblesse est une calamité.

Avec notre morale, la magnanimité est de tout sexe dans la maison des rois : d'une princesse timide qui s'ignoroit elle-même, et, jusqu'à son triste veuvage, n'avoit point senti sa force parce qu'elle s'étoit reposée sur la force d'un autre, elle fait une mère inspirée, sublime, qui voit tout ce qu'il faut voir, dit tout ce qu'il faut dire, et à laquelle son âme révèle, dans le plus miraculeux des enfantemens (1), tout ce que produira l'enthousiasme chez une nation dont elle vient de combler les vœux. On la plaignoit, et on l'admire; on l'aimoit, et on la révère; son lit de douleur est un trône. C'est animé par notre morale, qui fait aussi les vertus belliqueuses, que le fils adoptif de Louis et de la France, va bientôt conquérir la paix chez une nation infortunée. Un roi de son sang

(1) S. A. R. Madame la duchesse de Berry.

et de notre pays à sauver, des sujets fidèles à soustraire à tous les genres de maux, des factieux à vaincre s'ils osoient insulter à l'étendard des lys, voilà le but de sa mission : Allez, prince chéri, noble objet de tant d'espérance, nos vœux vous accompagnent; ils sont purs comme le cœur des Bourbons (1). C'est, grâces à notre morale, que vous vous glorifiez du noble chef de ce beau diocèse (2), qui ne voit dans la pourpre dont il est revêtu qu'un engagement au sacrifice même de la vie pour la défense de la foi, que le ciel semble avoir choisi exprès pour le meilleur des troupeaux, qui vient de prouver si affectueusement à son Église qu'ils étoient indissolubles les liens du mariage sacré qui l'unit à elle. C'est à notre morale que vous devez une métropole riche de souvenirs, de lumières et de services, un pasteur qui justifie si bien la confiance par les succès d'un zèle éclairé, pacifique et aimable ; une paroisse où les grands sont le modèle des petits et la ressource des

(1) S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême, généralissime de l'armée française, en Espagne, et passant à Toulouse, vers la fin du carême 1823.

(2) S. E. Monseigneur le cardinal duc de Clermont Tonnerre, archevêque de Toulouse, pair de France.

pauvres, où la sainte avidité de la parole divine distingue toutes les classes, et où votre intérêt, votre empressement, votre attention silencieuse ont tant de fois doublé mes forces.

Avec notre morale, l'obstination la plus indocile reconnoît que l'économie de la sagesse qui règle tout est encore dans les accidens qui lui paroissent le plus contraires, et dans ces catastrophes qui déconcertent nos vues étroites: par elle, l'égoïste se souvient qu'on doit rapporter les richesses à leur véritable intention, en consacrer l'usage et expliquer par l'aumône des rigueurs inexplicables sans elle. Notre morale, et c'est ici, M. F., la plus importante leçon, surtout dans notre siècle dont le cachet distinctif est *bouche d'or* et *cœur de bronze;* notre morale désigne les riches comme les ministres et les agens de la Providence, lorsque leurs entrailles s'émeuvent aux plaintes de l'indigent, lorsque leur sensibilité se dilate aux supplications muettes de l'infirme, lorsque leur main, toujours ouverte, répand les largesses avec les égards qui en rehaussent la valeur; elle proclame le désintéressement, le premier relief de toutes les grandeurs; elle répète, à chaque ligne, au profit de l'opulence, que Dieu, père de tous les hommes et maître de

tous les biens, s'est réservé une portion de notre héritage en faveur du pauvre dont l'exhérédation sur la terre ne doit être levée que dans le ciel.

Oui, si la misère que la honte couvre de ses voiles obtient des secours dont elle n'a pas à rougir, si, dans les maux qui l'assiégent au fond du triste réduit où elle se cache, la charité l'empêche d'en être la victime, c'est à notre morale qu'elle le doit : et, pour conclure avec le mémorable cantique du repentir d'Augustin, la morale de J.-C. pénètre avec son flambeau jusque dans ces impénétrables ombres où se retranchent tant de secrets ignominieux, sur lesquels on n'ose soi-même arrêter ses regards. Sa lumière pure reflète sur le vice pour nous en inspirer l'horreur, et sur la vertu pour que nous contemplions ses charmes ; ses clartés dissipent nos incertitudes, affermissent nos pas dans le chemin glissant de la vie, et nous suivent jusqu'à notre dernière demeure. Comment une morale si propice à l'humanité compte-t-elle parmi les hommes des indifférens que sa beauté n'émut jamais !

Est-il possible que l'indifférence ne cède point à tant de miracles, de services et de leçons ? Disputeroit-on sur le bien qu'elle fait, à

cause de celui qu'elle oblige à faire? ou l'inévitable avenir qu'elle nous présente sans cesse effraieroit-il notre tiédeur? Mais, sans la vie future, notre morale seroit nulle dans le présent; les vicissitudes du temps seroient insolubles sans les stabilités qui répareront tout. Le ciel est le grand commentaire des choses d'ici-bas : lorsqu'il traverse une mer orageuse, le nautonnier ne doit-il pas avoir les yeux attachés sur la carte fidèle qui marque les distances, note les écueils et indique le port? Aussi tous les préceptes de notre morale n'ont pour objet que notre éternité heureuse ou malheureuse; elle n'éclaire le passage que pour éclairer le but auquel tendent les voyageurs, accroître leur foi et consolider leur espérance.

Seigneur, quand on a votre loi pour conductrice, on est supérieur à toute alarme. Le chrétien, fortifié par elle, a la douce confiance de tout attendre avec résignation, de tout accepter avec joie, de tout souffrir avec courage. Aussi, désormais, je veux méditer sans cesse le code de vos saintes ordonnances, jamais plus beau que lorsqu'on l'étudie, jamais plus attirant que lorsqu'on l'observe, jamais plus aimable que lorsque l'on compte les heureux qu'il a faits: je veux l'écrire dans mon

cœur, pour être la règle de mes actions; je veux le pratiquer sur la terre pour y lire un jour ma récompense dans le ciel.

SUR LA DIVINITÉ

DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Beati immaculati in viâ, qui ambulant in lege Domini.

Heureux ceux qui, dirigés par la loi du Seigneur, gardent leur âme pure dans les routes de la vie.

Ps. 119.

Mais que ce bonheur est rare de nos jours! jours déplorables, où le mal règne dans sa plus haute puissance, où l'amour effréné de l'or, le luxe avec ses raffinemens, la mollesse avec son sommeil perfide, l'ambition avec ses bassesses, la licence avec ses excès, luttent contre la loi du Seigneur et font taire ses oracles; où se retranchent derrière la pierre de l'antre de leurs intrigues ténébreuses, des affiliations conspiratrices dont les pensées sont des complots, les mouvemens des insurrections, la parole un scandale, et le souffle un incendie; où le suicide, ce grand ennemi de la Providence, grossit incessamment le nombre de ses victimes; où l'ange exter-

minateur semble tourner autour de notre malheureux globe, et ne laisser respirer une nation que pour en frapper une autre; où l'on jugeroit que les nations elles-mêmes, fatiguées de leur existence, ont juré de se donner la mort, depuis que l'abîme est ouvert pour dévorer tout ce qui est; depuis que sur d'antiques sols on voit confondus pêle-mêle et les débris de l'édifice détruit, et les matériaux de l'édifice à reconstruire; depuis que les rebelles enfans des rois, leurs pères légitimes, courent en aveugles les risques de l'anarchie, si ce n'est de l'usurpation!

Jours déplorables où tout s'achète parce que tout se vend; où l'abus du talent embellit l'obscénité pour la rendre populaire, et où le burin calomniateur irrite les passions grossières dans les images dégoûtantes qu'il offre à leurs regards; où la morale de nos théâtres a plus d'auditeurs que la morale de nos temples, et où les solennités du plaisir remplacent les solennités de la foi, et cela, lorsque notre scène ne présente que trop de ces monstrueuses compositions qui, pour délasser le peuple de ses travaux du jour, lui déroulent chaque soir les plus désolans tableaux; où l'orgueil dépravé évite avec soin les pages accusatrices du grand livre, et, au récit des

triomphes de la religion, détourne la tête en souriant de pitié; où retentit partout le langage de l'ignorance qui décrie, de la haine qui poursuit et de l'impiété qui dogmatise; où l'insulte tient lieu de raison, comme la médiocrité tient lieu de génie, et où, dans les attaques dirigées contre nos croyances, on signale jusqu'à la funeste décadence de notre politesse si vantée!

Jours déplorables, où l'autorité n'est plus qu'un joug incommode, l'indépendance une justice que réclament les droits de l'homme, la soumission un tribut de la foiblesse à la tyrannie, l'effroi de l'avenir une anxiété puérile, le monde le jouet de son auteur, assez las de son repos pour avoir voulu l'interrompre, et trop embarrassé de sa créature pour ne pas en abandonner la conduite au hasard; où des réformateurs, nés d'hier, qui s'endorment pygmées et se réveillent géans, nous étourdissent du bruit de leurs découvertes et de la morgue de leurs prétentions; où on enfreint sans pudeur jusqu'à la loi innée, cette loi, fondement de toutes les autres lois, pouvant seule leur donner, avec la stabilité, la force de nous assujettir à leurs décisions; cette loi, modèle de toute équité, sans laquelle les ordonnances des plus habiles lé-

gislateurs ne seroient que des règles incertaines et arbitraires ; cette loi, qui n'a rien à craindre de l'inconstance des événemens, voit tout changer autour d'elle, et reste toujours la même ; cette loi, qui n'est pas notre ouvrage, mais quelque chose d'éternel qui régit le monde ; cette loi, dont un Dieu est venu exprès développer les principes et renouveler les caractères !

Jours déplorables, où la légèreté inconséquente exalte la morale de J.-C. en même temps qu'elle l'outrage par des rapprochemens odieux ; où l'on a glané avec un respect magnifique les épis des Sénèque, des Épictète et des Marc-Aurèle, pour les opposer aux moissons de nos évangélistes, comme si l'Évangile, par sa source, n'étoit pas au-dessus de toute comparaison : comme si les maximes fécondes et usuelles de l'Évangile avoient la moindre ressemblance avec les maximes pompeuses et stériles de l'aréopage : comme si une critique saine, éclairée, impartiale, qui balanceroit la morale chrétienne et les autres morales, n'étoit pas obligée d'avouer que pour les prodiges de sa venue, les résultats de son influence, le charme de ses leçons, la simplicité lumineuse de ses paraboles, l'étonnante grandeur de ses vues, toutes les morales de l'antiquité réu-

nies s'éclipsent devant notre morale vraiment divine, par la nécessité de ses lois au commencement : *première partie;* par l'utilité de ses lois à toutes les époques : *seconde partie. A. M.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant la loi de salut et de grâce, qu'étoit la morale sur la terre? Séparée de la religion, elle n'avoit rien de commun avec elle, et c'est ce qui démontre la fausseté de l'une et de l'autre. Car, si le Dieu qu'on adore n'est pas le souverain docteur qui illumine, et si la morale qui dirige ne s'appuie que sur une base posée de main d'homme, quelle funeste méprise! quel renversement d'idées! quelle étrange contradiction! Il falloit donc un code où chacun pût lire, *couramment*, que la religion est moins un devoir particulier qu'une obligation générale, qu'on ne sauroit lui rien soustraire, et qu'elle ne dort jamais, qu'elle anime, soutient, explique tout, et que cette connexion intime entre la religion et la morale est la qualité distinctive du christianisme. Avant la loi de salut et de grâce, l'homme avoit altéré en lui l'image de Dieu pour l'accommoder à ses passions, ou, par un déréglement plus détestable encore, avoit poussé la fureur jusqu'à

l'en effacer entièrement : tout sembloit perdu sans ressource, et l'on put croire un moment que tout alloit rentrer dans le chaos. Il falloit donc que Dieu lui-même choisît ce moment pour descendre sur la terre et *y converser avec l'homme;* que les anciennes traditions se ranimassent, purifiées et sanctifiées; et que la société, qui déjà étoit près de mourir à elle-même, reprît le mouvement et la vie.

Avant la loi de salut et de grâce, le monde étoit plongé en d'épaisses ténèbres sans espérance de la lumière. Le vulgaire, accoutumé aux extravagances du polythéisme, aguerri contre de gigantesques apothéoses, où la folie élevoit au rang des dieux des conquérans qui n'avoient pas même été des hommes, bercé entre les harmonieuses illusions de ses poëtes et les illusions métaphysiques de ses philosophes, s'abandonnoit sans réflexion aux plus honteux égaremens de l'esprit et du cœur : l'élite des nations se frayoit des incursions nouvelles dans les sciences de la terre, et ne rencontroit que des fantômes. Il falloit donc un code qui dessillât leurs yeux en les attachant sur les sciences du ciel, pleines de réalité. Avant la loi de salut et de grâce, l'esclavage étoit la charité païenne. Lorsqu'il n'y avoit d'autre droit de la guerre que le droit d'exterminer,

c'étoit indulgence : il falloit donc un code qui nous ordonnât de ne voir que des frères dans nos semblables, et de briser leurs chaînes partout où on les en accable. Avant la loi de salut et de grâce, l'homme s'évaluoit si peu, qu'il se livroit à prix d'argent; on le marchandoit comme du bétail, et le roi de la nature étoit confondu avec les animaux : il falloit donc un code qui abrogeât cette horrible traite, réhabilitât dans une noble indépendance le chef-d'œuvre de la création, et ne lui imposât d'autres liens que ceux de l'amour.

Avant la loi de salut et de grâce, voyez cette Grèce si polie, si amie des arts, si recherchée dans ses goûts, voyez-la telle que nous la tenons de ses historiens : elle clouoit des peuples entiers à la statue de sa liberté; que dis-je? elle égorgeoit ses captifs pour former sa jeunesse à verser le sang : il falloit donc un code qui enseignât aux gouvernans leur véritable intérêt, et aux gouvernés leur dignité véritable. Avant la loi de salut et de grâce la multitude n'aspiroit qu'à la chimère de l'égalité, qui n'est que le péril de la destruction absolue : il falloit donc un code qui spécifiât clairement de la part du Créateur les relations, seules avouées par lui, qui doivent exister entre les créatures, et substituât le

pouvoir qui affermit à la violence qui renverse.

Avant la loi de salut et de grâce, les écoles, où l'adolescence devoit se préparer à toutes les vertus et à toutes les vérités, n'étoient que des asiles de contagion et de mensonge, où le vice et l'erreur leur entroient par tous les sens : il falloit donc un code qui rappelât aux maîtres et aux disciples que les eaux d'un fleuve empoisonné à sa source portent la stérilité aux bords qu'elles devoient couvrir de fleurs et de fruits. Avant la loi de salut et de grâce, consultez l'Égypte, qui se laisse entrevoir au loin comme une statue à demi voilée, et cache dans la profondeur des temps son origine obscure, ses antiquités douteuses, sa religion ; interrogez ses plus illustres docteurs ; remuez les débris encore fameux de leurs législations. Les objets les plus essentiels, les plus intimement liés avec nos besoins, n'étoient que des questions futiles, destinées à amuser leurs loisirs : il falloit donc un code qui les délivrât de la vanité de leurs opinions, mît des préceptes à la place des rêveries, et ajoutât à son autorité propre tout le poids d'un autorité divine.

Avant la loi de salut et de grâce, les plus vantés discoureurs n'étoient que des aveugles ou des enfans. L'immortalité de l'âme comptoit

chez eux des partisans et des adversaires également opiniâtres. On n'osoit décider si tout ne finit pas avec nous, si notre âme est autre chose que le jeu de nos organes; et si le même coup qui dissout les uns ne précipite pas l'autre dans le néant : il falloit donc un code qui éclairât le terme où nous devons tendre, la voie qui y aboutit, le tribunal du juge inexorable qui nous y attend avec des récompenses ou des supplices. Avant la loi de salut et de grâce, considérez la ville éternelle pour laquelle chaque revers est un pas vers la décadence, qui, dans son abaissement égal à sa grandeur première, engraisse une victime pour les tyrans et une proie pour les barbares; tandis qu'appuyée sur la rigidité de ses lois, elle s'étoit accrue même de ses disgrâces, tandis que, forte de ses institutions, loin de fléchir sous la main de ses ennemis, elle étoit devenue la maîtresse de la terre. Mais depuis que sa politique a fait taire la justice et son luxe la sobriété, elle se débat méconnoissable sous les coups de ses tributaires qui avoient, on seroit tenté de le croire, chargé la corruption du soin de servir leurs ressentimens : il falloit donc un code qui, détrônant la corruption, enjoignît aux grands de n'être grands que pour les petits, aux riches de n'être riches que pour les pauvres,

aux guerriers de n'être redoutables qu'aux ennemis de l'État, aux chefs des nations d'être justes et bienfaisans, à un peuple de rois séditieux d'être un peuple de sujets fidèles.

Avant la loi de salut et de grâce, c'étoient des lois équivoques, flottantes, temporaires, le caprice les dictoit, et la peur obéissoit au caprice; mais le vent des factions en avoit bientôt emporté les caractères : il falloit donc un code, venu du ciel, auquel toutes les consciences fussent contraintes d'obéir, qui appartînt à tous les temps, dont la violation fût aussi blâmable dans le présent que dangereuse pour l'avenir, et qu'on révérât comme le type nécessaire de tous les autres codes. Avant la loi de salut et de grâce, je ne sais quelle lueur fugitive aidoit aux tâtonnemens de quelques hommes ménagés, ce semble, pour être la ligne entre l'obscurité et la lumière, et conserver au monde, dans la grande nuit, quelques rayons de la justice primitive; mais ce que l'un donne pour vrai est rejeté par l'autre comme absurde; aussi peu d'accord avec eux-mêmes qu'avec leurs rivaux, l'un nie ce que l'autre affirme : il falloit donc un code uniforme, constant, invariable, ouvert à tous les yeux, parlant à toutes les oreilles, qui ne laissât aucune issue à la subtilité, aucun subterfuge à la dispute,

aucun prétexte à l'empire des sens, sur lequel tous s'entendissent comme sur un bienfait commun et un trésor à l'usage de tous. Avant la loi de salut et de grâce, c'étoient de coupables exemples qui offroient des encouragemens ou des excuses. Pour honorer le ciel, on déshonoroit la terre; le délire de la célébrité multiplioit les forfaits en multipliant les couronnes; on gratifioit d'une prime les soustractions ingénieuses; et l'exposition des enfans étoit regardée comme une mesure permise et louable : il falloit donc un code qui rendît à l'innocence ses droits, à l'union des époux sa chasteté, à la paternité sa puissance, à la probité sa délicatesse rigide, en versant l'opprobre, la menace, l'anathême sur les trafics imposteurs, les larcins adroits et les sacrifices humains.

Avant la loi de salut et de grâce, la prostitution avoit ses temples, ses rites, ses adorateurs; et les hideux détails de ses fêtes abominables ont souillé jusqu'aux pinceaux de la satire : il falloit donc un code qui proscrivît les temples, les rites et les adorateurs, restituât ce qui sert de voile à la pudeur et de sauve-garde à la décence, abolît jusqu'au nom de ces spectacles réputés, même alors, si infâmes que, pour éviter la confusion d'y avoir eu part, le secret en étoit engagé sous

peine de mort. Avant la loi de salut et de grâce, ils n'étoient point du domaine de la morale les vices qui rongent à petit bruit la société : il falloit donc un code qui renfermât le motif de toutes les vertus que la société exige de ses membres, et pût annoncer, avec une confiance divine qui ne seroit jamais démentie, que tout pouvoir indifférent au juste ou à l'injuste court à sa perte, que la fidélité dédaignée, la loyauté conspuée, la félonie soldée en sont les tristes avant-coureurs ; et qu'on ne fera jamais de l'ordre avec de la licence, ni de la liberté avec de l'anarchie.

Avant la loi de salut et de grâce, des sectes contraires réclamoient l'enseignement de la sagesse : chez les uns, c'étoit une sagesse molle, inactive, voluptueuse ; chez les autres c'étoit une sagesse dure, inflexible, sans larmes et sans pitié : chez le plus grand nombre, dans la prospérité comme dans l'adversité, c'étoit les bizarreries de l'aveugle destin : il falloit donc un code qui définît les caractères de la sagesse, ses bornes, ses tempéramens, résistât à l'éloquence des orateurs, à la finesse des dialecticiens, à la tyrannie des habitudes, et indiquât la main cachée qui administre tout. Avant la loi de salut et de grâce, c'étoit les idoles du cœur qui avoient donné

l'assaisonnement et le charme ; que la volonté de Dieu seroit soumise à la vôtre, et qu'il accommoderoit aux inconstances de votre humeur volage les décisions suprêmes de sa sainteté et de sa justice : c'est-à-dire que, lorsque dans l'ordre physique la plus immuable harmonie unit toutes les parties qui le composent, et que le soleil, depuis la création, suit comme un enfant docile la route que le Créateur lui a tracée, il faudroit, dans l'ordre moral, que Dieu, pour satisfaire à nos lâches volontés, n'exigeât plus de sa créature ce qu'il lui prescrivoit auparavant, parce que de nouveaux temps doivent amener de nouvelles mœurs, comme si les mœurs des temps où le ciel se peuploit de saints n'étoient pas les seules qui convinssent à un chrétien jaloux des mêmes récompenses. *Autres temps, autres mœurs !* Voulez-vous justifier les scandales qui désolent la religion, et que nos pères ne connoissoient point, parce que ces scandales sont aujourd'hui communs à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions ? voulez-vous prétendre qu'il est maintenant permis de déchirer la réputation des autres, parce que la médisance est quelquefois le séduisant écueil de la dévotion elle-même ? voulez-vous soutenir qu'on a tort de condamner les théâtres

parce qu'ils sont devenus les nouveaux temples des nouveaux chrétiens, et qu'on les prône aujourd'hui comme des gymnases infaillibles *d'enseignement mutuel*, ayant seuls le secret de perfectionner la multitude? *Autres temps, autres mœurs!* Vous ne voulez donc plus des beaux jours de l'Église naissante! comme si l'erreur pour être plus répandue changeoit de nature, comme si la vérité dépendoit du caprice des hommes pour être la vérité. M. F., la victoire de la vérité, en nous et sur nous, est notre propre victoire, puisqu'elle ne peut vaincre, en nous et sur nous, qu'en nous rendant victorieux de l'erreur: j'ajoute que la vérité considérée en elle-même, étant l'idée que Dieu a de toutes choses et le jugement qu'il en porte, la vérité est éternelle comme Dieu.

Autres temps, autres mœurs! Doit-on étudier maintenant les devoirs qui rendent les peuples fidèles, dans ces lourdes compilations où l'insipidité de la forme ne sert pas même d'antidote contre la licence du fond; où l'un, pour s'être mis aux gages de la délirante idolâtrie, usurpe le nom de savant, et croit le légitimer par des jactances; où l'autre invite l'histoire qu'il dénature à venir au secours de sa mauvaise foi, débitant au prix le plus élevé ses impostures vénales; dans ces indi-

gestes *fatras*, rapsodies laborieusement exhumées, et couvertes des lambeaux poudreux d'une érudition qui tombe au premier souffle; dans les inépuisables sarcasmes de ces écrivains, hélas! au-dessus des autres par la combinaison perfide de leurs moyens, dont le but semble avoir été de frapper à la fois des deux mains sur les mœurs et sur la religion, appuis uniques de la société, qui ne voyage sur la terre que pour aller chercher son établissement dans le ciel; dans cette bigarrure encyclopédique dont chaque article n'est qu'un résumé insidieux de toutes les opinions dangereuses, où l'incrédulité se montre sans retenue et sans pudeur, colossal boulevard sous la masse duquel les ennemis de l'ordre étoient enhardis par le nombre des complices, vaste labyrinthe où s'enfoncèrent au hasard, et avec la plus infatigable envie de nuire, tous les frondeurs du christianisme et de la monarchie, monument d'opprobre commencé avec toute l'adresse que peut donner la haine du bien, continué avec toute l'ardeur que peut donner l'amour du mal, achevé par la médiocrité et par l'avarice, et qui finit par la confusion des langues?

Autres temps, autres mœurs! Doit-on maintenant se former aux vertus qui rendent les

peuples heureux dans ces répertoires infects où un homme ment avec la pleine certitude qu'on ne le croira pas, inventant ce qu'il ne trouve point, falsifiant ce qu'il trouve, et se glorifiant des succès de l'infamie : dans ces manuels de démence où un fourbe entasse pêle-mêle des noms aussi éloignés les uns des autres que la lumière l'est des ténèbres et le ciel des enfers ; prôneur du néant sans autre apprêt qu'une niaise audace, dont les découvertes sont des inepties et les assertions des mensonges, en sorte qu'il n'est guère possible de décider s'il choque davantage le bon sens ou le bon goût, et si c'est plus d'ennui ou plus d'horreur qu'il inspire; déclamateur forcené qui, même dans ses intervalles lucides, se contredit jusqu'à l'extravagance, et, dans ses accès de fièvre irréligieuse, provoque le médiateur adorable qui a conquis le monde en même temps qu'il l'a sauvé? *Autres temps, autres mœurs!* Doit-on suivre maintenant la bannière de ces deux chefs transcendans de notre littérature auxquels le fils de saint Louis, *montant au ciel*, reprochoit d'avoir perdu la France? L'un, d'abord errant et rebuté, apparoît dans la carrière de l'éloquence comme un météore sinistre dont les premières lueurs jettent l'épouvante d'un incendie, attaque

les trônes avec la faux de l'égalité, sème les paradoxes pour moissonner des louanges, trompe un sexe fragile par un mélange adultère de vices et de vertus, endoctrine l'amour maternel, outrage la nature : et le père, qui envoyoit ses enfans à l'hôpital, demande des statues comme philosophe.

L'autre, qui a obtenu tant de funestes victoires par l'habileté de sa tactique, tantôt faisant de l'impiété la base même de sa doctrine, tantôt la mêlant à des libelles obscènes, comme pour tourner à son profit le désordre des sens; avec les esprits graves, adoptant le ton sérieux de la méthode et de la discussion, réservant l'épigramme pour les esprits frivoles, les doutes pour les esprits foibles, et le ridicule pour les esprits vains qui ont peur de ses traits : homme extraordinaire par ses contrastes, les charmes de l'urbanité, et les turpitudes de la satire; l'imagination la plus brillante et le langage le plus cynique; d'estimables ouvrages et des productions odieuses; le comble de l'invective, et la plus rampante adulation; des hommages à la religion et des blasphêmes; des leçons de vertu et le panégyrique du vice, des protestations de zèle pour la vérité et tous les manéges de la mauvaise foi, jusqu'à calomnier les morts, et

s'abaisser ainsi à l'assassinat de l'espèce la plus vile, qui plonge froidement un poignard dans un cadavre; enfin l'enthousiasme de la tolérance et les emportemens de la persécution. Tel est le coryphée qui, après avoir vieilli dans une guerre de soixante ans contre J.-C., reçut avant de mourir, dans notre capitale ébahie, des honneurs presque universels: et le monstre révolutionnaire naquit.

Autres temps, autres mœurs! Est-ce que l'immoralité, cette grande calamité de nos jours, n'est pas fille de notre mépris superbe pour les antiques mœurs? Qu'elle a bien le droit de s'écrier chez nous qu'elle règne en des lieux *ravagés par ses mains!* C'est elle qui a enfanté cette légion de faux docteurs qui s'emparèrent de notre pays comme d'un bien de conquête, et lancèrent contre nous les *tigres* de la philantropie: c'est elle qui a endormi tous les remords, étouffé tous les scrupules, remué toutes les digues: c'est elle qui a rendu toutes les consciences raisonneuses, et substitué des nouveautés captieuses à des lois éprouvées qu'on observoit par sentiment: c'est elle qui, avec des sophismes à l'usage des passions, a introduit ce scepticisme présomptueux dont l'effet est de conduire à de pires égaremens que l'ignorance, avili ce que

la sagesse des siècles avoit consacré, et préparé l'émancipation des esprits par l'émancipation des cœurs : c'est elle qui a amené l'apologie de tous les crimes et la diffamation de tous les devoirs, qui nous a donné des jeunes gens impatiens de toute remontrance, et des vieillards blanchis dans la débauche, qui à la place de ces colonnes, le magnifique témoignage des grandeurs de la plus noble des monarchies, a arrangé de frêles colifichets sans proportion avec la majesté de l'édifice : c'est elle qui étoit venue à bout de persuader que la religion de nos pères n'est qu'une honteuse superstition, et le gouvernement de nos rois une servitude humiliante : c'est elle qui, dans les fureurs de sa lâche envie, a déprimé tous les rangs, calomnié la magistrature, déconsidéré même la loyauté chevaleresque, ce précieux héritage de notre gloire : c'est elle qui a poussé à tous les excès l'impétuosité d'une nation ardente : c'est elle qui dirigeoit à son but les écrits licencieux, tendant aux petits la coupe où les grands venoient de boire ; c'est à ses tréteaux que des spectateurs enivrés s'abandonnoient à toutes ces séductions de la vogue, jouissoient en riant de l'énormité de ses écarts, et se pervertissoient les uns les autres en applaudissant à d'horribles inventions dont on sait

les horribles conséquences : c'est elle qui, par un genre de frénésie jusqu'alors inconnu, avoit entrepris de régénérer le peuple par le néant. Inconcevable cruauté de frustrer la misère des indemnités futures, de prêcher les axiomes du matérialisme, et d'élargir ainsi pour elle le gouffre de l'indépendance ! et ce n'est pas goutte à goutte qu'elle versoit ses poisons, ce n'est pas en des canaux souterrains ; c'est un torrent de blasphêmes périodiques et de quotidiennes diatribes où la génération accouroit s'étourdir et se perdre.

Autres temps, autres mœurs ! Est-ce qu'elle n'est pas inaltérable parce qu'elle est divine, une législation dont l'utilité embrasse toutes les époques ? C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

En effet, quels services la morale chrétienne n'a-t-elle pas rendus au monde ? Et nos adversaires en conviennent. Mais d'un côté, s'ils avouent qu'elle est merveilleusement utile à notre bonheur, de l'autre ils se plaignent des choses extraordinaires qui la déparent à leurs yeux. Eh ! comment n'ont-ils pas vu que, sans les mystères et les prodiges consignés dans l'Évangile, il n'y auroit plus dans l'Évangile ni liaison, ni rapport, ni concordance ? Exige-

roit-on que l'ouvrage d'un homme-Dieu n'eût rien d'inexplicable, et qu'un livre, destiné à confondre notre raison, fût un livre qui ne la confondît jamais ? Non, M. F., non, les prodiges et les mystères de notre évangile ne compromettent point sa morale, puisqu'ils la font ce qu'elle doit être. Je me défierois plutôt de ceux qui nous l'ont transmise, s'il y avoit moins de ces choses dont on veut que je me défie. Scrutateurs de la majesté du Très-Haut, est-ce que le fardeau de sa gloire ne vous opprime pas ? Autour de vous, tout n'est-il pas mystère et prodige ? De quoi vous servent, pour les atteindre, vos études frivoles ? Le siècle présent ne s'occupe qu'à pulvériser la science des siècles passés : niez donc aussi votre existence, parce qu'il ne vous est pas accordé d'en démêler le principe.

D'ailleurs, est-ce qu'une loi riche de mystères et de prodiges est de trop aux passions ? Ce sentiment de l'infini, qui naît d'eux, notre loi le grave au fond des âmes, exhausse le chrétien jusqu'à la mesure de l'éternité, divinise en quelque sorte son être. Pensez-vous que l'attente d'une récompense sans bornes, et la crainte d'un châtiment sans terme, n'ajoutent pas quelque chose à vos chaînes sociales ? Vous qui n'envisagez l'homme que dans les limites

du temps : l'opinion, la honte, l'intérêt, voilà vos agens et vos ressorts. Et qu'en espérez-vous ? Si vous parlez de conscience, vous ne vous entendez plus. Quel est son empire lorsqu'il n'y a ni confiance ni terreur ! Oui, en précipitant l'homme vers cette indifférence qui ne redoute plus les vengeances d'une autre vie, on le dispose à cette témérité qui se joue des censures de la vie actuelle ; et celui qui se déclare pour l'impunité future, autorise à croire qu'elle lui est nécessaire. L'immortalité est la grande motrice de la vertu : matérialistes, avez-vous rendu moins hardies l'intrigue, l'ambition et la fraude ? Laissez-nous donc et nos enseignemens si pathétiques, et nos promesses si pénétrantes, et nos perspectives si fécondes en bonnes œuvres ; laissez-nous jouir des bienfaits de notre morale ; laissez-nous contempler de ses hauteurs que chacun peut gravir, laissez-nous contempler cette terre ingrate où les rivalités sont si basses, les joies si courtes et les chagrins si longs, où souvent on acquiert la renommée avec des crimes, et le délaissement avec de belles actions. Nous n'avons pas besoin de vous pour être soumis dans la mauvaise fortune, généreux dans la bonne, et tendres envers le pauvre : est-ce vos écrits à la main que nous irons sommer l'opulence

de guérir ces infirmes, de nourrir ces affamés, de vêtir ces orphelins que trente ans du règne de votre sagesse ont multipliés sur la terre? Que dis-je? Vos écrits! Oh! qu'ils ont fait couler de larmes sans en tarir une seule!

Et quelle seroit donc l'utilité de la loi de J.-C., si elle ne différoit pas de la loi humaine? La loi humaine est-elle un mobile assez actif pour éloigner du vice et conduire à la vertu? Est-ce que la loi humaine a des récompenses? Je vois chez les nations des magistrats établis pour poursuivre les délits, des tribunaux compétens pour les juger, des échafauds dressés pour les punir: mais la loi humaine ne sauroit récompenser. Quel prix seroit digne de la vertu? Elle ne le doit même point. Ses récompenses tomberoient sur les actions éclatantes toujours suffisamment encouragées par le bruit; et les vertus modestes, les plus désirables de toutes, ne parviendroient jamais à obtenir les distinctions du mérite solide. Encore, si les châtimens que la loi humaine inflige avoient le pouvoir de détruire le vice! mais ils n'en ont aucun. La loi humaine arrête le bras, et laisse au cœur toute sa malice; elle ne sévit que contre ce qui est ostensiblement attentatoire à la société, et ne réprime point tout ce qui s'écarte de l'honnête. C'est

frein des lois ne suffit pas là où chaque jour on brise le frein de la religion, et que la probité n'est que l'habitude de ne transiger jamais avec elles! Combien il est nécessaire de ne pas faire bande à part, de ne pas donner un démenti formel à tous les souvenirs, de ne pas contredire la nature dont la constante unanimité des peuples est l'indubitable expression! Combien il est nécessaire d'être sûr que le monde n'est point l'effet du hasard, que son créateur et son recteur c'est Dieu, qui ne cesse d'avoir les yeux ouverts sur l'œuvre de ses mains; que cette vie n'est qu'un pélerinage, et que la patrie est dans l'autre! Combien il est nécessaire de ne pas oublier que l'avenir, pour la raison livrée à elle seule, n'est qu'une région inconnue où sa vue, foible et tremblante, n'aperçoit que des fantômes; qu'il appartient à la religion seule d'enseigner les maximes capitales d'où dépend la stabilité des États, d'en certifier l'évidence et d'en déterminer le salaire; que pour la régénération d'une nation dépravée il faut des vertus journalières et communes, des vertus qui n'excitent pas l'enthousiasme, mais qui donnent le bonheur; des vertus par lesquelles les royaumes fleurissent, prospèrent et durent; que les vertus, sans la religion, ne sont que des émotions feintes ou

passagères que les regards des hommes soutiennent un moment, que la louange alimente, mais qui expirent dès qu'elles n'ont plus de panégyriste ni de témoins. Ont-elles des vertus sans religion ces courageuses filles que nous avons vues aller dans cette Espagne, autrefois si héroïque et aujourd'hui si malheureuse, s'exposer aux ravages d'une contagion dévorante; se dévouer à la mort pour empêcher des cités entières de mourir, et porter l'assistance de leurs soins où d'autres Français non moins courageux portoient les ressources de leur art? Avec notre morale, le chrétien participe, en quelque sorte, à la grandeur de celui dont il est l'image, et savoure, dans la coopération à ses grâces, les douces prémices de la félicité qu'il attend. Toutes ses œuvres exhalent un parfum exquis d'innocence, et le seul aspect du ciel le tient dans le ravissement; pas un instant ne s'écoule pour lui sans méditer une bonne action, sans goûter une affection pieuse, sans jouir d'une inspiration nouvelle, qui le met en commerce avec son auteur; pas de mouvement sublime qui ne soit familier à son cœur: un instinct dominant, si un sacrifice se présente, le fait tressaillir d'allégresse; il puise dans la loi de sa croyance cette élévation, d'autant plus magnanime qu'elle est plus

encore de la pudeur, rougiroient en les niant; mais ils trouveront dans sa perfection même des prétextes pour atténuer leur conviction. Elle est trop au-dessus de notre nature, disent-ils, pour être jamais autre chose qu'une belle théorie et une spéculation digne de nos hommages. C'est, M. F., aux leçons de leur prétendue sagesse que ce reproche convient: sagesse qui n'est toutefois ni une belle théorie ni une spéculation digne de nos hommages. Ces graves précepteurs des nations et des rois, voilà les apôtres réellement sans autorité et sans mission, sans titres pour être écoutés, et sans miracles pour être crus. On admire un instant leur éloquence qui s'épuise en discours recherchés sur la vertu; mais ce ne sont que des charlatans qui amusent, et non des maîtres qui persuadent; et quand même leur sagesse nous offriroit, ce qui n'est pas, un corps de morale bien réfléchi; quand même les instituteurs chargés de la répandre auroient, ce qui n'est pas, pour remplir leur ministère, une vie exempte de taches, ils n'en recueilleroient pas avec plus de succès les fruits de leur entreprise; on ne les soupçonneroit pas moins ou d'en imposer à eux-mêmes, ou d'en imposer à leurs disciples; et personne ne songeroit à marcher sur leurs traces; on ré-

pondroit à leurs jactances : Eh quoi ! vous exigez que j'abandonne un bien présent sans indemnité pour l'avenir; vous ne voyez, vous n'espérez, vous ne promettez rien de consolant après la mort; il n'y a donc de véritable sagesse pour moi qu'à jouir tranquillement de ce que je possède; je ne veux ni de vos doutes qui énervent vos prétextes, ni de vos fluctuations qui embarrassent la volonté, ni de vos pompeuses harangues qui ne sont que des cymbales.

Mais telle est l'utilité de la morale de J.-C., qu'elle réunit, dans le degré le plus éminent, tout ce qui manque aux codes nouveaux dont la fureur d'écrire nous a inondés dans le siècle le plus fécond et le plus stérile en même temps. Le législateur des chrétiens n'est pas un homme, environné de ténèbres, qui ne parle que dans l'obscurité des écoles. Il commence son apostolat sur la cîme des montagnes, comme pour le rapprocher du ciel d'où il descend; c'est la sagesse en personne qui vient inaugurer en quelque sorte une école publique dont l'univers est l'auditoire, y convoquer tous ceux qui ont des oreilles, y dicter des règles sans incertitude, des maximes sans emphase, et des oracles sans ambiguité, y dévoiler les merveilles de la vie future, y dé-

couvrir un autre ordre, une nouvelle économie de compensations, qui paiera la vertu de ses affronts et le vice de ses honneurs; y répéter que, lorsque les avertissemens de la défaillance nous surprennent sur la couche de la douleur et que l'heure de partir a sonné, sa religion alors nous saisit par la main, soutient nos pas chancelans, et nous dirige vers l'éternité.

Le grand principe de notre morale est qu'il n'y a que Dieu qui puisse être le bien de l'homme; et si l'homme n'a besoin que de Dieu pour être heureux, que lui importent les créatures? Aussi dans l'homme fidèle à sa loi, quelle sainte indépendance! quelle intrépidité sans orgueil! qu'il est haut celui à qui Dieu suffit, et qui peut tenir à son ennemi ce mâle langage: Je ne crains ni tes menaces ni ta colère; mon trésor est en sûreté, un bras plus fort que le tien veille sur lui; et ce langage, qu'il justifie par ses œuvres, il l'emprunte de sa haine vigoureuse contre la pusillanimité qui fléchit aux combats de Dieu. A des traits si frappans, qui ne reconnoîtroit le doigt qui les a burinés? Dans les autres codes gisent des leçons éparses, incohérentes, mutilées; dans notre code vivent des leçons dont l'intégrité est surhumaine; en sorte que J.-C. est dieu

par elles, et qu'elles sont divines par lui. Il n'y a que les méchans qui ne soient pas de notre avis et qui calomnient ses bienfaits : *mavult quidlibet improbus execrari legem quam emendare vitam, mavult præcepta odisse quam vitia.*

Sans doute ils étoient à leur aise les calomniateurs de notre morale (et qu'il me soit permis de remarquer que s'il y a des mémoires implacables qui veulent tout retenir, il y a aussi des mémoires coupables qui voudroient tout oublier) ; sans doute ils étoient à leur aise, les calomniateurs de notre morale, à une époque où, tous les freins de cette morale brisés, un amas de calamités inouïes étoit le produit d'un amas de scélératesses impunies ; où l'on vit, chez le peuple le plus humain, l'oubli profond de toute humanité, et chez le peuple le plus chrétien, le renversement universel de tout christianisme ; où la folie armée planoit sur toutes les têtes qu'elle n'avoit pas encore abattues ; où les lamentations des victimes déchiroient toutes les fibres, où à chaque pas on étoit presque sûr de heurter un regrettable débris ; où le père de famille honnête, pour prouver son innocence et se dérober au supplice, étoit forcé de cacher ses vertus ; où l'on avoit besoin du crime pour usurper le

pouvoir, et où, chose surprenante! à peine avoit-on usurpé le pouvoir, qu'on couroit proclamer, sur des monceaux de cadavres, l'existence d'un dieu vengeur, l'immortalité de l'âme, sans songer que c'est aussi le dogme de l'éternité des peines réservées aux coupables, et les douceurs de la fraternité sur une terre humectée de pleurs et jonchée de meurtres; où les échafauds étoient les mœurs publiques, et la mort le fond du gouvernement; où la fidélité gémissante renonçoit au soleil de son enfance, au toit de sa famille, au tombeau de ses pères, aux plaisirs de son cœur, qu'on échangeoit souvent contre les injures d'un ciel étranger; où la gloire elle-même accusoit des guerres sans but, et des invasions sans profit; où la peur traînoit la foiblesse à la commémoration d'un régicide, sur la place où les animaux déposoient contre les hommes, à ces fêtes populaires desquelles le peuple s'éloignoit avec effroi, à ces chants de joie que les échos reportoient dans les enfers, à ces airs de bonheur qui désespéroient la sensibilité, à ces imprécations contre un nom chéri que les agens du bien, étouffant leurs sanglots, mouilloient de leurs larmes d'autant plus amères qu'elles étoient muettes. O adorables secrets de Dieu qui a voulu cons-

tater par un exemple terrible que, lorsque sa morale est foulée aux pieds, la fin des nations est proche, et que ses colères arrivent. M. F., cet argument de fait est sans réplique, et la cause de notre morale est jugée.

On a peine à concevoir la barbarie aux prises avec la grandeur d'âme (1) et les démons prenant nos formes pour tourmenter des anges (2), et la bassesse soudoyée croyant salir de ses attouchemens impurs le bandeau sacré qui ornoit, malgré elle, le front de notre Joas (3). (Messagers protecteurs, veillez sur le nouveau Joas (4) que le ciel nous a *octroyé* dans sa miséricorde, sur l'orphelin de la France toujours inconsolable de son père, sur le précieux objet de tant de vœux, de prières et d'aumônes, sur notre Henri, visiblement *donné* par *Dieu*, sur le jeune envoyé de la Providence, qui le gardera, et pour elle et pour nous!) On a peine à concevoir tous les liens de l'amitié et de la reconnoissance dissous, la

(1) La Reine.

(2) Madame *Élisabeth*, sœur, et *Madame*, fille du Roi.

(3) Louis XVII.

(4) Naissance du duc de Bordeaux.

délation mise au rang des devoirs, de nouvelles découvertes dans la religion du mal, l'infortune qui n'a plus que le droit inutile d'émouvoir jusqu'aux bourreaux, les rivières stagnantes de carnage, des orgies au milieu du sang, les instrumens de la servitude mêlés aux simulacres de la liberté, tous les fléaux menaçant d'engloutir le monde, la lâcheté, avec son infâme innocence, restée pure aux yeux de la justice humaine et depuis pesée par la justice divine qui voit d'un autre œil..... Mais ôtez la religion et l'ascendant impérieux de ses lois : tout va disparaître avec elles, même l'idée de Dieu; et quand on a l'athéisme pour foi, les brigandages deviennent l'espérance, et les assassinats la charité. La religion et sa morale, voilà, M. F., l'indispensable appui des habitudes salutaires qui conservent les États. Si on travaille à ébranler ces deux bases essentielles de la félicité publique, si le serment de les affermir n'est plus écrit dans les cœurs, c'en est fait : mais quel est l'ami de la religion de son pays, parce qu'il est l'ami de son bonheur, qui ne donneroit point son bras aux fondemens de l'édifice sous lequel il repose? Tout me rassure, et j'en remercie notre secourable morale : tout me rassure en celui qui offre à son Dieu une piété toujours sincère et à ses

frères une bonté toujours agissante. Le culte de l'équité, le pardon des outrages, l'empressement à servir les autres et à s'oublier soi-même, les attentions officieuses, le zèle de ne déplaire à personne, et surtout l'amour de la patrie: voilà l'homme du christianisme. Son unique passion c'est la vertu, la vertu qui seule demeure, la vertu ardente à réparer le mal, succombant quelquefois, mais se relevant toujours; trouvant en elle-même le prix de ses sacrifices, n'aspirant jamais à de honteuses célébrités, ne déposant jamais des noms suspects et mal famés dans l'urne des destinées d'un grand peuple, toujours charitable sans ostentation; jusqu'à l'ingratitude l'adoucit plus par la résignation qu'elle ne l'irrite par l'impatience; il plaint ses ennemis bien plus qu'il ne les hait; son ambition est d'être sans reproche, son étude est de comparer aux maux que l'absence de notre morale traîne après elle, les biens inséparables de l'exacte observance de ses lois.

O temps heureux, où on aimoit son Dieu, son roi, son pasteur, sa famille; où l'attachement aux saines croyances, l'érudition du catéchisme, des mœurs patriarchales, la probité pour rempart de leurs champs, une tendresse solide pour leurs enfans qui enten-

doient parler de J.-C. dès le berceau, ont fait de nos pères des modèles auxquels leurs descendans ressemblent, hélas! si peu; où le sacerdoce se lioit à tous les besoins et à toutes les illustrations; où les guerriers étoient purs comme l'honneur, incorruptibles comme la franchise, et braves comme leur épée; où la magistrature avoit son code de gloire, c'est-à-dire le trésor de ses traditions, une succession du même nom, du même sang, des mêmes services, une dignité ennoblie de tout ce que les années impriment de sacré sur un front blanchi par de longs travaux, une considération qui servoit à la fois de véhicule et d'exemple aux fils de ces vieillards si justement respectés : en sorte que, pour assurer la constante fortune de leur place, la Providence favorisoit leur sage ambition de laisser après eux des héritiers de leur piété envers Dieu, de leur zèle pour le Roi, et de leur amour pour la France!

O temps heureux, où le christianisme étoit le bouclier commun du monarque et des sujets; où les pilotes qui gouvernoient le vaisseau de l'État savoient l'art d'écarter les orages, parce que leur cœur en étoit exempt! O temps heureux, où l'on n'eut jamais à déplorer cette émulation de petits amours-propres, de

petits talens, de petits moyens, et en même-temps de grandes intrigues, dont nous étions déjà les témoins avant notre catastrophe; où l'on ignoroit et cette indocilité de nos jours qui ne veut rien souffrir au-dessus d'elle, et cet égoïsme qui dessèche tout, et ce luxe qui dévore tout, et cette impiété qui empoisonne tout; où d'indiscrets novateurs ne se confioient point en l'attrait de leurs systèmes, dans l'imprévoyance des chefs de la société, dans la connivence des lettres, pour déshériter la postérité de ce que lui avoient légué les âges! O temps heureux, où le bruit de nos démences, la contagion de nos erreurs, la funeste réputation de nos excès n'eussent été que d'intolérables scandales, où on eût séché de honte à la vue des abominations qui ont souillé notre ère, où on eût reculé d'effroi devant ces misérables doctrines professées par les terribles enfans d'un siècle de lumières, et par les flexibles apologistes d'un siècle de corruption; où on étoit convaincu que la prospérité générale se compose des sentimens honnêtes, des hautes pensées, et de l'accord de la morale avec la science!

O temps heureux, où tous auroient couvert de leur corps un roi dont on peindroit la vie entière, en disant qu'il ne s'est jamais servi

de son pouvoir que pour empêcher qu'on ne connût ses bienfaits; où, pour défendre l'autel et le trône, tous eussent couru aux armes dans cette guerre monarchique et sainte qui t'absolvoit, ô France, au tribunal des nations par l'éclat des prodiges, la noblesse des motifs et la grandeur des faits : dans cette guerre sans repos ni trêve qui n'offroit à la vaillance rustique d'autres lauriers que les palmes du ciel, où le mot d'ordre étoit *les Bourbons*, l'étendard une croix de bois, et la musique la récitation du chapelet : dans cette guerre, le plus épouvantable des malheurs et la plus étonnante des entreprises! O temps heureux, je le répète, où on aimoit son Dieu, son Roi, son pasteur, sa famille! Ah! redevenons ce qu'étoient nos aïeux! serrons-nous autour du rocher de la foi et de l'arche de la légitimité; soyons chrétiens et Français : Dieu et nos princes, la foi et la fidélité, la monarchie et la morale, et la France est sauvée.

Avec notre morale, quelle douceur dans le commerce de la vie! Quelle sûreté dans les affaires! Quel désintéressement dans les emplois! Avec notre morale, l'honneur seroit un maître impérieux qui se feroit obéir, en menaçant de la honte. Avec notre morale, les grands seroient tempérans au milieu des dé-

lices, les riches compatissans au sein de l'abondance, les infirmes patiens dans la douleur. Avec notre morale, l'innocence habiteroit dans les campagnes, et la sécurité dans les villes; avec notre morale, toutes les familles des rois seroient comme la nôtre dont chaque membre réalise le sublime de la clémence, dont la bonté semble avoir proposé un défi à la misère, dont la miséricorde, qui embrasse tout, fait battre les cœurs saisis d'attendrissement, d'admiration et d'amour. Avec notre morale, on n'entendroit plus ni les malignes clameurs de la détraction, ni le bruit importun des chaînes, ni les vanteries de l'ignoble audace. Avec notre morale, il n'y auroit plus d'autre tactique que de calmer au lieu d'aigrir, de rallier au lieu de désunir, d'éteindre au lieu d'attiser.

Avec notre morale, nulle part on n'emploieroit à relever l'édifice social ceux-là mêmes qui en d'autres temps se sont vantés de l'avoir détruit; on ne verroit point la confusion parmi les ouvriers d'une autre Babel, ni la rivalité qui les aveugle, ni la folie de leurs plans, ni leur inattention aux fondemens, ni leur obstination à rejeter la pierre angulaire : les architectes renonceroient à l'art de remuer les passions pour en faire le ciment des institutions nouvelles; la trahison

ou l'impéritie n'en seroient plus les instrumens; ils conviendroient enfin qu'on ne peut rien créer de stable avec de pareils matériaux.

Avec notre morale, elle ne tendroit plus de piéges à la jeunesse cette ligue de réformateurs que malheureusement on a fait des hommes d'importance, et dont les moyens sont une absence totale de scrupules dans le choix des ressorts, qui subornent les lettres au gré de leurs intérêts, dont la gloire n'est qu'une superbe ignominie; que signalent une vanité atroce, qui n'a pas même les dehors de cet orgueil où l'on trouvoit parfois quelque chose d'élevé, une insolence extrême et une bassesse imperturbable, une politique tenace, d'autant plus dangereuse qu'elle mine sourdement, froidement et méthodiquement; un amas confus de mots imposteurs qui signifient impiété, anarchie et révolte.

Avec notre morale, il n'y auroit plus d'affligés, toutes les afflictions étant soulagées ou prévenues; et l'inégalité nécessaire des rangs n'exciteroit jamais les murmures des petits, les intervalles étant comblés par la loi touchante de l'aumône. Avec notre morale, une charité universelle étant le lien de toutes les conditions, on couleroit des jours tranquilles dans la pratique de tous les devoirs et dans

l'attente des jours sans nuages. Avec notre morale, verroit-on chez une nation voisine, et si long-temps amie, un Roi captif pour ainsi dire au sein de sa capitale, un trône sapé dans ses fondemens par une faction qu'ont enhardie l'impunité et le succès de ses premiers attentats, une garde fidèle, dévouée au sang du grand Louis, et à laquelle on fait un crime du glorieux privilége de défendre son chef (1) ?

Avec notre morale, l'écrivain ne chercheroit pas une vaine renommée, et cependant l'estime proclameroit ses travaux. On goûteroit son livre en chérissant l'auteur : quelle sagesse dans ses paroles, quel zèle pour la vertu, quel ton de candeur et de simplicité ! Plein de confiance en son lecteur, le moyen d'être sévère envers lui ! Il se livre à vous avec tant d'abandon, il aime le bien avec tant de bonne foi ! Ce n'est point pour lui qu'il désire des suffrages, c'est pour les saines doctrines ! Jamais il n'impose par un fastueux langage ; jamais il ne cherche à éblouir ; sa force est dans la raison soumise à la foi ; il n'entraîne point, il persuade ; il ne veut point séduire mais éclairer. Il n'aspire point à une vogue brillante ;

(1) Événemens de Madrid, en juillet 1823.

son souhait unique est que les fruits de ses veilles soient durables comme l'intention en étoit pure. Il sait que l'erreur peut obtenir un triomphe passager quand elle a le talent pour auxiliaire, mais qu'elle ne garde point ses conquêtes : il sait qu'on peut subjuguer l'imagination, mais que la morale avertit bientôt la conscience, incorruptible asile de la verité. Disons-lui donc à elle-même :

O sainte morale de J.-C. ! vous n'étiez pas seulement nécessaire au commencement ; vous n'êtesp as seulement utile à toutes les époques, mais vous êtes encore propice dans toutes les circonstances de la vie ! Vous êtes le bonheur de l'enfance : à cet âge où le monde n'est encore rien pour nous, vous avertissez notre cœur des droits que vous avez sur lui ; vous le gagnez par l'empire de vos charmes, et la connoissance de soi-même est le fruit de vos premiers enseignemens. Vous êtes le bonheur de la jeunesse : dans ce moment des orages, où l'impétuosité des passions creuse mille précipices sous nos pas, elle puise à votre source la prudence, le courage et la victoire. Vous êtes le bonheur de la maturité : vous lui inculquez la science qu'il est le plus avantageux de retenir, qu'on ne fait de bonnes œuvres qu'avec de bons principes ; que l'or ne donne point la félicité, mais

l'usage auquel on le consacre ; que la cupidité flétrit tout, endurcit tout, enlaidit tout. Vous êtes le bonheur de la vieillesse : à cette triste période où les autres sont à charge et où on est à charge aux autres, vous embellissez le déclin de la vie, vous étendez une lumière douce et paisible sur le soir de notre existence. Par vous un vieillard, à la fin de sa carrière, entouré d'une riche moisson de mérites et d'espérances, n'attend que l'heure où il pourra la transporter dans les greniers du père de famille. O sainte morale de J. C. ! vous faites des heureux dans le lien conjugal et des heureux dans le célibat ; des heureux dans la retraite et des heureux dans le monde ; des heureux dans l'opulence et des heureux dans la pauvreté ; des heureux dans les chaumières et des heureux dans les palais ! Vous faites des heureux dans le temps, et des heureux dans l'éternité.

FIN DU PREMIER VOLUME.